This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lintilhac

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

24.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VII.

STATE LIBRARY

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1823.

H.

301955

L'ESPRIT DE PARTI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR MM. BERT ET O. LE ROY;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon, le 22 novembre 1817.

NOTE

SUR M. BERT.

Pierre-Nicolas BERT, né à Paris, le 13 février 1788, s'est destiné de bonne heure au barreau; a travaillé à un recueil littéraire intitulé *Lycée français*, et a été anciennement l'un des rédacteurs de *l'Indépendant*. Il y a quelque tems, il a été rédacteur en chef du *Journal du Commerce*. Il a travaillé pour diverses autres feuilles publiques, ce qui ne l'a pas empêché de s'occuper d'ouvrages littéraires à part, et l'on va bientôt représenter de lui une pièce qui aura pour titre : *Agnès de Méranie*. Les dispositions que M. Bert a montrées pour la comédie, et dont *l'Esprit de Parti* est la preuve, font regretter qu'il ne s'y soit pas livré tout-à-fait.

Nota. La notice sur M. Leroy se trouve dans le tome XII des comédies en vers, vingt-neuvième volume de la présente collection.

PERSONNAGES.

LORD DARLEY, ministre anglais.
NELTON, négociant anglais.
MADAME NELTON.
CHARLES, fils de Nelton.
SOPHIE, fille de lord Darley.
FORBER (*).
NIVELLE.
GEORGE, valet de Nelton.
UN OFFICIER DE JUSTICE.

La scène est en Angleterre, dans une campagne peu distante de Londres.

(*) Forber est un premier rôle, ou un premier comique, au choix des acteurs.

L'ESPRIT DE PARTI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME NELTON, CHARLES.

CHARLES.

Vous me voyez, Madame, au comble du bonheur.
De mes transports jugez l'impatiente ardeur,
En moins d'une heure ici je suis venu de Londre;
Mon oncle à mes désirs enfin daigne répondre;
Lisez, vous allez voir qu'il arrive aujourd'hui,
Et (quel beau jour pour moi!) ma cousine avec lui.

MADAME NELTON lit.

(Charles pendant cette lecture contient à peine sa joie.)

« Ma chère sœur,

» Je désirais depuis long-tems, et même avant d'être nommé ministre, voir cesser entre mon frère et moi une désunion scandaleuse, causée par la différence de nos opinions. Puisqu'enfin j'ai obtenu que mon neveu quittât les Indes pour servir en Angleterre, nous devons profiter

de son heureux retour ; et s'il est vrai qu'il aime sa cousine et qu'il en soit aimé, pourquoi nos enfans ne seraient-ils pas le lien de notre réconciliation? Vous êtes pour Charles une belle-mère si tendre; guidez-le dans les voies à suivre pour ramener son père. Je vais, avant de me rendre à votre campagne, prendre Sophie chez milady Clara. Il me tarde de vous revoir et de vous témoigner, etc. »

Charles, vous le savez, votre joie est la mienne;
Mais je doute très-fort que ce plan-là convienne
A votre père.

CHARLES.

Eh quoi! pourrait-il balancer?

MADAME BELTON.

L'avez-vous déjà vu?

CHARLES.

Je viens de l'embrasser,
Mais je n'ai pas osé lui parler de son frère.
Prenez nos intérêts, tenez-moi lieu de mère,
Vous le ramènerez.

MADAME BELTON.

Cela n'est pas aisé;
Il est au ministère à tel point opposé,
Qu'au lieu de s'applaudir de cet honneur insigne,
Dont son frère se rend de jour en jour plus digne,
Et, comme il le devrait, bien loin de recueillir
La gloire qui sur nous pourrait en rejaillir,
Il en paraît honteux, et met un soin extrême
A n'en jamais parler devant ses amis même.
Bien plus, un indigent vient lui tendre la main;

Avant d'ouvrir sa bourse, il s'informe soudain
Si cet homme n'est pas ami du ministère.

CHARLES, riant.

De mon père, comment, c'est là le caractère!

MADAME NELTON.

Oui, quoiqu'il soit d'ailleurs sensible autant que bon,
Sur l'opinion seule il n'entend pas raison;
Pour peu que de la sienne en un point on diffère,
C'en est fait! la nuance enfin la plus légère
Est à ses yeux un crime; êtes-vous modéré?
Vous êtes un COQUIN, c'est le mot consacré.
Aux affaires d'état sans relâche il s'applique,
Mais aux siennes fort peu. Grâce à la politique
Je le vois en rapport intime avec ses gens,
Tant les opinions égalisent les rangs!
Enfin, il s'est défait de ses manufactures;
Il ne nous reste plus que ces deux filatures
A trois mille d'ici, qu'il néglige aujourd'hui;
De pareils intérêts sont au-dessous de lui:
Il y va cependant pour prendre connaissance
Moins de ce qu'on y fait que de ce qu'on y pense.
Tel est son caractère, il faut le ménager,
Mon fils, et de son bord sans cesse vous ranger,
Crier plus haut que lui contre le ministère,
Et vous mettre en fureur quand il entre en colère.

CHARLES.

Parbleu, je le veux bien, cela sera charmant!
Vous verrez de quel ton... Mais cependant...

MADAME NELTON.

Comment?

CHARLES.

J'oubliais...

MADAME NELTON.

Quoi ?

CHARLES.

Je suis, maintenant que j'y songe,
Ministériel.

MADAME NELTON.

Vous !

CHARLES.

Ce n'est point un mensonge.

MADAME NELTON.

Charles, homme de parti!

CHARLES.

C'est la loi du pays,
A l'usage commun, Madame, j'obéis.

MADAME NELTON.

Quoi, vous qui dès l'enfance occupé de la guerre,
Depuis deux mois au plus revoyez l'Angleterre!
Comment, si jeune encor dans l'Inde transporté,
Le démon des partis vous aurait-il tenté?
Est-ce que par hasard cette manie étrange
Vous a pris sur les bords de l'Indus et du Gange?

CHARLES.

C'est depuis mon retour, pendant les doux instans
Que j'ai passés à Londre...

MADAME NELTON.

Ah! ah! fort bien, j'entends.

Votre chère cousine...

CHARLES.

Écoutez mon histoire :
Je brûlais de voir Londre, et me plaisais à croire
Que cette ville était un séjour enchanté,
Par le goût, les plaisirs, les amours habité,
La tête m'en tournait durant la traversée.
A peine en débarquant vous avais-je embrassée,
Dans un cercle je cours me présenter. Je croi
Que tous les yeux d'abord vont se fixer sur moi;
Qu'il me faudra conter mes combats, mes voyages,
Des pays que j'ai vus les mœurs et les usages :
Point. « Monsieur; me dit-on pour toute question,
» Sert-il le ministère ou l'opposition ?
» — Je sers le roi, Messieurs, et je n'eus de ma vie
» D'amis ni d'ennemis que ceux de ma patrie. »
On rit de ma réponse. « Il faut, je le vois bien,
» Être homme de parti, chez vous, ou n'être rien :
» Soit, je vais faire un choix. Le côté dont on cite
» Le plus de gens d'honneur, je m'y range au plus vite.
» Quel est cet homme ? — Un fou, pétri d'ambition,
» Et sans talent. — Il est ?... — De l'opposition.
» — Cet autre ? — Un député que sa femme dirige;
» Bel esprit politique, elle enfante et rédige
» Ces longs projets de lois, ces éternels discours
» Qu'à la chambre Monsieur débite tous les jours.
» — Cette belle lady, que faut-il que j'en pense ?
» — Qu'elle est laide, coquette, et d'une intolérance
» Autant que son honneur elle aime son mari,
» Autant que ses amans elle aime son parti. »
Mon censeur continue, et dans ce qu'il me nomme

Parmi les opposans, pas un seul galant homme;
Tout l'honneur, le mérite est de l'autre côté...
Il en était. Un autre est par moi consulté,
Qui, sur les mêmes gens, me dit tout le contraire.
Oh! pour le coup, je vis ce que j'avais à faire,
Et me narguant des fous, sans égard aux couleurs,
Je n'en pris point, plutôt que d'arborer les leurs.
Quand je vis que pourtant Sophie avait la sienne
(Par caprice sans doute), il faut que j'en convienne,
Pour lui plaire, à ses yeux j'ai feint de m'en parer,
Or, contre elle ou mon père il faut me déclarer.
Si je dois aujourd'hui renoncer à moi-même,
Pour être de l'avis des personnes que j'aime,
Ces personnes au moins devraient bien s'accorder!

MADAME NELTON.

Aisément à leur faible on peut s'accommoder.
Il faut gagner Nelton.

CHARLES, vivement.

Je suis prêt à tout faire
Pour réconcilier mes parens et mon père.
Mais lui, s'est-il de même engoué de tout tems?

MADAME NELTON.

On m'a dit qu'au collége, à l'âge de huit ans,
Il prit contre César le parti de Pompée.
Souvent dans sa jeunesse il a tiré l'épée
Pour une comédie, une ariette, un danseur,
Ou bien pour soutenir la gloire d'un boxeur.
Parlait-on poésie? il avait sa doctrine,
Voulait qu'on mît Corneille au-dessus de Racine.
Un jour sur cette thèse il s'échauffa si fort,

Qu'il en vint à se battre et fut laissé pour mort;
Depuis, en confidence, il m'a dit à l'oreille,
Qu'il n'avait jamais lu Racine ni Corneille.

CHARLES, riant.

Ah! ah! ah!... Mais c'est lui! je sors, car je craindrais...
Vous saurez mieux que moi servir mes intérêts.
(Lui baisant la main.)
Je vous laisse, et je vais attendre ma cousine.

SCÈNE II.

M. NELTON, MADAME NELTON.

MADAME NELTON, à part.

Quoiqu'en toute autre affaire aisément je domine,
Je crains....
(A Nelton, en lui remettant la lettre.)
Tenez, Monsieur, lisez ce que m'écrit
Votre frère, et tâchez de calmer votre esprit.

NELTON, après avoir jeté les yeux sur la lettre.

Ne me parlez jamais de recevoir mon frère,
Madame, ce nom seul excite ma colère.
Pour ne plus voir ni lui, ni de certaines gens,
J'ai fui Londre, et j'habite une maison des champs;
Si ce n'est pas assez, je fuirai l'Angleterre,
J'irais, pour l'éviter, jusqu'au bout de la terre.

MADAME NELTON.

Mais enfin ce coupable, indigne de pardon,
Vous a-t-il jamais fait quelque tort?

NELTON.

A moi, non;
Mais il m'est en horreur.

MADAME NELTON.

En tous lieux chacun loue
Sa générosité, sa douceur.

NELTON.

Je l'avoue.

MADAME NELTON.

En affaires toujours il fut sincère et droit.

NELTON.

Passe.

MADAME NELTON.

Il est bon époux, excellent père.

NELTON.

Soit.

MADAME NELTON.

C'est donc son nouveau rang? oui, ce motif, je gage,
Est le seul qui vous porte...

NELTON.

En faut-il davantage?

MADAME NELTON.

Quoi! pour haïr un frère! en effet la raison...

NELTON.

Savez-vous que je suis de l'opposition,
Et que le ministère est ma partie adverse?

MADAME NELTON.

Vous feriez beaucoup mieux d'être à votre commerce.

NELTON.

Des intérêts du Roi qui donc prendra le soin ?

MADAME NELTON.

De vos conseils, Monsieur, le roi n'a pas besoin.

NELTON.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME NELTON.

Enfin à votre frère
Jusqu'ici quel reproche avez-vous donc à faire ?

NELTON.

De tenir en prison un homme... un innocent,
Forber, le citoyen le plus intéressant,
Un martyr.

MADAME NELTON.

Qui vous dit ?...

NELTON.

L'innocence en personne !
Il pense comme nous.

MADAME NELTON.

La raison est fort bonne ;
Mais dans tous les partis ne voit-on pas enfin...

NELTON.

Non, Madame !

MADAME NELTON.

En ce cas suivez votre dessein.

Forber est honnête homme, il n'est pas nécessaire
De vous en informer; contre le ministère
Vous devez le défendre avec cette chaleur
Dont vous vous prononciez jadis pour un boxeur.

NELTON.

Oui, sans doute. Il suffit. Quant à mon fils, Madame,
Le soin de le pourvoir...

MADAME NELTON.

Son oncle le réclame.

NELTON.

D'un autre protecteur je me sers aujourd'hui,
C'est un de mes amis qui s'emploîra pour lui.

MADAME NELTON.

Un ami, quel qu'il soit, en cette circonstance,
Ne doit point sur un frère avoir la préférence.
D'ailleurs ignorez-vous, Monsieur, que votre fils
De sa jeune cousine est ardemment épris?
Brûlant de resserrer le lien de la famille...

NELTON.

D'un ministre mon fils pourrait aimer la fille?...
Allons donc, quelle histoire!... oui, fort bien, je vous croi!...
Cela peut-il tomber sous le sens, dites-moi?

MADAME NELTON.

Voulez-vous l'appeler?

NELTON.

La chose est inutile.
De l'établir bientôt il me sera facile,
Attendons.

MADAME NELTON.

Eh! quoi donc?

NELTON.

Certain événement.

MADAME NELTON.

Sur lequel vous comptez... beaucoup?

NELTON.

Assurément.

MADAME NELTON.

Rêvez-vous, dites-moi?

NELTON.

Non, vous avez beau rire,
Vous jugerez bientôt si je suis en délire.
Attendons qu'on ait mis à fin certain projet,
Que certaine brochure ait produit son effet,
Et vous verrez des gens, du haut de leur fortune,
Redescendre humblement dans la classe commune,
Et d'autres qu'on dédaigne...

MADAME NELTON.

Osez-vous avouer
Qu'ainsi par un hâbleur vous vous laissez jouer!
Car c'est, je le vois bien, votre monsieur Nivelle
Qui de ses visions vous trouble la cervelle.
De libelles obscurs inondant le pays...

NELTON.

Portez plus de respect à de nobles écrits.
Connaissez-vous assez l'auteur, son caractère?

MADAME NELTON.

Mais vous, pour l'avoir vu deux fois chez son libraire,
Entouré de pamphlets, d'écrits injurieux,
Il paraît tout-à-coup un grand homme à vos yeux,
Et vous prenant tous deux d'une tendresse extrême...

NELTON.

On est bientôt lié quand on pense de même.
Vous verrez son mémoire, et comme en termes clairs
Il dénonce au public, des ministres, des pairs,
Des généraux, des ducs, des princes; et j'espère
Qu'on y reconnaîtra surtout votre beau-frère.

MADAME NELTON.

Vous croyez que le Roi proscrira sans pitié
Quiconque en cet écrit sera disgracié?

NELTON.

Je n'en fais aucun doute.

MADAME NELTON.

Et l'auteur, je parie,
Prétend au ministère ou bien à la pairie?

NELTON.

Eh! bien, ne pourrait-on faire un plus mauvais choix?
C'est un homme éclairé, bien pensant.

MADAME NELTON.

Je le crois.

NELTON.

Qui ne pardonne rien, et qui, dans son système,
Assimile fort bien l'erreur au crime même.

MADAME NELTON.

Cet éloge est complet.

NELTON.

Enfin de son talent
Ne fit-il pas toujours un usage excellent ?

MADAME NELTON.

Non, Monsieur, croyez-moi, s'il voulait être utile,
Il changerait de ton aussi bien que de style.
Regardez de nos jours ces écrivains fameux :
Falkland, sir Burning, monsieur Blackton, Andrews ;
Quelques autres encor dont la douce lumière
Se répand sans détruire, et sans brûler éclaire ;
Ces vrais amis du trône et de nos libertés
A l'estime de tous ont des droits mérités.

NELTON.

Et ce pauvre Nivelle est donc, à vous entendre,
Un brûlot ?... si d'un mot je voulais le défendre !...

MADAME NELTON.

Nivelle, selon moi, serait fort dangereux,
S'il était seulement un peu plus courageux.
Mais je le crois au fond moins diable qu'on ne pense.

NELTON.

Mais quelqu'un l'a-t-il vu vendre sa conscience ?

MADAME NELTON.

Personne jusqu'ici n'a daigné l'acheter.

NELTON.

Son cœur indépendant....

MADAME NELTON.

Je voudrais le tenter,
Avant de m'y fier et d'oser en répondre.

SCÈNE III.

M. NELTON, GEORGE, MADAME NELTON.

GEORGE.

TENEZ, Monsieur, voici tous vos journaux de Londre.
(Avec importance.)
Vous n'y trouverez pas de faits bien importans.

MADAME NELTON.

Pourquoi donc nous les faire attendre si long-tems?

GEORGE.

C'est que je les ai lus, Madame, à la portière
(Bas à Nelton.)
Qui presque autant que nous en veut au ministère.

NELTON.

C'est une honnête femme.

MADAME NELTON.

Oui, mais je voudrais bien
Qu'elle fît un peu mieux son devoir.

NELTON.

Ce n'est rien.

MADAME NELTON, riant.

Oh! non; que l'on attende un quart-d'heure à la porte;

Lorsqu'à Madame on lit les journaux.

NELTON.

Bon, qu'importe ?

(Bas à George.)

George, il m'est revenu que notre boulanger
Ne pense pas très-bien, il en faudra changer.

GEORGE.

Ah ! voilà donc pourquoi son pain... le vilain homme !

NELTON.

S'il est d'autres coquins, il faut qu'on me les nomme.

GEORGE, bas à Nelton.

Mais on m'a dit, à moi, comme un fait bien réel,
Que votre apothicaire est ministériel.

NELTON.

En ce cas, garde-toi d'aller à sa boutique.

GEORGE, gravement.

Monsieur connaît, je crois, assez ma politique ;
Suffit.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. NELTON, MADAME NELTON.

MADAME NELTON, riant.

Ah !

NELTON, lui remettant deux journaux.

Vos journaux, jamais je ne les lis,

De sottises, d'erreurs, je sais qu'ils sont remplis.

MADAME NELTON.

C'est que de votre frère ils soutiennent la cause.

NELTON.

Mais voyons celui-ci, diantre, c'est autre chose.
Jamais de passion, bien écrit, bien pensé...
Le livre de Nivelle est enfin annoncé !

(Il lit.)

« Il paraît une brochure intitulée : CONFIDENCE AU » PUBLIC ; elle est pleine d'idées profondes et de senti- » mens généreux ; mais l'auteur, plus jaloux du bien pu- » blic que de sa propre gloire, garde modestement l'a- » nonyme. Cet ouvrage obtient un succès prodigieux. »

Le public lui devait cet éclatant hommage.

MADAME NELTON.

Le journal que je tiens parle du même ouvrage.

(Elle lit.)

« On vient de mettre en vente un mauvais pamphlet » ayant pour titre : CONFIDENCE AU PUBLIC. C'est un li- » belle infâme, dont l'auteur anonyme calomnie indigne- » ment un de nos meilleurs ministres, et fait en revan- » che un éloge pompeux de la loyauté et du désintéres- » sement de Forber, cet enthousiaste forcené, que le » ministère a fait arrêter pour des délits politiques. »

NELTON.

Un pareil jugement est plein d'iniquité,
Et par la passion évidemment dicté.
Mais, Madame, à propos, savez-vous la nouvelle ?
C'est ce matin qu'il vient.

MADADE NELTON.

Qui donc ?

NELTON.

Le cher Nivelle.

MADAME NELTON.

Ah !... Votre frère aussi, Monsieur, doit aujourd'hui...

NELTON.

Je ne le verrai point.

MADAME NELTON.

Vous refuseriez ?...

NELTON.

Oui.

MADAME NELTON.

Quoi, votre impolitesse irait ?...

NELTON.

Faites ensorte
Que poliment au nez on lui ferme la porte.

SCÈNE V.

M. NELTON, GEORGE, MADAME NELTON.

GEORGE.

Monsieur Nivelle arrive.

NELTON.

Eh bien ! faites entrer.

MADAME NELTON.

Il prend bien mal son tems, faites-le retirer.

NELTON.

Point du tout.

MADAME NELTON.

Je le veux.

NELTON.

Vous voulez que je chasse
Un homme...

MADAME NELTON.

Qu'il s'en aille, ou je quitte la place.

NELTON.

Dites qu'il entre.

MADAME NELTON.

Non, dites qu'il n'entre pas.

GEORGE, allant et venant.

Ah! ça, lequel des deux? Pour m'ôter d'embarras,
Accordez-vous.

MADAME NELTON, à son mari.

Pourquoi voulez-vous que j'essuie
La conversation d'un homme qui m'ennuie?

NELTON.

Quoi! cette aversion....

MADAME NELTON.

Je n'y puis résister.

NELTON.

Mais, s'il vous déplaît tant, qui vous force à rester?

MADAME HELTON.

La proposition est tout-à-fait aimable !...
Ainsi vous me chassez de chez vous ?

HELTON.

Eh ! qui diable
Parle de vous chasser ! vous ne m'entendez pas.

MADAME HELTON.

Vous serez satisfait, car je sors de ce pas.

HELTON.

Allons, restez ; pour vous... je recevrai mon frère.

MADAME HELTON, à George.

Faites entrer Nivelle.

(George sort.)

Il faut bien vous complaire,
Comment recevrez-vous votre frère ?

HELTON.

Comment !
Le mieux que je pourrai.

MADAME HELTON.

Sans doute, froidement.

HELTON.

Eh ! non, je vous promets...

(A part.)

Pourtant je crains Nivelle,
Si jamais il apprend la fâcheuse nouvelle
Que j'ai dans ma famille un ministre abhorré,
Je suis dans son esprit perdu, déshonoré.

SCÈNE VI.

M. NELTON, NIVELLE, MADAME NELTON.

NIVELLE.

Bonjour, Nelton.

NELTON, lui prenant la main.

Bonjour. Qu'allez-vous nous apprendre ?

NIVELLE.

L'honnête et cher Forber, qu'on ne veut pas nous rendre....

NELTON.

Quoi ! toujours en prison ! son état peut changer.
(A part.)
A Nivelle aujourd'hui, j'espère ménager
Une surprise.
(Haut.)
Après, savez-vous autre chose ?

NIVELLE.

Les effets baissent.

NELTON.

Oui !

NIVELLE.

J'en devine la cause,
Ma brochure.

NELTON.

Ah !

NIVELLE, lui donnant sa brochure.

Lisez d'un œil impartial.

(Se tournant vers madame Nelton, qui rit.)

Madame !...

MADAME NELTON.

Je disais de vous beaucoup de mal,
Monsieur.

NIVELLE.

Du mal !

MADAME NELTON.

Eh ! oui ; mais prenez donc un siége.

NIVELLE.

Je vous suis obligé.

(Nelton, pendant ce dialogue, lit la brochure.)

MADAME NELTON.

Que devient-il, disais-je ?
Loin de son cher ami, qui peut le retenir ?
D'un ami de huit jours perd-on le souvenir ?
C'est affreux ! et j'étais d'une colère horrible.

NIVELLE.

Ce reproche me charme, et j'y suis fort sensible ;
Mais si vous aviez su les tracas et l'ennui
Que j'ai depuis huit jours soufferts jusqu'aujourd'hui.

MADAME NELTON.

Un livre à publier est une grande affaire.

NIVELLE.

Un livre à publier est pis qu'un livre à faire.

MADAME NELTON.

Sans doute vous comptez sur un brillant succès?

NIVELLE.

De mon succès vraiment je ne crains que l'excès.
On ne s'attaque pas à certains personnages,
Sans attirer sur soi de furieux orages,
Aux grands impunément on ne dit pas leur fait.

MADAME NELTON.

Vous me faites frémir.

NIVELLE.

Madame, c'en est fait.

MADAME NELTON.

Rétractez-vous.

NIVELLE.

Fi donc! vous me croyez bien lâche,

MADAME NELTON.

Mais si l'un de ces grands se fâchait?

NIVELLE.

Qu'il se fâche,

MADAME NELTON.

Eh! mais...

NIVELLE.

On me ferait plutôt perdre mon nom
Que de me faire dire OUI quand je pense NON.
(Nelton interrompt sa lecture pour applaudir Nivelle.)

NIVELLE, à Nelton.

Eh! bien, qu'en dites-vous?

NELTON, avec enthousiasme.

Dans toute sa lumière
Voilà la vérité, la voilà tout entière.
Elle seule a produit ces nobles sentimens.

NIVELLE.

Il faudrait plus de force en mes raisonnemens.

NELTON.

Votre logique assomme à force d'énergie.

NIVELLE.

Mon style manque un peu de charme, de magie,
De ce JE NE SAIS QUOI qui fait qu'on écrit bien.

NELTON.

Et je vous soutiens, moi, que rien n'y manque, rien.

NIVELLE.

C'est ce que mes amis s'obstinent tous à dire.

MADAME NELTON, à part, riant.

Sortons, car à leur nez je finirais par rire.

SCÈNE VII.

NELTON, NIVELLE.

NELTON.

L'HYDRE va succomber sous cette arme d'airain.

NIVELLE.

Mais c'est qu'à l'œuvre aussi vous avez mis la main.

(Nelton n'ayant pas l'air de s'en défendre, Nivelle se hâte de continuer.)

Franchement, croyez-vous que ce nouvel ouvrage
Des ministériels excite un peu la rage ?

NELTON.

Parbleu, si je le crois !

NIVELLE.

Ils voudront se venger.

NELTON.

Et se vengeront.

NIVELLE, effrayé.

Oh !... je m'offre de gager
Qu'ils le voudront en vain.

NELTON.

Qui vous rend si tranquille ?

NIVELLE.

L'anonyme contre eux d'abord me sert d'asile.

NELTON, lui frappant sur l'épaule.

On vous découvrira.

NIVELLE.

Bon, qui diable pourra
Deviner...

NELTON.

Je vous dis qu'on vous découvrira.

NIVELLE.

Qui me rechercherait aurait mauvaise grâce,
Je ne cite aucun nom.

NELTON.

Il est vrai, mais en place
Vous faites des portraits...

NIVELLE.

Vous les trouvez ?...

NELTON.

Frappans,
Ils sautent aux yeux.

NIVELLE.

Oui !
(A part.)
Ma foi, je me repens
De n'avoir pas un peu déguisé mes figures.
(Haut.)
Mais enfin des portraits ne sont pas des injures.

NELTON.

C'est cent fois pis, morbleu. Songez qu'en cet écrit,
Prodige de raison, d'éloquence et d'esprit,
D'un ministre puissant vous faites la satire.

NIVELLE.

D'un ministre... oui, je sais ce que vous voulez dire ;
Il est vrai que pour lui je suis un peu brutal.
Je ne le connais pas, et, si j'en dis du mal,
C'est vous qui m'avez fait penser ce que j'en pense,
Et qui m'avez fourni les traits que je lui lance.
Il faut en convenir, chaque trait porte coup ;
Vous le connaissez donc, ce ministre ?

NELTON.

Beaucoup.

C'est un homme entêté, violent, intraitable,
Et d'une humeur à faire une esclandre du diable,
Qui vous attaquera, poursuivra, vexera,
Et poussera la chose aussi loin qu'il pourra.

NIVELLE.

Me voilà sur les bras une jolie affaire!
Vous deviez m'avertir d'avance.

NELTON.

Pourquoi faire?
De vos persécuteurs craignez vous le courroux?
Ce sont les vrais appuis d'un homme tel que vous.
De puissans ennemis, ardens à vous poursuivre,
Mieux que tous les prôneurs, prôneront votre livre.
Que d'auteurs dont les noms jusqu'à nous parvenus,
Sans d'utiles chagrins nous seraient inconnus!
D'un écrivain heureux la triste renommée
N'a qu'un éclat sans force et se perd en fumée.
Je voudrais qu'accusé de noire trahison,
Dès aujourd'hui, mon cher, on vous mît en prison;
Demain vous jouiriez des honneurs du martyre,
Chacun vous citerait, chacun voudrait vous lire,
Et si l'on en venait à vous pendre, ah! morbleu,
Quel rôle vous joûriez dans l'histoire avant peu!

NIVELLE.

Avant peu, dites-vous!
(A part.)
Voyez la belle gloire!
(A Nelton.)
Je ne me sens pas fait pour vivre dans l'histoire.

NELTON.

Vous y vivrez, mon cher, oui, oui, vous y vivrez :
Votre nom brillera parmi ces noms sacrés
Qui, sur le dos d'un livre écrits en traits sinistres,
D'horreur après cent ans font pâlir les ministres.

NIVELLE, tremblant.

Cet avenir est beau, mais soyons plus prudens.
Vous avez, mon ami, des papiers importans,
Qui, s'ils étaient saisis, nous perdraient l'un et l'autre :
Or, pour ma sûreté non moins que pour la vôtre.
Ne pourrions-nous.... brûler ?....

NELTON.

Les brûler, comment donc !
Morbleu !

NIVELLE, à part.

Quel diable d'homme !

NELTON.

Avez-vous peur ?

NIVELLE.

Oh ! non
Mais je tremble qu'enfin ce ministre inflexible,
Que j'ai si maltraité, ne fasse un bruit terrible.

NELTON.

Tant mieux.

NIVELLE.

C'est qu'à lui seul adressant tous nos coups,
Ce ministre...

NELTON.

Eh! de quoi vous inquiétez-vous!
Ce ministre....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE, bas à Nelton.

Un mylord qui se dit votre frère,
Vient d'entrer chez Madame.

NELTON.

Ah! morbleu, ma colère
Et ma haine à ce nom reprennent leur vigueur.

NIVELLE.

Vous avez un frère?

NELTON, brusquement.

Oui.

NIVELLE.

Vous en avez donc peur?
Vous devenez tout pâle.

NELTON.

Un frère que j'abhorre,
Un traître dont j'ai honte et qui me déshonore.

NIVELLE.

Serait-ce par hasard un ministériel?

NELTON.

Pas du tout.

(A part.)

C'est bien pis! quel embarras cruel!

GEORGE.

Le lord est arrivé dans un bel équipage,
Sa fille est avec lui; leurs gens font un tapage!...

NIVELLE, à part.

Un noble lord! il faut le réconcilier
Avec son frère, et puis avec lui me lier.

SCÈNE IX.

CHARLES, SOPHIE, MADAME NELTON, LORD DARLEY, NELTON, NIVELLE.

CHARLES, donnant la main à sa cousine.

Je crains cette entrevue.

LORD DARLEY.

Enfin je le retrouve
Ce cher frère! à le voir quel doux transport j'éprouve!
Embrassons-nous.

NELTON, très-agité.

Monsieur!...

LORD DARLEY.

Allons, embrasse-moi,
Mais embrasse-moi donc, mon frère.

NELTON, sanglottant.

Ah! par ma foi,
Je le veux bien.

(Ils s'embrassent.)

MADAME NELTON.

Enfin son cœur vient de se rendre.

CHARLES.

Quel bonheur, juste ciel!

NIVELLE, à part.

Je n'y puis rien comprendre.

LORD DARLEY, prenant affectueusement la main de sa belle-sœur et de son frère.

En butte aux traits cruels qu'il me faut essuyer,
Près de vous qu'il m'est doux de venir oublier
Les contrariétés qu'on éprouve à bien faire,
Et dont votre amitié peut seule me distraire!

NELTON, embarrassé, bas à son frère, en regardant Nivelle.

Qu'on ignore pourquoi nous nous sommes brouillés.

LORD DARLEY, à madame Nelton.

Du plaisir de le voir je sens mes yeux mouillés.

NELTON, donnant la main à son frère.

N'en parlons plus; mon frère.

LORD DARLEY.

Il m'aime donc encore!

NIVELLE, à part.

Et c'était tout à l'heure un frère que j'abhorre!

MADAME NELTON, contemplant les deux frères.

Ah! puisse cet exemple être partout suivi!

NELTON.

Et ma nièce, il faut bien que je l'embrasse aussi.

LORD DARLEY, à son neveu.

Tu n'en fais pas autant?

CHARLES.

O ma chère cousine !

SOPHIE.

Non, Monsieur, laissez-moi.

CHARLES.

Quel sujet vous chagrine ?

SOPHIE.

Il me faut avec vous une explication.

LORD DARLEY, bas, à madame Nelton, en riant.

Je gage qu'il s'agit aussi d'opinion ;
La petite personne est très-intolérante.

MADAME NELTON.

C'est un mal à la mode, il passera.

SOPHIE.

Ma tante !...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE, avec humeur.

On a servi le thé.

NELTON, à part.

Je voudrais bien pourtant
Voir Nivelle autre part, l'occuper, je crains tant !...

MADAME NELTON, à lord Darley.

Mon frère, venez-vous ?

LORD DARLEY.

Oui.

NELTON, bas à lord Darley.

Mais surtout, mon frère,
Laissons la politique et votre ministère.

LORD DARLEY.

Bien, que de nos discours ces sujets soient bannis;
Ne songeons qu'au bonheur de nous voir réunis.
Et vous, mes chers enfans, puisse votre tendresse
De vos parens bientôt combler la douce ivresse!

SCÈNE XI.

NIVELLE, GEORGE.

NIVELLE.

A ce touchant spectacle on se sent enlever,
Attendrir, ce Lord est un homme... à cultiver,
Et qui peut être utile.
(Tirant sa brochure de sa poche.)
Il faut de ma brochure
Sans tarder plus long-tems lui faire une lecture.

SCÈNE XII.

GEORGE.

Qu'un ministre à mes yeux est un objet hideux!
Ministre, hou! ce nom seul fait dresser les cheveux...
Je trouve à celui-ci quelque chose de louche,
Il a je ne sais quoi dans les yeux, dans la bouche...
Son cocher m'avait l'air d'un honnête garçon;

Moi, pour le régaler de la bonne façon,
J'avais de vin de France apprêté deux bouteilles;
Mais ce mot de ministre a frappé mes oreilles,
Vite, j'ai reporté le vin dans le caveau,
Et j'ai dit : Va, coquin, tu n'auras que de l'eau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SOPHIE, CHARLES.

CHARLES.

Vous pouvez tout sur moi, mon aimable cousine.
Pourquoi donc cet air froid et cette humeur chagrine,
Quand nos pères d'accord redeviennent amis?
Expliquez-vous, enfin, quel crime ai-je commis?

SOPHIE.

Un crime qui vous doit assurer de ma haine;
J'ai de votre inconstance une preuve certaine.

CHARLES.

De mon inconstance!...

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Que dites-vous!
Je me soumets d'abord à tout votre courroux,
Si sur un tel soupçon vous pouvez me confondre,
Si depuis le moment où je vous vis à Londre,
J'ai cessé de chérir, d'adorer....

SOPHIE.

Et voilà
Que vous m'entendez mal, je ne dis pas cela;
Je sais que votre amour est sincère et fidèle,
Ce n'est pas là-dessus, Monsieur, qu'on vous querelle.

CHARLES.

En ce cas, je m'y perds et je ne conçois rien
Au reproche cruel...

SOPHIE.

Écoutez-moi donc bien;
Et je vais, si je puis, me faire mieux comprendre:
J'ai seize ans, mais, Monsieur, dès l'âge le plus tendre
J'ai su me prononcer, toujours avec éclat,
Pour l'un des deux partis qui divisent l'État.
Des ministres du roi, de leurs amis sincères
J'ai pris la cause en main contre leurs adversaires;
Qui ne les aime pas est en guerre avec moi,
Est à mes yeux un monstre, un ennemi du roi;
Et fût-on d'ailleurs beau, spirituel, aimable,
On me cause une horreur, une horreur effroyable.
A Londres quelque tems je vous vis, je savais
Que loin du droit chemin vous suiviez le mauvais;
Je ne sais pas comment vous sûtes me paraître
Un peu moins odieux que vous auriez dû l'être.
Mais enfin, ne pouvant vous avoir en horreur,
Je voulus vous guérir au moins de votre erreur.
Je crois y réussir, j'écris sur mes registres
Le nom d'un ami sûr que j'ai fait aux ministres;
Je m'éloigne, et j'apprends avec étonnement
Que vous vous déclarez contre eux ouvertement.
Qu'avez-vous à répondre? et quelle est votre excuse?

CHARLES, légèrement.

D'un crime des plus noirs, je vois bien qu'on m'accuse,
Mais je ne perdrai point à me justifier
Un tems qu'auprès de vous je puis mieux employer,
Lorsqu'après un grand mois d'une absence cruelle,
Je vous revois enfin, plus aimable et plus belle,
Je remets à demain l'affaire en question.
Laissons le ministère et l'opposition
Se quereller entre eux.

SOPHIE.

Cela vous plaît à dire,
Monsieur, ces faux-fuyans ne peuvent me suffire.
D'ailleurs j'ai fort bien vu, tout-à-l'heure, comment
Vous parliez à cet homme....

CHARLES.

(A Nivelle? eh! vraiment
Je me divertissais. Par l'ordre de mon père,
Il m'a fallu sortir avec lui, le distraire
(Car mon père cherchait à s'en débarrasser),
Et moi, de mon côté, je viens de le laisser
Ameutant les passans au milieu du village,
Et d'un ton solennel débitant son ouvrage.

SOPHIE.

Dois-je vous croire?

CHARLES.

Eh! mais figurez-vous donc bien
Qu'à ces divers partis, moi, je ne tiens en rien.

SOPHIE.

Comment en rien, Monsieur!...

CHARLES.

Ah! je veux dire....

(A part.)

Ah! diable!

SOPHIE.

Vous ne tenez à rien! je vous trouve admirable!

CHARLES.

J'adore mon pays, ma cousine et mon Roi...

SOPHIE.

Et ce n'est point assez, Monsieur.

CHARLES.

Eh bien! sur moi
Prenez donc un pouvoir durable et sans limite;
Ce n'est pas en un jour qu'on fait un prosélyte.
L'ouvrage est délicat, et, pour y réussir,
Il faut y procéder avec calme et loisir,
Avec ménagement y préparer mon ame;
Pour bien faire, il faudrait que vous fussiez ma femme;
Alors.... vous souriez?

SOPHIE.

Est-ce que j'ai souri?
Je pense qu'en effet, devenant mon mari...
Voulez-vous me prouver que vous êtes sincère?
Il faut, par une lettre écrite à votre père,
De votre parti pris franchement l'avertir
Et, le prêchant d'exemple, enfin le convertir.

CHARLES.

Eh bien! soit, de mon sort vous serez seule arbitre.
Vous le voulez, je vais écrire cette épître,

Voilà mon parti pris, mon ame s'y résout.
Une plume.

SOPHIE.

Non pas, j'ai su pourvoir à tout.
Voici la lettre, il faut que signée et ployée
A mon oncle, par vous, elle soit envoyée.

CHARLES.

Vous l'exigez, je signe, et n'examine rien.

SOPHIE.

Vous voilà raisonnable.

SCÈNE II.

SOPHIE, MADAME NELTON, CHARLES.

MADAME NELTON.

Ah! mes amis!

CHARLES.

Eh! bien?

MADAME NELTON.

Vos pères sont brouillés.

CHARLES.

Est-il bien vrai?

SOPHIE.

Je tremble!

MADAME NELTON.

Et comme deux lions se querellent ensemble.

SOPHIE.

Ils étaient si contens, je les croyais d'accord.

MADAME HELTON.

Les voilà maintenant ennemis à la mort.

CHARLES.

Qui donc a donné lieu, Madame, à leur querelle ?

MADAME HELTON.

Eh ! c'est le protégé de ce monsieur Nivelle,
Que sais-je, ce Forber que l'on tient en prison ;
Et puis nos droits, nos lois, la constitution....

CHARLES.

Ils s'étaient, pour ôter tout sujet de discorde,
L'un à l'autre interdit de toucher cette corde.

MADAME HELTON.

Ils ont été d'abord fidèles au traité ;
Mais un mot, par hasard, imprudemment jeté,
Ainsi qu'une étincelle en un baril de poudre,
Les a fait tout-à-coup partir comme la foudre.
(A Charles.) (A Sophie.)
Votre père d'abord, puis le vôtre a pris feu :
Je n'ai pu les calmer.

CHARLES.

Eh bien ! voyez un peu !...

SOPHIE, vivement à Charles.

Voyez le bien que fait votre aimable doctrine !...

MADAME HELTON.

Vous, n'allez pas aussi vous fâcher, j'imagine ?
Et, tandis qu'au salon ils disputent tous deux,

Que, pour surcroît, leurs gens se prennent aux cheveux
Dans l'antichambre, au moins pour finir cette guerre,
Tâchons...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, NELTON.

NELTON, hors de lui.

Cet homme est né pour perdre l'Angleterre !

MADAME NELTON.

Faut-il à cet excès vous laisser emporter ?

NELTON.

Eh ! quel autre à ma place y pourrait résister,
Quand je vois attaquer, par de telles maximes,
Des principes si clairs, des droits si légitimes ?
Un homme s'aveugler et s'égarer ainsi !
Un enfant verrait mieux. Ma nièce que voici,
A mes justes raisons, j'en suis sûr, va se rendre.

SOPHIE.

Non, je vous donne tort, avant de vous entendre.

NELTON.

Je vais vous faire voir l'aveuglement fatal....

SOPHIE.

Et moi, je vous dis, moi, que vous raisonnez mal.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME NELTON, NELTON, CHARLES.

CHARLES.

Mon père...

NELTON.

Il faut, mon fils, que je vous complimente
Sur votre passion ; elle est belle, charmante....
Un tel choix prouve en vous le goût d'un idiot.

CHARLES.

Pour aimer ma cousine, il suffit...

NELTON.

D'être un sot.

CHARLES.

Quels défauts donc en elle offusquent votre vue ?

NELTON.

Elle est laide, mal faite, et d'esprit dépourvue.

CHARLES, à demi-voix.

Une telle injustice excite mon courroux !

MADAME NELTON, à Nelton.

Cette prévention est bien digne de vous !

NELTON.

Je vois fort bien, Monsieur, ce qui vous plaît en elle ;
Est-ce par sa beauté qu'elle vous semble belle ?
Non, mais du préjugé la trompeuse vapeur

A fasciné vos yeux et séduit votre cœur.
D'une fausse doctrine ébloui par le père,
Vous trouvez à la fille un air... de ministère ;
Les ministres en elle ont pour vous de beaux yeux ;
Des ministres enfin vous êtes amoureux.

CHARLES, à part.

Se peut-il ?... mais je sors, je m'oublirais peut-être.

SCÈNE V.

MADAME NELTON, NELTON.

NELTON.

De violens transports, Madame, on n'est pas maître,
Quand on voit comme moi l'excès d'aveuglement
Dont l'esprit de parti frappe le jugement ;
Pour quiconque est épris de cette fièvre étrange,
De forme et de couleur soudain chaque objet change,
Et par un prompt effet qu'on ne peut concevoir,
Un carré devient rond, et le blanc paraît noir.

MADAME NELTON.

Quel homme ! mais enfin, finissons cette esclandre,
A votre filature il est tems de vous rendre.

NELTON.

Oui, j'emmène mon fils, et je pars de ce pas ;
Afin que ses parens ne le corrompent pas.

MADAME NELTON.

Mais voici votre frère, évitez sa présence,

Je ne veux point qu'ici la scène recommence.
(Allant au-devant du ministre.)
Ah! mon frère!

SCÈNE VI.

LORD DARLEY, MADAME NELTON, NELTON.

LORD DARLEY.

Cessez de vous inquiéter,
Je ne dirai plus rien qui puisse l'irriter.

NELTON.

Je prétends me montrer plus sage que mon frère.

LORD DARLEY.

Je ne dis pas un mot.

NELTON.

Je m'obstine à me taire.

LORD DARLEY.

Je veux bien supposer que mon frère a raison.

NELTON.

J'aime fort supposer, supposer est fort bon!

MADAME NELTON, à son mari.

Allons, finirez-vous?

NELTON, à sa femme.

Mais admirez de grâce:
Je veux bien supposer!

MADAME NELTON.

Oui, mais quittez la place.
(Elle le pousse doucement vers la porte.)

NELTON.

Ainsi vous voulez bien, mon frère, supposer?

MADAME NELTON, le poussant toujours.

Eh! faut-il pour un rien se tant formaliser?...
Voulez-vous bien sortir?
(Nelton se laisse mettre dehors.)

NELTON, entr'ouvrant la porte.

Si je voulais répondre,
Mon frère, d'un seul mot, je pourrais vous confondre.

SCÈNE VII.

LORD DARLEY, MADAME NELTON.

MADAME NELTON.

Que d'excuses, Monsieur!

LORD DARLEY.

Eh! Madame, pourquoi?
Chargé des intérêts de l'État et du Roi,
Un ministre peut-il empêcher qu'on le fronde?
Il est d'un tel dépôt comptable à tout le monde,
Jour et nuit à répondre il doit se tenir prêt,
Et ce n'est pas pour lui que le sommeil est fait.
Mais revenons, ma sœur, au but de mon voyage,
Entre nos deux enfans, un heureux mariage...

MADAME NELTON.

Pour Charles, quel bonheur !

LORD DARLEY.

Qu'il revienne avec moi,
Je le mène à la cour, je le présente au roi.

MADAME NELTON.

Ah ! que de vos bontés vous me voyez contente !

LORD DARLEY.

Mais il faut avant tout que son père y consente,
Que Nelton sur ce point me cède, et de bon cœur
Sur le reste, je vais le proclamer vainqueur.
Mais, pour l'y décider, voyons, que faut-il faire ?

MADAME NELTON.

Ah ! moi, je ne puis rien dans une telle affaire,
Nivelle près de lui réussirait bien mieux.
Cet homme est un frondeur plaisamment sérieux,
Fécond en beaux discours dont le faste vous trompe,
Il fait l'incorruptible afin qu'on le corrompe.
Vous... pourriez obtenir son intervention,
En offrant un appât à son ambition.

LORD DARLEY.

Je lui parlerai, mais...

MADAME NELTON.

Voici le personnage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, NIVELLE.

NIVELLE, à part.

Saisissons le moment de lancer mon ouvrage.

MADAME NELTON, bas à lord Darley.

Vous allez essayer...

LORD DARLEY, de même.

Oui, je vous l'ai promis.

MADAME NELTON, haut.

Milord, je vous présente un de nos bons amis;
Il est modeste, et moi, je n'ose en sa présence
Vous dire franchement tout le bien que j'en pense;
Mais vous êtes bon juge, et vous l'estimerez.
J'en suis sûre, Milord, quand vous le connaîtrez.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LORD DARLEY, NIVELLE.

NIVELLE.

L'éloge de Madame est flatteur, je l'avoue;
Mais devant vous, Milord, que sert-il qu'on me loue?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons,
Et réciproquement....

LORD DARLEY.

Monsieur, mille pardons.
Pour moi votre figure est tout-à-fait nouvelle.

NIVELLE.

Oh! mais vous connaissez mon nom. Je suis Nivelle...
Ce Nivelle qu'on cite en toute occasion,
Fameux dans le parti de l'opposition.

LORD DARLEY.

Nivelle!... excusez-moi, je cherche, en ma mémoire,
Ce nom...

NIVELLE.

Il est pourtant couvert de quelque gloire.
Dans les conseils du roi ce nom a quelque poids;
Déjà de ministère on a changé deux fois
Par mes conseils; dans peu j'abattrai le troisième,
Et mon plan est tout prêt contre le quatrième.

LORD DARLEY.

Un nom si redoutable aux ministres futurs
Ne peut être rangé parmi les noms obscurs;
Je ne puis l'ignorer; il faut que j'en convienne,
Pourtant, c'est du plus loin, Monsieur, qu'il me souvienne.
Je suis honteux...

NIVELLE.

Milord, c'est moi qui suis confus....
Sans doute mes écrits vous seront mieux connus.
Souvent, pour me soustraire à la publique estime,
Je me suis humblement caché sous l'anonyme.

(A chaque livre dont Nivelle cite le titre, le lord indique par un signe qu'il ne le connaît pas.)

Je vais à vos regards me dévoiler.

(Bas.)

C'est moi

Qui suis l'auteur D'UN MOT A L'OREILLE DU ROI;
DE L'ESPRIT DES ÉTATS, brochure en trente pages;
DES MASQUES ENLEVÉS A CERTAINS PERSONNAGES.
Pour l'éducation j'ai fait quelques traités,
LE RUDIMENT DES PAIRS, celui DES DÉPUTÉS.
Je passe mes écrits à l'usage des femmes,
ÉGLÉ LÉGISLATEUR, le MONTESQUIEU DES DAMES;
MES LETTRES A PHILIS SUR LE GOUVERNEMENT,
Où sont en madrigaux les bills du parlement.
Quelques autres encor. Mais à tout je préfère
Mes ouvrages nombreux contre le ministère,
Et pour vous en citer une trentaine et plus...

LORD DARLEY.

Monsieur, probablement je ne les ai pas lus.

NIVELLE.

Vous n'estimez donc pas le genre polémique?

LORD DARLEY.

Monsieur, je vous dirai, s'il faut que je m'explique,
Que par la passion le plus souvent dicté,
Un pamphlet anonyme a peu d'autorité;
L'écrivain courageux, habile, galant homme,
Aime qu'on le connaisse, il se montre, il se nomme;
Enfin (ce n'est pas vous, Monsieur, dont je me plains,)
Le fiel est tout l'esprit des auteurs clandestins.
Et pour vous le prouver par un exemple insigne,
Un d'eux, sans me nommer, clairement me désigne

Comme un traître, ennemi de l'État et du roi.

NIVELLE.

Ah! quelle calomnie! adressez-vous à moi
Pour répondre à votre homme, et par un bon mémoire,
Je saurai vous venger d'une offense si noire;
De honte et de dépit je le garantis mort;
Car j'ai quelque énergie et j'assomme d'abord.
On ne revoit jamais ceux que frappe ma plume,
Pour vous en assurer, parcourez ce volume.

LORD DARLEY.

Monsieur...

NIVELLE.

Lisez, Milord, cela ne coûte rien;
Et quand vous l'aurez lu, vous m'en direz du bien,
Vous verrez de quel ton je traite la matière,
Et comme j'y répands des torrens de lumière.

LORD DARLEY, tout en lisant.

O ciel!

NIVELLE.

Lisez, lisez le chapitre suivant.

LORD DARLEY.

Que vois-je!

NIVELLE.

L'intérêt va toujours en croissant.
(A part.)
Il est émerveillé.

LORD DARLEY.

Ma surprise est extrême.
Quoi! ce livre est de vous?

NIVELLE.

Oui, Milord; de moi-même.
Il est sans nom d'auteur, mais j'ai le manuscrit,
Et de ma propre main d'un bout à l'autre écrit,
Signé sur chaque page et paraphé NIVELLE.

LORD DARLEY.

Je suis charmé qu'ici le hasard me révèle
Le nom de l'anonyme....

NIVELLE.

Ah! ce succès flatteur
Me ravit d'autant plus, que je suis seul auteur
(N'en doutez pas, Milord), de ce petit volume.
Nulle profane main n'ose toucher ma plume.

LORD DARLEY.

D'un ministre odieux quand vous peignez les traits,
Vous le connaissez donc?

NIVELLE.

Comme je vous connais.

LORD DARLEY.

Ah! quand on est instruit aussi bien que vous l'êtes....

NIVELLE.

Milord assurément....

LORD DARLEY.

Eh! trêve de courbettes!
C'est moi qui suis, Monsieur, ce ministre sans foi,
Ce traître.

NIVELLE.

Ah!

LORD DARLEY.

C'est ainsi que vous parlez de moi !

NIVELLE.

Qu'ai-je fait !

LORD DARLEY, regardant le libelle.

Ce n'est pas sans intérêt, je pense,
Que de Forber ici vous prenez la défense :
Il doit être jugé sur différens délits,
Et, si vous avez part aux dangereux écrits
Qu'il répandait, alors je saurai vous confondre.

NIVELLE.

Je réponds....

LORD DARLEY, avec calme.

En justice il faudra me répondre.
Vous pouvez outrager un ministre du roi,
Mais il est votre égal, Monsieur, devant la loi.
Elle doit sans égard pour le rang, la naissance,
Quel que soit l'innocent, venger son innocence.
S'ils n'atteignaient que moi, ces traits que vous lancez,
Le plus profond mépris me vengerait assez ;
Mais c'est l'homme public que ce libelle accuse,
Et mon silence ici deviendrait sans excuse.
Quand vous me reprochez d'avoir osé braver
Les lois que mon devoir est de faire observer,
Vous m'enlevez, Monsieur, ce respect nécessaire
Que leur autorité donne à mon caractère.
Vous m'entendez, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE X.

NIVELLE.

Oui certes, je l'entends.
Pouvais-je soupçonner ce maudit contretems?
Il me faut réparer cette bévue énorme,
Calmer le noble lord par un écrit en forme.
(Allant vers la table.)
Pour sortir de ce pas il n'est qu'un chemin sûr;
C'est de se rétracter... Se rétracter, c'est dur.

SCÈNE XI.

CHARLES, NIVELLE.

CHARLES, à part, une lettre à la main.

Plus je lis cette lettre, et plus je désespère
De la faire jamais agréer à mon père.

NIVELLE, écrivant.

Mais n'importe, brusquons ma rétractation.

CHARLES, à part, riant.

Je dois compter fort peu sur sa conversion.

NIVELLE, achevant d'écrire.

Oui, quoiqu'au fond du cœur mon orgueil en soupire;
Le sage de deux maux doit éviter le pire.

CHARLES, à part.

Si quelque ami voulait me prêter son secours?

NIVELLE, se levant.

A quel intercesseur pourrai-je avoir recours,
Pour adoucir?....

CHARLES, apercevant Nivelle.

Eh! mais, l'occasion est belle,
De ce soin délicat chargeons monsieur Nivelle,
Il se présente ici fort à propos.

NIVELLE, apercevant Charles.

Parbleu!
Je puis du noble lord employer le neveu.

(Ils font un pas l'un vers l'autre pour s'aborder.)

CHARLES, s'arrêtant, à part.

C'est qu'il me croit ligué contre le ministère.

NIVELLE, s'arrêtant à part.

C'est qu'il est exalté presque autant que son père;
Il me recevra mal.

CHARLES, à part.

Il me rebutera.

NIVELLE, à part.

Il en arrivera ma foi ce qu'il pourra.

CHARLES, à part.

Confessons-nous gaîment, puisqu'il faut que je parle.
(Haut.)
Salut, monsieur Nivelle.

NIVELLE.

Ah! c'est vous, monsieur Charle.

CHARLES.

Hélas! Monsieur, je viens devant vous m'accuser
D'un fait, qui diablement va vous scandaliser.

NIVELLE.

Qu'est-ce donc?

CHARLES.

Ah! déjà je vois votre colère.
Je quitte vos drapeaux pour ceux du ministère.
Oui, c'est un parti pris.... Que voulez-vous? l'amour,
Qui se mêle de tout, vous a joué ce tour.

NIVELLE.

Je vous dirai...

CHARLES.

Je sais ce que vous m'allez dire,
Je connais tous mes torts; mais il doit vous suffire
Qu'avant de succomber j'ai long-tems combattu.
Vos conseils sur mon cœur seraient tous sans vertu.
Songez que dans l'État j'ai bien peu d'importance.
De quel poids peut mon nom être dans la balance?
Si, comme vous, Monsieur, par d'éloquens écrits,
J'avais pendant long-tems régné sur les esprits,
Et que de trahison je devinsse coupable,
Je serais, j'en conviens, un lâche, un misérable,
Un...

NIVELLE.

Non, vous seriez homme. Ah! mon cher, entre nous,
Le sage est bien souvent aussi faible que vous.

Bien plus d'écueils encor s'offrent à sa rencontre.
Pour obtenir le prix que la gloire lui montre,
Au haut d'un mât glissant il faut l'aller chercher;
Souvent près de l'atteindre, et près de le toucher,
Il bronche, et jusqu'au bas lourdement il retombe.
Qui ne succomberait, quand Cicéron succombe?
Cicéron, dont je suis le faible imitateur,
Ne se soumit-il pas au parti du vainqueur?

CHARLES.

Eh quoi! de Cicéron l'égal pour l'éloquence,
Auriez-vous avec lui ce trait de ressemblance?

NIVELLE.

Hélas! oui, comme lui je suis persécuté,
Et, comme lui, je cède à la nécessité.
Dans votre esprit, mon cher, je me fais tort peut-être?

CHARLES.

Il est beau d'imiter les fautes d'un tel maître;
Je ne puis de ce trait vous blâmer nullement:
Même je vous en fais, Monsieur, mon compliment.
Quant à moi, qui ne puis aller chercher à Rome,
Pour me justifier, l'exemple d'un grand homme,
Au parti que j'ai pris je me suis résolu,
Parce que ma maîtresse en un mot l'a voulu.
Je veux par cette lettre en instruire mon père;
Une telle raison ne le toucherait guère;
Mais ce qui doit produire un effet plus heureux,
C'est votre changement si conforme à nos vœux.
(Vivement.)
Parbleu, si vous vouliez, maintenant que j'y pense,
Employer près de lui toute votre influence,
Par nos efforts communs peut-être pourrions-nous

Réveiller dans son cœur des sentimens plus doux.

NIVELLE.

Jeune homme, c'est fort bien; donnez-moi cette lettre,
Et je vais.

CHARLES.

Il faudrait, avant de la remettre...

NIVELLE.

Reposez-vous sur moi. Nous saurons ménager
Le moment où son cœur... On vient nous déranger.

SCÈNE XII.

CHARLES, LORD DARLEY, NIVELLE.

LORD DARLEY, en entrant.

A vos vœux je me rends, ma sœur, à l'instant même.
(Bas à Charles, en lui prenant la main.)
Pour hâter le bonheur de deux enfans que j'aime,
Je veux bien oublier l'objet de mon courroux.

CHARLES.

Ah! mon oncle, comment m'acquitter envers vous.
(Il sort.)

LORD DARLEY, à Nivelle.

Demeurez, j'ai deux mots....

SCÈNE XIII.

LORD DARLEY, NIVELLE.

NIVELLE, à part.

Que me veut-il? je tremble.
Et parbleu! je pourrais moi-même, ce me semble,
Faire agréer...

LORD DARLEY.

Depuis que je vous ai quitté,
Mes parens dans mon cœur, Monsieur, l'ont emporté,
Et quoique mon devoir, mon honneur en murmure,
Je viens à l'amitié d'immoler mon injure;
J'aime peu les procès et tout ce qui les suit.

NIVELLE, à part.

Aurait-il peur?

LORD DARLEY.

Je hais le scandale et le bruit.

NIVELLE.

Tenons bon.

(Il met sa rétractation dans sa poche.)

LORD DARLEY.

C'en est fait, je retire ma plainte,
Ne craignez rien.

NIVELLE.

Je porte un cœur exempt de crainte.

LORD DARLEY.

Le juge est près d'agir, mais je l'arrêterai,

Pour réparation de vous j'exigerai
Que vous reconnaissiez hautement votre offense.

NIVELLE.

L'Angleterre connaît ma fière indépendance,
On sait qu'au ministère en tout tems opposé,
Je me suis à la paix constamment refusé.

LORD DARLEY.

Mais, Monsieur, songez-vous?...

NIVELLE.

Je ne saurais souscrire
A ces conditions.

LORD DARLEY.

Je n'ai plus rien à dire,
N'en parlons plus, Monsieur; je poursuivrai mes droits,
Et vous ne céderez qu'à la force des lois.

(Il va pour sortir.)

NIVELLE, courant après lui.

Eh! je hais comme vous le bruit et le scandale,
Et mon humeur n'est pas intraitable et brutale;
J'ai des torts, il suffit que vous me condamniez,
Je les réparerais bientôt si vous vouliez.

LORD DARLEY.

Eh! bien donc....

NIVELLE.

Franchement il faut que je m'explique:
Je tire un revenu brillant et magnifique
Du renom qu'on m'a fait d'inflexible fierté;
Tout le public recherche avec avidité
Les ouvrages nombreux qui sortent de ma plume,

Et deux fois tous les mois je lui donne un volume.
Si l'on me voit fléchir, adieu tout mon crédit.
Plus de gloire, et surtout, Milord, plus de débit.
Quand on a comme moi goûté... de l'opulence,
Qu'on ne peut se passer... d'une certaine aisance...

LORD DARLEY.

Ah! ah! je vous entends; eh! bien, Monsieur, parlez,
On vous achètera.... tout ce que vous valez.

NIVELLE.

Ah! c'est beaucoup!...

LORD DARLEY.

Non pas. Mais faites-moi la grâce...

NIVELLE.

Milord, je sais fort bien ce qu'il faut que je fasse.
Je vais écrire, écrire...

LORD DARLEY.

Épargnez-vous ce soin.

NIVELLE.

Ma plume est tout à vous.

LORD DARLEY.

Je n'en ai pas besoin;
(Quoique sachant fort bien quel crédit est le vôtre)
Au lieu de ce service il faut m'en rendre un autre.
Tâchez de ramener mon frère à la raison.
Corrigez, s'il se peut, l'aigreur.

NIVELLE.

Oui, le poison....

LORD DARLEY.

Qui corrompt son humeur.

NIVELLE.

Envenime son ame.

LORD DARLEY.

Et cette ardeur...

NIVELLE.

Ce feu.

LORD DARLEY.

Qui l'anime.

NIVELLE.

L'enflamme.

LORD DARLEY.

Réussissez, Monsieur; je me tais à ce prix;
Mais l'acte solennel que vous m'avez promis,
Je le veux dès ce soir. Évitez le reproche
Qu'un retard.

NIVELLE.

Le voici; je l'avais dans ma poche.

SCÈNE XIV.

LORD DARLEY, NELTON, NIVELLE.

NELTON, en entrant.

Me voilà délivré de tout soin, Dieu merci!
(A son frère.)
Eh bien! que dites-vous de l'homme que voici?

Osez vous devant lui soutenir votre thèse ?
Quand il discute, il faut qu'on cède ou qu'on se taise.
On lui ferait, morbleu ! plutôt perdre son nom
Que de lui faire dire OUI quand il pense NON.

NIVELLE, bas à Nelton, avec embarras.

Eh ! du rang qu'il occupe il fallait donc m'instruire.

NELTON, étonné et embarrassé.

Ah ! vous savez ?... eh bien ! alors faites-lui lire
Votre nouveau livre, eh !

NIVELLE.

Suffit, Monsieur l'a lu.

NELTON.

Vous l'avez lu, mon frère ? ah ! ah !... vous a-t-il plu ?
Vos systèmes y sont traités de belle sorte.
Vous en avez trouvé la logique un peu forte.
Avez-vous pu répondre à ses raisonnemens ?
Parlez.

NIVELLE.

Le noble lord connaît mes sentimens,
Il a lu dans mon cœur, il a vu mon courage.

LORD DARLEY.

Monsieur, en avouant cet écrit qui m'outrage,
De sa faute envers moi s'est soudain repenti.

NELTON.

Qu'est-ce à dire ! ceci mérite un démenti.

LORD DARLEY.

Monsieur a réparé son tort.

NELTON.

C'est une fable,
D'un lâche repentir Nivelle est incapable,

(A Nivelle.)

Son ame est inflexible. Eh bien! répondrez-vous?
Que vous faut-il de plus, pour vous mettre en courroux?

NIVELLE.

Le ministre dit vrai.

LORD DARLEY, à Nelton.

Tenez, vous pouvez lire.
On me dit trop sensible aux traits de la satire :
Il se peut; mais blessé des plus sensibles coups,
Je veux les oublier par amitié pour vous...
Mon ami, ne formons qu'une seule famille :
Ton fils est mon neveu.

NIVELLE.

Votre nièce est sa fille.

(A lord Darley.)

Laissez, de l'attendrir je sais un sûr moyen.

(A Nelton.)

Si votre frère et moi sur vous ne pouvons rien,
A nos discours touchans si votre cœur se ferme,
Un fils à vos rigueurs mettra peut-être un terme.
Voyez, voyez enfin ce qu'un fils vous écrit :

(A part.)

Lisez : il ne dit mot, preuve qu'il s'attendrit.

NELTON, déchirant la lettre et la rétractation.

La voilà, ma réponse.

NIVELLE.

Ah! quelle extravagance!

LORD DARLEY, à Nivelle.

Eh! que faites-vous donc?... que Monsieur recommence
Un nouveau désaveu, non moins formel, ou bien
Je laisse aller l'affaire et je n'arrête rien.
Ma plainte est chez le juge, enfin prenez-y garde,
C'est vous, bien plus que moi, que la chose regarde.

SCÈNE XV.

NELTON, NIVELLE.

NELTON.

Mon fils, mon fils, corbleu! m'avoir joué ce tour!
Cela vient, je le vois, de son maudit amour.

(Embarras de Nivelle.)

Et vous!... Osez-vous bien me regarder en face!
De honte on me verrait mourir à votre place.
Nivelle renégat!... ah! mon juste courroux
A peine se contient.

NIVELLE.

Eh bien! oui, fâchez-vous,
Mon ami, j'y consens; je crains votre colère
Bien moins que je ne crains celle de votre frère.
Savez-vous qu'il me peut faire pendre.

NELTON.

En ce cas,
On est pendu, Monsieur, et l'on ne fléchit pas.

NIVELLE.

Fort bien, mais cependant votre bouche m'accuse,
Êtes-vous bien certain que je sois sans excuse?

NELTON.

Quelle excuse avez-vous, hé?

NIVELLE.

Quelle excuse j'ai?...
Mais, si je vous disais que je n'ai pas changé,
Que par les actions on juge mal les hommes,
Que c'est au fond du cœur qu'on voit ce que nous sommes.

SCÈNE XVI.

UN OFFICIER DE JUSTICE, NELTON, NIVELLE.

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Messieurs, indiquez-moi si dans cette maison
Est un monsieur Nivelle?

NIVELLE, à part.

Ah!

NELTON.

Pour quelle raison?

L'OFFICIER.

Le magistrat m'envoie...

NIVELLE, à part.

O message sinistre!

L'OFFICIER.

C'est pour certain pamphlet.

NELTON.

Pamphlet !...

L'OFFICIER.

Contre un ministre.

NIVELLE.

Monsieur, c'est une affaire arrangée entre nous,
Vive le ministère! et vive !...

NELTON, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez vous!

(A l'officier.)

C'est moi qui suis, Monsieur, l'auteur de la brochure.

NIVELLE, étonné.

Comment!

NELTON, bas, à Nivelle.

Je veux sur moi prendre cette aventure,
Retirez-vous, partez.

NIVELLE, à part.

Je suis tout interdit!...
Mais en homme prudent fesons ce qu'il me dit.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

L'OFFICIER DE JUSTICE, NELTON.

L'OFFICIER.

Vous saurez que je suis...

NELTON.

Oui, je sais qui vous êtes.

(Avec enthousiasme et tendant les mains.)

A recevoir vos fers mes mains sont toutes prêtes,
Les voici!

L'OFFICIER.

Mais, Monsieur, qui vous parle de fers?

NELTON.

Hâtez-vous! vos cachots pour moi sont-ils ouverts?

L'OFFICIER.

Peut-être pourrait-on arranger cette affaire.

NELTON.

Arranger, qu'est-ce à dire, et que faudrait-il faire?

L'OFFICIER.

Le ministre est si bon que vous le fléchiriez;
J'en suis certain, Monsieur, si vous lui proposiez...

NELTON.

Non, Monsieur, à mon livre effacer une ligne
Du parti que je sers serait me rendre indigne.

L'OFFICIER.

Le ministre, Monsieur, gagnera son procès.

NELTON.

Tant mieux, je lui souhaite un bon et plein succès.

L'OFFICIER.

J'ai rempli le devoir de l'emploi que j'exerce
En vous... mais j'aperçois votre partie adverse.

SCÈNE XVIII.

L'OFFICIER DE JUSTICE, LORD DARLEY, NELTON.

L'OFFICIER.

Milord, je viens de faire un inutile effort
Pour engager votre homme à réparer son tort,
Il ne veut pas céder.

LORD DARLEY.

Cela n'est pas possible;
Et je l'ai trouvé, moi, très-doux et très-flexible.

L'OFFICIER.

Le voici devant vous.

LORD DARLEY.

Qui?

L'OFFICIER.

L'auteur du pamphlet,
Monsieur Nivelle.

LORD DARLEY.

Où donc voyez-vous, s'il vous plaît?
Mon frère?

L'OFFICIER.

Votre frère? eh! non, monsieur Nivelle.

NELTON, à l'officier.

Non, ce n'est pas ainsi, Monsieur, que l'on m'appelle,
Mais je suis bien l'auteur du livre en question.

LORD DARLEY, étonné.

Eh quoi! de votre esprit la folle passion
Vous peut-elle, mon frère, entraîner de la sorte?

L'OFFICIER, à Nelton.

Quoi! vous êtes le frère?...

NELTON.

Eh bien! que vous importe?
Le frère d'un ministre est-ce un objet sacré?
Je le dis, et jamais je ne m'en dédirai,
Je suis, et je suis seul l'auteur de cet ouvrage;
Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage,
Agissez, poursuivez.

SCÈNE XIX.

L'OFFICIER, SOPHIE, LORD DARLEY, MADAME NELTON, NELTON.

MADAME NELTON, à son mari.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je appris!
Vous déclarer auteur de ces affreux écrits!

NELTON.

Oui, je le soutiendrai, que l'on juge l'affaire.
Il sera beau de voir un frère par un frère
Accusé, condamné, traîné dans les prisons.
Combien d'un pareil trait nous nous réjouirons!

SOPHIE, à Nelton.

Le méchant!

LORD DARLEY.

Il suffit, ma patience est lasse;
Je l'abandonne enfin.

NELTON.

Oui, morbleu, point de grâce!
Il faut qu'on me poursuive.

MADAME NELTON.

Eh quoi! pourriez-vous bien?...

NELTON.

Qu'on m'emmène à l'instant.

MADAME NELTON.

Monsieur, n'en faites rien.

NELTON.

Il le doit, je le veux.

LORD DARLEY.

Quel comble de délire!
Un libelle outrageant m'accuse et me déchire,
Pour un fou dangereux que l'on garde en prison.

NELTON.

Un fou! ce n'est pas vrai.

LORD DARLEY.

Le connaît-il, lui? non.
Et sans savoir s'il est innocent ou coupable...

NELTON.

Je soutiens que Forber d'un crime est incapable.

LORD DARLEY.

Enfin, pour m'empêcher de venger mon honneur,
De l'écrit qui m'outrage il se déclare auteur.

NELTON.

Oui! oui!

LORD DARLEY.

C'en est assez, ma bonté fut trop grande.
(A l'officier.)
La réparation que mon honneur demande,
Monsieur, exigez-la de Nivelle ou de lui;
Je ne puis leur donner de délais qu'aujourd'hui.
Que ce jour écoulé, la poursuite commence;
Nous, ma fille, quittons un frère qui m'offense.

MADAME NELTON.

Ah! Milord, demeurez par grâce!

NELTON.

Et de ce lieu
S'il ne part, moi je sors.

LORD DARLEY.

Je vous entends, adieu.
Loin de vous pour jamais, ingrat, nous allons vivre.

SOPHIE, pleurant.

Et moi j'engagerai mon cousin à nous suivre,
Charles auprès de lui serait trop malheureux.

MADAME NELTON, à son mari.

Et tous nous finirons par fuir un homme affreux.

NELTON, seul.

Oui, qu'ils s'en aillent tous, et le père et la fille,
Et la mère et le fils, et toute la famille;
Que n'ayant plus chez moi ces êtres mal-pensans,
Je puisse vivre au moins avec d'honnêtes gens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NIVELLE, CHARLES, NELTON.

CHARLES, seul les trois premiers vers.

Mon oncle va partir, et je perds ce que j'aime,
Quand je croyais toucher à mon bonheur suprême.
C'était donc pour cela qu'on m'éloignait ainsi !
Mon père, pouviez-vous !...

NELTON.

Sortez, sortez d'ici.
A mes yeux pour jamais gardez-vous de paraître,
Je ne veux pas chez moi d'un perfide, d'un traître.

CHARLES, à Nivelle.

C'est donc ainsi, Monsieur, que vous m'avez servi ?
Parlez, c'est votre exemple enfin que j'ai suivi,
On nous doit du même œil regarder l'un et l'autre :
Notre erreur est commune, et mon crime est le vôtre.

NELTON.

Partez, vous dis-je, ou bien redoutez mon courroux.

CHARLES, avec douleur.

Oui, puisque la pitié n'a plus de droit sur vous,

Puisque vous repoussez vos parens, votre frère,
Je fuis, et vais trouver ma cousine et son père.

SCÈNE II.

NIVELLE, NELTON.

NELTON, comme involontairement.

CHARLES !... Il ne m'entend plus. Les ingrats s'en vont tous.
Qu'ils partent, je vais donc rester seul avec vous...
Ma femme aussi qui vient me tenir un langage !...
Traiter ce cher Forber de factieux ! J'enrage
De voir dans ma famille un tel aveuglement.
Jugez, elle ne l'a jamais vu seulement ;
Et je parirais, moi, pourtant sans le connaître...
Factieux ! dites-moi, là, cela peut-il être ?

NIVELLE.

Non, dans notre parti cela ne se peut pas.

NELTON.

Que ne puis-je de vous faire le même cas !
Je voudrais, je le sens, oublier votre crime,
Vous croire encore pur, vous rendre mon estime,
Aider à vous laver de votre trahison.

NIVELLE.

Quoi ! vous n'avez pas su ma secrète raison ?

NELTON.

Quelle raison secrète aviez-vous, je vous prie ?

NIVELLE.

Vous pouvez croire ?... Allons ; c'est une raillerie,
Vous vous moquez.

NELTON.

Du tout, je ne me moque point.

NIVELLE.

L'apparence peut-elle abuser à ce point?

NELTON.

Il n'est pas dans ceci de trompeuse apparence :
Ce que j'ai vu de vous est de pure évidence.
D'ailleurs n'avez-vous pas soutenu devant moi
Le parti de mon frère?

NIVELLE.

Eh bien?

NELTON.

Dites pourquoi
Vous avez renié la cause la plus sainte
Par un écrit... infâme, à vous parler sans feinte,
Votre palinodie est bien de vous.

NIVELLE.

Eh bien?

NELTON.

Eh bien, comment, eh bien? tout cela n'est donc rien?
Vous moquez-vous vous-même?

NIVELLE.

Avez-vous la faiblesse
De me croire capable, ô ciel! d'une bassesse?

NELTON.

Enfin mes yeux sont-ils ou non dignes de foi?

NIVELLE.

Est-ce que votre cœur ne vous dit rien pour moi!

NELTON.

Que diable voulez-vous que mon cœur puisse dire
Contre de tels témoins ?

NIVELLE.

Il faut que je vous tire
De ces avilissans et criminels soupçons,
Je n'ai qu'un mot à dire, et le voici.

NELTON.

Voyons.

NIVELLE, avec précaution.

Je voulais en secret servir la bonne cause.

NELTON.

Ah ! l'excuse est plaisante !... au moins c'est quelque chose.
Ainsi du droit chemin vous n'êtes pas sorti ?

NIVELLE.

Croyez que de tout tems, ferme en notre parti,
Des principes constans furent toujours les nôtres.

NELTON.

Allons, et, s'il se peut, faites-le croire aux autres ;
Car je sens le besoin de m'attacher à vous.
Mais réciproquement ; mon cher, promettons-nous
De ne jamais signer, quoi que l'on nous commande,
Le désaveu honteux que mon frère demande.

NIVELLE.

Mais si demain pourtant on vous met en prison ?

NELTON.

Partagez avec moi la persécution,
Hé ! cela sera beau.

NIVELLE, à part.

Voyez le beau partage !

NELTON.

Qu'un lien mutuel tous les deux nous engage.

NIVELLE.

Comment donc !

NELTON.

Un dédit.

NIVELLE, à part.

Un dédit? non vraiment.

S'il faut payer.

NELTON, levant la main.

Ou bien? fesons mieux ; un serment.

NIVELLE, vivement.

Un serment, volontiers, mon ami ; je le jure.

NELTON.

Je dois vous croire enfin. Ce serait une injure
De douter un instant de la fidélité.. .

NIVELLE, l'interrompant.

De vous, de mes amis, je n'ai jamais douté.
Par exemple, Forber, s'il aimait moins la gloire,
Pourrait, en subissant son interrogatoire,
Me déclarer l'auteur de fulminans écrits
Qui, lorsqu'on l'arrêta, dans ses mains furent pris ;
Je ne crains rien ; pourtant si cet homme estimable
Pouvait en s'évadant de sa prison....

NELTON.

Ah! diable !

Ce serait un beau trait. Mon ami, voyez-vous,
Imaginez-vous bien quel triomphe pour nous?

NIVELLE.

Si je l'imagine, eh!

NELTON, à part.

Dois-je à présent l'instruire?
(Haut.)
Non.... Il s'évadera, j'ose vous le prédire.

NIVELLE.

Comment?

NELTON.

Avec de l'or, de tout on vient à bout....

NIVELLE.

En effet, la clef d'or est un passe-partout....

NELTON.

Nous verrons si mon frère étendra sa puissance
Sur la vertu, l'honneur, la candeur, l'innocence.

SCÈNE III.

NIVELLE, GEORGE, NELTON.

GEORGE.

Au secours! au secours! ah Monsieur, sauvez-vous!

NELTON.

Qu'est-ce donc?

GEORGE.

C'est un fou, qui vient d'entrer chez nous.

NELTON.

Un fou !

GEORGE.

Qui bat les gens, vous l'allez voir paraître.

NELTON.

Pourquoi la porte ?...

GEORGE.

Il est entré par la fenêtre.

NELTON.

Comment !

GEORGE.

Pour l'arrêter j'ai fait ce que j'ai pu ;
Il m'a pris au collet et de coups m'a rompu ;
Il m'a dit qu'il était de votre connaissance,
Et l'ami de Monsieur.

NIVELLE.

Tu plaisantes, je pense.

GEORGE.

Plaisanter !... non pardi. Je ne plaisante pas,
Ni lui ; si vous saviez ce que pèse son bras !...
« Va-t'en dire à Nelton, maraud, que je me nomme
» Forber. »

NELTON.

Se pourrait-il !

NIVELLE.

Forber !

GEORGE, qui s'est approché de la porte.

Ah ! le chien d'homme !
Je le vois, au secours !

SCÈNE IV.

NIVELLE, FORBER, NELTON, GEORGE.

FORBER, en entrant.

Drole, te tairas-tu !
Je crains que dans la rue on ne l'ait entendu.

NELTON, à Nivelle.

Quoi, c'est là Forber ?

NIVELLE,

Oui.

(A part.)

Morbleu, qu'il m'embarrasse !

NELTON, à Forber.

Ah ! Monsieur ! permettez qu'un ami vous embrasse.

FORBER.

Je ne vous connais pas ; mais ce nom est permis,
Puisque nous haïssons les mêmes ennemis.

NELTON.

Vous n'avez jamais eu, demandez à Nivelle,
De partisan plus chaud, ni d'ami plus fidèle.

FORBER.

Une haine commune est un si beau lien !

NELTON.

Monsieur, ce sentiment est noble.

FORBER.

Il est le mien.

NELTON, bas à George.

C'est un de nos amis; un homme enfin.... que j'aime,
Qui pense on ne peut mieux.

GEORGE, se frottant l'épaule.

Mais agit-il de même ?

NELTON, bas.

Garde-toi d'en douter, George.

GEORGE, s'approchant de Forber.

Si j'avais su
Que Monsieur pensât bien, je n'aurais pas reçu
Si mal ce que Monsieur....

FORBER.

Je t'ai fait mal peut-être ?

GEORGE, enchanté.

Au contraire, Monsieur, dès que j'ai pu connaître...

(A part, en se frottant l'épaule, à Nelton.)

L'honnête homme! Tenez, quoiqu'il m'ait houspillé
Rossablement, ma foi j'en suis émerveillé.

NELTON, à Forber.

Vous voilà donc sorti de prison? quelle gloire
Et quel bonheur pour nous! contez-nous votre histoire.

FORBER.

C'est un roman. D'abord ici je suis venu
En un clin-d'œil, guidé par un homme inconnu.

NELTON, à part.

Je jouis de sa joie, et veux par mon silence
Pour un tems me soustraire à sa reconnaissance.
Et bien, après ?

FORBER.

J'étais hier chez le geôlier,
Qui me connaît,

(Nivelle fait un mouvement d'inquiétude.)

Et là sans me faire prier,
Je disais ma pensée. Une petite vieille,
Que je ne vis jamais, vient me dire à l'oreille :
« Vous pensez comme un ange, ami, tenez-vous prêt,
» Demain j'irai vous voir. » Elle vint en effet,
Je ne sais trop ma foi comment elle a pu faire ;
Mais ce matin, je sors, et vogue la galère !
Me voici !

NIVELLE.

Le beau trait !

GEORGE.

J'en suis tout triomphant.

NELTON.

Chacun de nos amis en aurait fait autant.

NIVELLE, à Forber.

Oui, mais par la fenêtre arriver de la sorte !
Pourquoi ne pas entrer simplement ?...

FORBER.

Par la porte ?
J'avais quelques raisons pour en user ainsi :
Je vous dirai tout franc, qu'à trois milles d'ici,

J'ai su que des limiers me suivaient à la piste;
Pour n'être point par eux surpris à l'improviste;
J'ai vu votre croisée ouverte....

NELTON.

Eh! c'est assez.

FORBER.

C'est que de là, morbleu, s'ils s'étaient avancés,
Je soutenais un siége.

NIVELLE, à part, avec inquiétude,

Hé? que va-t-il lui dire!

FORBER, à Nelton,

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon cher, que je me tire
De la main des coquins, tel que vous me voyez.

NELTON.

Quoi! vous auriez été déjà?...

FORBER.

Vous l'ignoriez?

NELTON.

Victime des forfaits et des fureurs du crime?

FORBER.

Et oui! c'est tout cela, précisément, victime;
Mais par Dieu, je les ai terriblement matés!
Si par moi mes beaux faits vous étaient racontés!...

NIVELLE, bas.

Chut!

FORBER.

Je m'en glorifie! une prison est belle,
Quand on l'a méritée en vengeant sa querelle.

NELTON.

Mais s'il vous plaît, pourquoi vous mit-on en prison?

NIVELLE, se hâtant de répondre.

Je vous l'ai dit, certain.... écrit de ma façon....

FORBER.

C'était un des griefs; mais sans trop de jactance,
On a sur soi des faits de toute autre importance.

NELTON, à Nivelle.

Pourquoi m'avoir caché ces traits de votre ami?
Je ne le connaissais encore qu'à demi.
Une belle action ne peut trop se répandre.
Je suis impatient, mon cher, de vous entendre.

FORBER.

Volontiers.

(A Nivelle qui le tire par l'habit.)

Quoi, plaît-il?

NELTON.

Ne l'interrompez pas,
Nivelle, qu'avez-vous? d'où vient cet embarras?

NIVELLE.

Eh! je songe aux dangers de Forber, et je pense
Qu'il devrait éviter ces limiers par prudence.

NELTON.

Remettez-vous, je vais m'assurer des moyens
De n'être pas surpris, et vite je reviens.

(George leur fait signe de se tranquilliser et suit son maître.)

SCÈNE V.

FORBER, NIVELLE.

NIVELLE, avec précaution.

Comment donc! vous alliez conter votre prouesse!

FORBER.

Qui m'en empêcherait si cela l'intéresse?

NIVELLE.

Oui, mais vos actions, Forber, y songez-vous!

FORBER.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il pensait comme nous?

NIVELLE.

Mais c'est un honnête homme après tout.

(Forber fait un mouvement.)

Je veux dire
Qu'il n'est pas, comme vous enfin, dans le délire.
Aller en arrivant, sans rime ni raison,
Parler de soutenir un siége en sa maison!
L'esprit de faction vous a tourné la tête;
Vous étiez autrefois un bon marin, honnête....

FORBER.

Ne le suis-je donc plus!... Pour servir ses amis,
Contre certaines gens tout n'est-il pas permis?
N'est-ce point par honneur que bravant la justice
De mes biens au parti j'ai fait le sacrifice?

NIVELLE.

Eh bien ! soit, j'en conviens, vous fûtes généreux.

FORBER.

Vous accusez Forber obscur et malheureux,
Mais, si, le retirant de la sphère commune,
Le ciel eût à son ame égalé sa fortune,
Et sur un grand théâtre eût voulu le placer
Où ses puissans moyens se puissent exercer,
Sa façon de penser dont vous faites un crime,
D'un cœur impétueux serait l'élan sublime,
Vous forgeriez des mots exprès pour ennoblir
Certaines actions.... (que sans les avilir
Je ne saurais nommer faute du propre terme)
Et d'un héros en lui vous trouveriez le germe.

NIVELLE.

Enfin, il est des faits dont un homme bien né....

FORBER.

Quels faits ?

NIVELLE.

Vous vous vantez qu'on vous a condamné
Trente fois....

FORBER.

Pourquoi pas ? sous le règne du crime.

NIVELLE.

Mais on vous eût pendu sous un meilleur régime ;
Car enfin un vaurien, quel que soit son parti,
Est toujours un vaurien.

FORBER.

Vous en avez menti !

Moi, qui crois me trouver chez des gens bien pensans!
Quelle école!

NELTON, bas à Nivelle.

Cet homme a-t-il perdu le sens?
Dites-moi donc, faut-il le croire sur parole?

NIVELLE.

Eh! non, il.... exagère, et c'est.... une hyperbole.

NELTON.

Hyperbole?... Pourtant, je suis un peu surpris.

NIVELLE, à Forber.

Il faut gagner la mer, car si vous étiez pris....

FORBER.

Qu'ils se gardent morbleu de m'échauffer la bile,
Et, puisque je consens à demeurer tranquille,
Qu'on m'y laisse; sinon, Forber, loin de s'enfuir,
Sur ses pas pourrait bien songer à revenir.

NELTON, à Nivelle.

Croyez-vous que chez moi l'on ose le reprendre?
Qu'il passe ici la nuit; demain, sans plus attendre,
Je prétends en lieu sûr moi-même le mener,
Avec beaucoup d'argent, rien ne doit nous gêner.

FORBER.

Vous en avez beaucoup? c'est heureux! quel dommage
Que ce maudit métal ne soit point le partage
De gens entreprenans qui sauraient l'employer
A servir nos amis, à les multiplier!

NELTON.

Et que feraient-ils?

FORBES.

Tout. Tout sur l'argent se fonde;
Avec un tel ressort je remûrais le monde,
J'amènerais pardieu des révolutions
Qui ne finiraient pas. Qu'on me donne des fonds,
Je gagne et mets sur pied une immense assemblée,
Une bonne spafield enfin renouvelée.
Là, de mon éloquence on verrait les effets,
Des paroles bientôt je passerais aux faits;
Car c'est dans l'action que la vertu consiste.
Guerre aux gens mal pensans, j'en ferais une liste.
Les ministériels en tête y seraient mis,
Puis leurs amis, et puis leurs tièdes ennemis,
Et ceux qui pensent mal dans le fond de leur ame.
Alors de ma fureur éclaterait la flamme.
Qu'en pensez-vous?

NELTON, stupéfait.

Tenez, je ne fais pas grand cas
Des révolutions qui ne finissent pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE, bas à Nelton.

Voici Madame!

NELTON.

Oh! ciel! elle n'est pas partie...
Quel cruel embarras!... Nivelle, je vous prie,

Passez avec Forber dans mon appartement.
Je craindrais que ma femme....

NIVELLE.

Oui, venez promptement,
Mon cher, éloignons-nous.

FORBER.

Esprits pusillanimes,
Hommes sans énergie, et qui voyez des crimes
Dans les nobles projets formés par mon courroux,
Sans vous, je saurai seul les exécuter tous.

NIVELLE, l'emmenant.

Oui, fort bien, mais venez, mon ami.

SCÈNE VIII.

NELTON, après un moment de silence.

Quelle tête!
Et moi qui de le voir me fesais une fête!...
Serais-je dans l'erreur? Mon frère a-t-il raison?
Et moi tort? Non, morbleu! par tous les diables, non.

SCÈNE IX.

NELTON, MADAME NELTON.

MADAME NELTON.

Je viens encor tenter un effort sur votre ame,
Votre ami, votre frère....

NELTON.

Eh bien? parlez, Madame.

MADAME NELTON.

Il est toujours ici.

NELTON.

Qu'entends-je!

MADAME NELTON.

Sa bonté
Est égale peut-être à votre dureté.

NELTON, à part.

Et mon frère et Forber!... tous les deux m'inquiètent!
S'ils vont se rencontrer!... dans quel trouble ils me jettent!

MADAME NELTON.

D'où peut naître l'excès de votre émotion?

NELTON.

Mon frère serait-il?

MADAME NELTON.

Dans l'autre pavillon;
Nous y sommes restés, lui, votre fils, sa fille;
Vous aviez près de vous encor votre famille.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENS, NIVELLE.

NIVELLE.

Mon cher, tout est perdu.

NELTON.

Qu'est-ce donc?

MADAME NELTON.

Qu'avez-vous?

NIVELLE.

Forbèr!

NELTON.

Eh! bien, Forber?

MADAME NELTON.

Quoi? cet homme est chez nous?

NIVELLE.

Oui, nous avions reçu, Madame, sa visite,
Mais il s'est vu forcé de partir, et bien vite.
(A Nelton.)
Nous étions là tous deux, et pour passer le tems,
Dans votre cabinet, je lui montrais nos plans.
Un de vos gens accourt, nous dit que le constable
Entoure la maison, et demande un coupable.
Je songeais à brûler nos papiers prudemment;
Forber, pour les sauver s'en saisit brusquement,
Et, sans chercher la porte, il ouvre la fenêtre;

Et moi, tout étourdi, je le vois disparaître
Par le même chemin qu'il a pris pour entrer.

NELTON.

Eh quoi! de tous nos plans il a pu s'emparer?

NIVELLE, à Nelton.

Quand je vous le disais, qu'il fallait sans attendre,
Ce matin les brûler.

MADAME NELTON, à son mari.

Ah! que viens-je d'entendre?
Il aurait emporté des écrits dangereux,
Qui vous compromettraient?

NIVELLE.

Oui, Madame, tous deux.

MADAME NELTON.

Juste ciel! à ce point se peut-il qu'on s'expose!
(A Nivelle.)
Ah! de tous nos malheurs vous seul êtes la cause.

NIVELLE.

C'est Nelton qui plutôt m'a mis dans l'embarras,
Moi, j'écris tant qu'on veut, je ne conspire pas.

GEORGE, accourant.

Monsieur, le voilà.

NELTON.

Qui?

GEORGE.

Le ministre.

HELTON.

Mon frère !

(Mouvement d'étonnement de tous les personnages.)

Que me veut-il ?

NIVELLE.

Je tremble.

MADAME HELTON, à part.

Ah ! Dieu ! quel front sévère.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LORD DARLEY.

LORD DARLEY.

Malgré tous vos excès, Monsieur, je l'avoûrai,
Je ne vous croyais pas à ce point égaré.
Un coupable, Forber, chez vous trouve un refuge.

HELTON.

Coupable, on n'en sait rien; attendons qu'on le juge.

LORD DARLEY, après avoir réprimé un mouvement.

Vous venez à l'instant de le faire évader.

HELTON.

Je n'étais pas, je crois, chargé de le garder,
Et j'aurais dû peut-être accompagner sa fuite.

LORD DARLEY.

Quelque injuste envers moi que soit votre conduite,
Et malgré les écarts d'un aveugle courroux,
Lorsque vous m'outragez, je veille encor sur vous.

Quand de cris furieux votre haine m'assiége,
Quand vous me maudissez, mon pouvoir vous protége
Contre vos ennemis, contre vos partisans,
Et contre vous.

NELTON.

Parlez.

LORD DARLEY.

Tu le veux? j'y consens.
(Avec bonté.)
Mais toi, n'aurais-tu pas des aveux à me faire?
Je ne suis plus ministre ici, je suis ton frère.

NELTON.

MADAME NELTON, à part.

Quel espoir!

NIVELLE, à part.

Il redouble ma peur.

LORD DARLEY.

Forber n'aurait-il pas, pour comble de malheur,
Quand tu te confiais à lui, sans le connaître,
Emporté des papiers qui te perdraient peut-être?

MADAME NELTON, à part

Il sait tout!

NIVELLE.

C'en est fait!

NELTON.

Ah! nous sommes perdus!

LORD DARLEY.

Non, ingrat, tes papiers te seront tous rendus,

Puisqu'ils sont dans mes mains, Connais ton injustice.

(Il tire le portefeuille de sa poche, et le remettant à Nelton.)

De mes ressentimens reçois le sacrifice.

(Charles et Sophie paraissent au fond du théâtre.)

NELTON, à part.

Malgré moi je l'admire et ne puis le cacher.

MADAME NELTON.

Qu'une telle action a droit de nous toucher,
O frère généreux !

NIVELLE, feignant d'essuyer ses pleurs.

Touchante sympathie !
Milord, suis-je compris aussi dans l'amnistie ?

LORD DARLEY.

Mais....

NIVELLE, vivement.

A tant de grandeur, c'en est fait, je me rends.
Les ministres seront désormais mes cliens ;
Et pour mieux cimenter encor ce nouveau pacte,
De tout ce que j'ai dit, ici je me rétracte.

NELTON.

Girouette !

LORD DARLEY.

Forber, atteint presque en sortant,
S'est long-tems défendu, puis s'est sauvé pourtant.
Ces funestes écrits, laissés dans sa retraite,
On me les a remis, tu les tiens. Je souhaite
Que, loin de cette terre il puisse s'exiler,
Et que de lui jamais nous n'entendions parler.

NELTON, à part.

Faut-il que je le voie aussi bien se conduire!
Un ministre!

CHARLES, au fond du théâtre.

Mon oncle?...

LORD DARLEY.

Oui, j'allais te le dire.
(A Nelton.)
Mon ami, je réclame ici pour nos enfans....

NELTON.

Tu veux donc les unir? eh bien! soit, j'y consens.

SOPHIE, à Charles.

Je m'en vais tout-à-fait ramener votre père;
Laissez-moi lui parler.

CHARLES.

O ciel! qu'allez-vous faire?
Voudriez-vous encor retarder mon bonheur?

SCÈNE XII.

NIVELLE, LORD DARLEY, NELTON, MADAME NELTON, SOPHIE, CHARLES.

LORD DARLEY.

Allons; plus de débats, mes amis; de bon cœur
Nous consentons tous trois à votre mariage;
Que de notre union il soit le tendre gage;
Et qu'il n'existe plus pour les honnêtes gens,

Enfin que deux partis : les bons et les méchans.
Que les hommes de bien tous se réconcilient :
Qu'ils veillent au présent ; le passé, qu'ils l'oublient.

NELTON, à part.

Sur mon frère jamais nous ne gagnerons rien ;
Il pense toujours mal, et parle toujours bien.

FIN DE L'ESPRIT DE PARTI.

L'ESPRIT DE PARTI.

VARIANTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HELTON.

Deux factions divisent l'Angleterre;
Et se font sans relâche une cruelle guerre.
La raison et l'honneur combattent d'un côté;
De l'autre la folie et la méchanceté.
A défendre nos droits, l'un des partis s'applique:
L'autre veut renverser la liberté publique,
Et mon frère qui peut suivre le droit chemin,
Que je prêche d'exemple et qui... mon frère enfin,
Jusqu'alors honoré de la publique estime...

MADAME HELTON.

Votre frère est ministre, et voilà son grand crime;
Car avant qu'il le fût, vous l'aimiez, soyez franc.

HELTON.

Je l'aimerais encor si, montant à ce rang,
Des ministres il eût renversé la cabale,
Au lieu de professer leur doctrine fatale.

Mais non, vous le voyez par un effort honteux
Contre le bon parti se liguer avec eux,
Et le Roi ne voit point les maux dont ses ministres
Hâtent de jour en jour les approches sinistres.

(Plus bas, madame Nelton demandait à son mari ce qu'il attendait pour se décider à marier son fils.)

J'attends,
Qu'à de sages avis le Roi, prêtant l'oreille,
Sur ses vrais intérêts s'éclaire et se réveille,
Mette dans les emplois les seuls honnêtes gens;
A grands coups de bâton en chasse les méchans;
Et comble de faveurs l'ami dont je vous parle.

MADAME NELTON.

Vous fondez là-dessus la fortune de Charle!

NELTON.

Sans doute.

MADADE NELTON.

Et vous comptez que ce grand changement,
Se fera dans deux mois au plus?

NELTON.

Assurément.

SCÈNE VI.

(Après ces vers de Nivelle.)

On me ferait plutôt perdre mon nom,
Que de me faire dire OUI quand je pense NON.

(Les auteurs ont retranché ce qui suit.)

MADAME NELTON.

Vous êtes courageux!

NIVELLE.

Non, j'avoue à ma honte,
Que souvent ma franchise est trop rude et trop prompte.
Par exemple en public je disputais un jour
Avec un homme en place et puissant à la cour;
Enfin c'était Bedfort, s'il faut que je le nomme,
Il voulait me prouver qu'il était honnête homme;
Et je lui prouvais moi qu'il en avait menti :
« Des vrais ami du bien j'ai servi le parti, ».
Disait-il. Oui, lui dis-je, en certaines affaires,
De sales instrumens par fois sont nécessaires;
Il faut, pour employer leur office odieux,
Qu'on se bouche le nez et qu'on ferme les yeux.

MADAME HELTON.

Vous avez un terrible et rude caractère!

NIVELLE.

Non, j'eus tort, je l'avoue, il eût fallu me taire,
J'eus tort, je ne suis pas de ces gens à fracas,
Qui vont s'applaudissant du mal...

MADAME HELTON.

Qu'ils ne font pas.

SCÈNE XII.

Cette boutade de George est empruntée d'une anecdote que Racine raconte plaisamment dans une de ses lettres contre l'auteur des *Hérésies imaginaires*. Deux capucins ayant demandé l'hospitalité, à Port-Royal, furent d'abord traités magnifiquement; mais bientôt après, soupçonnés de n'être pas jansénistes, ils ne reçurent à table que du pain noir et du cidre.

(Après ce vers de George.)

Et j'ai dit, va, coquin, tu n'auras que de l'eau!

(On pourra ajouter ces quatre autres.)

Ce drôle! je suis sûr que, si la vigne gèle,
Que, si le blé périt par la pluie ou la grèle,
C'est son ministre à qui nous devrons ces revers;
Que l'on s'étonne après si tout va de travers!

ACTE SECOND.

SCÈNE V.

(Après ce vers.)

Un carré devient rond, et le blanc paraît noir.

(Nelton ajoutait.)

Vous-même ainsi que moi vous seriez indignée,
Si la contagion ne vous avait gagnée.

MADAME NELTON.

Qui? moi!

NELTON.

Sans doute!

MADAME NELTON.

Hélas! vous me connaissez peu.
Si dans vos démêlés je forme quelque vœu,
C'est pour que la raison bannisse du langage
Certains mots dont toujours j'ai condamné l'usage;
S'ils étaient supprimés, on verrait, parmi vous,
Plus de paix, d'union, et beaucoup moins de fous.
Dès que vous entendez ces paroles magiques,
Vous entrez en fureur comme des frénétiques;
Votre voix devient rauque et votre œil enflammé;
Et l'homme le plus doux en démon transformé,
Cédant au noir esprit qui tourmente son ame,
Méconnaît dans sa rage enfans, frères et femme.

Les femmes à ce mal sont sujettes aussi :
Mais quant à moi, j'en suis exempte, Dieu merci.
Cependant la maison en est tout infectée;
C'est votre frère et vous qui l'avez empestée, etc.

SCÈNE VIII.

Et ce n'est pas pour lui que le sommeil est fait.

(Ce vers rappelle un mot remarquable d'un ministre à la chambre des députés.)

ACTE TROISIÈME.

Dans un de nos premiers plans, car nous en avons fait plusieurs, Nivelle, pour se réconcilier avec le ministre, venait lui remettre un portefeuille qui contenait les seules pièces qui pussent déterminer le gain d'un procès que le ministère soutenait contre plusieurs membres de l'opposition. Le Lord, après avoir vivement réprimandé Nivelle sur l'indignité de sa conduite, le quittait en lui disant :

Adieu, pour vous servir ne comptez pas sur moi ;
Je n'aime point les gens qui trahissent leur foi.

NIVELLE.

Mais au moins rendez-moi ces papiers.

LORD DARLEY.

Je les garde.

NIVELLE, seul.

Est-ce là recevoir une rude nazarde ?
Que les grands sont ingrats et pervers ! livrez-leur
Tout ce que vous avez, jusques à votre honneur ;
Ils ne dédaignent rien ; offerts pour leur service,
Tous les présens sont purs, même offerts par le vice.
De votre dévoûment réclamez-vous le prix ?
Vous n'avez plus alors de droit qu'à leur mépris.
Sans pitié, sans pudeur, leur dédain vous expose
Au déshonneur public affronté pour leur cause.
Je le savais, je l'ai dit, écrit, répété,
Et pourtant j'y suis pris. Je l'ai bien mérité.

SCÈNE V.

Sous le règne du crime.

Ce mot en rappelle un autre d'un individu qui figurait, non pour la première fois, sur le banc du tribunal correctionnel. Le président lui ayant demandé s'il n'avait pas été arrêté pour plusieurs vols : *Oui, monsieur le président*, répondit-il, *mais c'était sous l'usurpateur.*

SCÈNE X.

Cette scène a été improvisée entre la première et la seconde représentation, par M. Picard, à qui notre ouvrage a plusieurs autres obligations, que nous nous fesons un devoir de reconnaître.

FIN DES VARIANTES.

LE
SECRET DU MÉNAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. CREUZÉ-DE-LESSER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 25 mai 1809.

NOTE

SUR M. CREUZÉ-DE-LESSER.

AUGUSTE CREUZÉ-DE-LESSER, a été membre du corps législatif sous l'ancien gouvernement. Nommé préfet de la Charente depuis la seconde abdication de Buonaparte, en 1815, il a été depuis préfet de l'Hérault.

Il est un de nos littérateurs les plus distingués, et l'un de ceux qui ont le plus de facilité. Son joli poëme de la *Table Ronde*, est lu de tout le monde; on y trouve un grand mérite, c'est celui d'être spirituel et amusant, sans que la décence et les convenances en souffrent.

Il a donné une pièce intitulée, *les Voleurs*, imitée de Schiller, 1795, et un vaudeville, *Ninon de l'Enclos*, ou *l'Épicurêisme*, 1799; *Mademoiselle Delaunay à la Bastille*, comédie historique avec ariettes, 1814.

Outre sa comédie du *Secret du Ménage*, imitée de l'*École des Femmes* de Boissy, on trouve dans

notre Collection, son opéra de M. *Deschalumeaux*, et celui du *Billet de Loterie*, auquel il a eu part avec M. Roger.

On a de lui, en outre, un *voyage en Italie et en Suisse;* une nouvelle traduction des Satîres de Juvénal; un poëme d'*Amadis des Gaules;* les romances *du Cid* en vers français, et enfin, le *Sceau enlevé*, poëme.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Paris, juin 1809.

Le sujet de cette comédie, tiré d'un ancien recueil intitulé les Amusemens de l'Esprit et du Cœur, parut pour la première fois sur la scène en 1758, sous le titre de *la Nouvelle École des Femmes*. M. de Moissy, auteur de cette pièce jouée par les comédiens Italiens, y obtint un succès flatteur, et y montra un talent très-agréable. Si elle n'a pu se soutenir au théâtre, et en a disparu depuis près de quarante ans, cela vient peut-être de ce que le public n'a pu s'intéresser très long-tems au tableau d'une femme honnête prenant des leçons d'une femme qui ne l'est pas. De plus, le talent que l'auteur avait souvent montré dans ses deux premiers actes, l'abandonna dans le troisième, dont voici une courte et fidèle analyse ; elle suffira pour faire juger

jusqu'à quel point il est vrai que, comme l'a avancé un critique, le Secret du Ménage ressemble à la Nouvelle École des Femmes.

Mélite (la jeune femme), en revenant de chez la courtisane qu'elle a consultée, est rentrée chez elle, et s'y est extrêmement parée. La leçon n'a sûrement pas été assez complète: car elle demande à Marthon, sa femme-de-chambre, de lui donner un moyen d'intéresser et de surprendre son mari. Un chevalier, amant de Mélite, avait, comme c'était alors l'usage apparemment, imaginé d'envoyer chez elle un ballet de danseurs et de danseuses qui devaient paraître quand il serait tems. Marthon, en apprenant cela à Mélite, lui conseille d'employer à l'amusement de son mari, Saint-Fard, la fête préparée par son amant, le chevalier. Mélite suit ce conseil, et *sans chercher d'autres moyens de plaire*, se mêle elle-même au ballet, ce qui étonne beaucoup le chevalier qui arrive. Voici à la fois le dénouement du ballet et de la pièce, religieusement transcrit de l'ouvrage imprimé de Moissy, page 77.

« Le ballet continue, et il arrive un danseur, » qui, habillé comme le chevalier, le repré- » sente. Il poursuit Mélite, et est toujours

» empêché de l'approcher par l'Amour et par » l'Hymen, qui la ramènent toujours devant » Saint-Fard. Le chevalier danseur, poursuit » l'Amour, pendant que l'Hymen reste auprès » de Saint-Fard et de Mélite. L'amour fatigué » de cette poursuite, pour lui prouver qu'il » ne veut point le servir, renverse et éteint » son flambeau, qu'il va ensuite rallumer à » celui de l'Hymen, en restant avec lui auprès » de Mélite et de Saint-Fard. Le chevalier » danseur se retire avec un air de dépit. »

Le chevalier qui ne danse pas en fait autant, et, *sans autres détails*, le mari absolument converti par ce pas de ballet, rend enfin justice aux charmes et aux vertus de sa femme.

Pour moi, il m'a semblé que sans courtisane, sans ballet, sans chevalier danseur, et sans dieux d'hymen et d'amour, il était possible, et, à la fois de meilleur goût et de meilleur ton, de présenter une femme assez aimable pour ramener son mari par les charmes de sa conversation et de sa personne. L'exécution sans doute était plus difficile : mais j'ai espéré que, si je n'y échouais pas totalement, on me saurait quelque gré d'avoir tenté d'y réussir. Le public du moins a eu cette indulgence, et c'est même mon troi-

sième acte qui a particulièrement décidé son suffrage.

Il est vrai que, lorsqu'on présente une femme qui veut regagner son mari par le charme de sa conversation, il faut bien qu'il y ait beaucoup de conversations. Aussi, dans cette comédie, n'y a-t-il guère autre chose, et je l'avoue humblement. Peut-être seulement pourrait-on remarquer que, dans ce sujet ainsi conçu, et en cela singulier et peut-être unique, la conversation *est l'action*, et que, puisque le but est de ramener le mari, toutes les fois que la conversation conduit à ce but, l'action marche.

L'action et le mouvement sont au théâtre deux choses très-différentes, qu'il faut bien se garder de confondre. Il y a des pièces qui n'ont point d'action, quoique pleines de mouvement. Il y en a d'autres, au contraire, qui ont peu de mouvement et beaucoup d'action. Tel est, ce me semble, le *Secret du Ménage*. Si l'on réfléchit qu'en moins de vingt-quatre heures les trois seuls personnages qui y paraissent changent absolument de disposition, de sentimens et de rapports, peut-être, loin de trouver qu'il y a trop peu d'action dans cet ouvrage, trouvera-t-on qu'il y en a trop en si peu de tems.

Pourquoi être exclusifs ! il y a des pièces dont toute l'intrigue est en dehors, et ce sont les meilleures. Il y en a d'autres dont l'intrigue se passe en quelque sorte dans le cœur humain, et elles ne sont pas toujours mauvaises. Quelques personnes que j'aime et que j'estime ont paru croire que le *Secret du Ménage* n'était pas de la vraie comédie. Mais, qu'est-ce que c'est donc que la comédie, si ce n'est l'expression des mœurs de la société? Sans doute il s'y passe quelquefois des scènes plus vives et plus gaies, mais s'il est vrai que dans la société, et dans la société choisie, l'action que j'ai représentée puisse se passer telle que je la représente; si le ton que j'ai donné à mes personnages est vrai et convenable; si, à un intérêt doux, qui ne gâte jamais rien, quoi qu'on en dise, j'ai mêlé un peu de gaîté et autant du moins qu'on en rencontre le plus souvent dans la société de nos jours, je ne vois pas pourquoi je ne croirais pas avoir fait une comédie.

Une pièce en trois actes, à trois acteurs, m'a fait louer par les uns, blâmer par les autres, d'avoir fait ce qu'on appelle un tour de force. Je n'ai mérité ni ces éloges ni ces censures, et j'ai eu d'autres motifs. Il me suffirait peut-être de rappeler ce principe re-

connu : qu'*on ne peut jamais mettre trop peu de monde dans le Secret du Ménage*. Mais j'ajouterai à cette raison si *évidente*, que tout le mérite de cette comédie ne pouvant consister que dans le développement bien complet de trois personnages, j'ai trouvé sage de garder pour eux l'espace que m'auraient très-inutilement employé des personnages parasites et très-aisés à imaginer, comme le valet, les deux soubrettes, et même l'amant de la Nouvelle École des Femmes. Au reste, on peut remarquer, qu'outre mes trois personnages, j'en ai deux derrière la toile, l'oncle qui n'eût pas été très-piquant sur le théâtre, et Aglaé qui n'y eût pas été soufferte.

J'ai dû aux suffrages qui honorent cette pièce, de chercher à la justifier de mon mieux. Je conviens d'ailleurs que cette comédie est assez peu de chose. Je crois même que partout où elle sera jouée faiblement, elle paraîtra moins que rien; mais aussi, lorsqu'elle sera jouée avec soin et intelligence, l'illusion du théâtre pourra lui donner plus d'effet et de succès qu'elle n'en mérite réellement. Je ne puis en citer d'exemple plus frappant que l'indulgence qu'a obtenue, à une pièce si hasardeuse, la réunion des talens précieux qui la font valoir.

On aurait tort, si, en lisant cet ouvrage, on se flattait d'y retrouver tout le charme que lui prête mademoiselle Mars, qui y déploie un des talens les plus parfaits dont se soit honorée la scène française.

PERSONNAGES.

M. D'ORBEUIL.
MADAME D'ORBEUIL.
MADAME D'ERCOUR, cousine de D'Orbeuil.

La scène se passe dans une maison de campagne à la porte de Paris.

Les noms des personnages sont marqués selon la place qu'ils occupent dans chaque scène, le premier nommé doit être à la droite des autres.

LE

SECRET DU MÉNAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Outre la porte du fond, il y a deux portes latérales ; l'une est censée être celle d'une bibliothèque ; l'autre est celle de l'appartement particulier de madame d'Orbeuil. Il y a sur la cheminée une pendule, et sur une petite table un livre et un journal.

SCÈNE I.

D'ORBEUIL.

On ne voit qu'à moi seul ces malheurs arriver ;
En revenant chez moi j'espérais retrouver
Ma cousine : eh bien ! non. La rencontre est piquante.
Ma cousine est sortie, et ma femme est présente.
. . . . Ce n'est pas que, du ciel éprouvant la bonté,
Ma femme n'ait pour elle esprit, grâce, beauté :
Mais sur ses agrémens sa réserve m'étonne :
Elle les cache au point qu'à peine on les soupçonne.

Aglaé qui, je crois, pour se faire valoir,
N'a chez elle jamais voulu me recevoir,
La coquette Aglaé, beaucoup moins raisonnable,
Il faut en convenir, est beaucoup plus aimable,
Et je goûterais peu ce champêtre séjour,
Si nous n'y recevions ma cousine d'Ercour;
Cette veuve charmante, à rire toujours prête,
Rompt l'uniformité de notre tête-à-tête.
Elle a beaucoup d'esprit et n'a pas moins d'appas:
Je ne veux pas l'aimer, non, je ne le veux pas;
Mais, appréciant bien sa gaîté naturelle,
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec elle.
Elle m'amuse... mais quelqu'un survient. Hélas!
C'est madame d'Orbeuil qui porte ici ses pas.
Je crains dans nos discours une langueur fatale,
Et je connais assez la gaîté conjugale.

SCÈNE II.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL, très-négligemment mise, et avec un grand chapeau qui la cache.

Ah! bonjour, mon ami.

D'ORBEUIL.

Bonjour, Madame.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai
Du matin aujourd'hui gardé le négligé.
De m'habiller d'abord j'avais eu la pensée:

Mais je ne m'y sens pas aujourd'hui disposée.
N'est-il pas vrai, Monsieur, vous m'en dispenserez ?
Si vous voulez pourtant...

D'ORBEUIL.

Non : comme vous voudrez.
Cependant vous m'aviez parlé d'une visite..

MADAME D'ORBEUIL.

Je la ferai plus tard, et la ferai bien vite.

D'ORBEUIL.

Nous sommes, pour demain, priés d'un grand souper.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh ciel ! qu'à cet ennui je voudrais échapper !

D'ORBEUIL.

Le monde vous plaisait.

MADAME D'ORBEUIL.

Ce goût ne dure guère.

(Nonchalamment.)

Je n'en ai plus qu'un seul, Monsieur, c'est de vous plaire.

D'ORBEUIL.

J'ai vu que la musique au moins vous amusait.

MADAME D'ORBEUIL.

Ce plaisir là pour moi devient sans intérêt.
Il m'en inspirera puisqu'il vous en inspire.

D'ORBEUIL.

A moi ! peu. Ce n'est pas ce que je voulais dire.
Seulement je pensais que souvent, à Paris,
On compte dans la dot quelques talens acquis.
Devant le prétendu, la demoiselle habile,

Fait voltiger ses doigts sur un clavier mobile,
Ou fait paraître aux yeux un dessin enchanteur,
Dont un maître souvent pourrait se faire honneur;
Mais l'hymen est-il fait? bientôt l'époux s'afflige
Qu'on n'ait point ces talens, ou bien qu'on les néglige.
L'épouse se repose : elle ne fait plus voir
Ni le goût de briller, ni souvent le pouvoir.
Rien ne reste en un mot de sa force première,
Et l'artiste admirable est une humble écolière.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous me parlez ainsi pour la première fois;
Et je n'attendais pas l'avis que je reçois.
Il est, je le sais bien, vingt choses que j'ignore,
Mais je retrouverais quelques talens encore.

D'ORBEUIL.

Je le crois, et ce tort que l'on a tous les jours,
Ne peut vous regarder, non plus que mon discours.
Mais causons un moment d'une importante affaire.
Cette maison des champs à votre oncle a su plaire.
Il y prétend, à tort : je vais encor le voir;
Mais de le ramener je n'ai que peu d'espoir.
En vain cette maison est agréable, belle,
Aux portes de Paris : s'il faut plaider pour elle,
J'avoûrai qu'à mes yeux elle perd tout son prix.
Si nous l'abandonnions?

MADAME D'ORBEUIL.

C'est assez mon avis.

D'ORBEUIL.

Cependant en été le séjour de la ville
A supporter, Madame, est assez difficile.

La poussière vous nuit, la chaleur vous abat,
Et même la verdure y perd son doux éclat.
Paris, que l'on cherchait, et qu'alors on évite,
Est un vaste désert que l'ennui seul habite.
On y paie en été les plaisirs de l'hiver,
Et c'est un paradis qui se change en enfer.

MADAME D'ORBEUIL.

Il est vrai que Paris devient insupportable,
Et la campagne alors est bien plus agréable.
Restons à la campagne.

D'ORBEUIL.

Observez cependant
De quels ennuis divers on y vit dépendant.
Tantôt on s'y voit seul; tantôt la foule abonde.
Le monde afflue aux champs où l'on a fui le monde;
Que d'aimables amis on y voit survenir,
Empressés de dîner, puis pressés de partir!
Et, bien contrarié, l'ami qui les héberge,
Croit tenir sa maison, et ne tient qu'une auberge.

MADAME D'ORBEUIL.

Oui, je le sais : eh bien! demeurons à Paris.

D'ORBEUIL, à part.

Allons, elle sera toujours de mon avis.

MADAME D'ORBEUIL.

Dans tous vos sentimens mon désir se retrouve :
Condamnez-vous? je blame: approuvez-vous? j'approuve.
Je me fais une loi de suivre tous vos vœux,
Et les voir accomplis est tout ce que je veux.

D'ORBEUIL.

Je suis reconnaissant.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourtant s'il faut le dire,
Parfois un air d'ennui dans vos traits se fait lire.

D'ORBEUIL.

Un air d'ennui! jamais! Quoi! vous pouvez penser...

MADAME D'ORBEUIL.

Je l'ai craint; mais puissé-je à tort le supposer!

D'ORBEUIL.

M'ennuyer près de vous! quelle erreur vous abuse!
On ne peut s'amuser autant que je m'amuse...
Où donc est le journal?...

MADAME D'ORBEUIL.

Le journal! le voici.

D'ORBEUIL.

Naples, douze juillet...

(Il s'assied, et lit tout bas.)

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Allons, lisons aussi.

(Elle s'assied, prend un livre, et lit.)

D'ORBEUIL, à part.

Elle ne me dit rien : je ne sais que lui dire...
Ah! voilà ma cousine. A la fin je respire.

SCÈNE III.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

MADAME D'ERCOUR.

Bonjour Madame : et vous, bonjour, mon cher cousin.

D'ORBEUIL.

Madame, c'est donc vous ; je vous revois enfin :
Dans les détours du bois je vous croyais perdue,
Et, je vous l'avoûrai, vous manquiez à ma vue.
Vainement la nature ici de tous côtés
Présente à mes regards des aspects enchantés :
Une femme jolie, est encor, je vous jure,
L'objet le plus charmant que montre la nature.

MADAME D'ERCOUR.

Vous me flattez.

D'ORBEUIL.

Non pas.

MADAME D'ERCOUR, à Madame d'Orbeuil.

A ce bal de ce soir,
Madame, pouvons-nous espérer de vous voir ?

MADAME D'ORBEUIL.

Je n'irai point.

MADAME D'ERCOUR.

Pourquoi ? Sceaux n'a plus ses portiques,
Ses superbes canaux, ses jardins magnifiques.

A son antique éclat il ne faut plus penser.
Mais tout n'est pas perdu tant que l'on peut danser ;
Et Sceaux, bien moins pompeux, mais bien plus gai peut-être,
Ici près, au plaisir garde son bal champêtre.

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne vais plus au bal.

MADAME D'ERCOUR.

Je conçois, franchement
Que des bals de la ville on se lasse aisément.
A ces réunions la vanité trop forte
Laisse la bonhomie oubliée à la porte.
On arrive bien tard, ou plutôt bien matin,
A ce bal d'aujourd'hui qui commence demain.
On s'ennuie en mesure, on s'entasse en cadence,
Et, dans ces lieux brillans où l'on prétend qu'on danse,
Trop souvent par la foule à sa place attaché,
On est très-satisfait d'avoir un peu marché.

D'ORBEUIL, tout entier à madame d'Ercour.

Le portrait est piquant, et par fois il ressemble.

MADAME D'ERCOUR.

Mais pour danser aux champs alors qu'on se rassemble,
A Brevannes, à Sceaux, en vingt lieux différens,
Une franche gaîté circule en tous les rangs.
De ces bals sans orgueil l'étiquette est bannie,
Et tout ce qui s'amuse est bonne compagnie.
On n'a point de parquet ; mais le gazon est doux.
Un salon de verdure est le plus beau de tous.
Oui : qu'on me juge trop ou trop peu difficile,
Je crois qu'un bal des champs vaut tous ceux de la ville.

D'ORBEUIL.

Combien j'aime à vous voir dans ce sentiment-là !
A ce bal de ce soir ainsi l'on vous verra ?

MADAME D'ERCOUR.

J'irai.

D'ORBEUIL.

J'y vais aussi. Je n'ai point d'autre affaire.
Puisque vous y serez, je suis sûr de m'y plaire.

MADAME D'ERCOUR.

Vous plaisantez.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Ailleurs je puis porter mes pas :
Aussi bien mon mari ne s'en aperçoit pas.

(Elle sort, sans que son mari et madame d'Ercour s'en aperçoivent.)

SCÈNE IV.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

MADAME D'ERCOUR.

Tenez, mon cher cousin, croyez-moi, je vous prie,
Il faut se défier de notre modestie :
Vos éloges pourraient me donner trop d'orgueil,
Et mon esprit.... Où donc est madame d'Orbeuil ?

D'ORBEUIL.

Serait-elle jalouse ? Eh mais ! je le redoute.

MADAME D'ERCOUR.

Mécontente, il se peut : pour jalouse, j'en doute.

D'ORBEUIL.

Mécontente ! et de quoi ? peut-elle me blâmer
D'aimer ce qu'on ne peut se défendre d'aimer !
Près de vous, j'en conviens, je sens que tout m'entraîne.
Vous plaisez : vous daignez vous en donner la peine ;
Ou plutôt, séduisant notre esprit et nos yeux,
Vous charmez sans effort, et n'en charmez que mieux.
Non : je n'ai jamais vu tant d'attraits, tant de grâce.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! votre discours m'étonne et m'embarrasse.
L'amitié vous abuse, à parler sans détour.

D'ORBEUIL.

L'amitié près de vous bientôt mène à l'amour.

MADAME D'ERCOUR.

Croyez-moi, mon cousin, demeurons sur la route.
Mais depuis trop long-tems ici je vous écoute.
Vers madame d'Orbeuil retournez au plus tôt.

D'ORBEUIL.

Vers ma femme !

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute.

D'ORBEUIL.

Eh ! Madame!...

MADAME D'ERCOUR.

Il le faut.

D'ORBEUIL.

Vous l'exigez : allons, à regret je vous quitte.
Et je pars promptement pour revenir plus vite.

(Comme madame d'Ercour le regarde, il va du côté de l'appartement de sa femme, qui est celui par lequel elle vient de sortir : mais aussitôt que madame d'Ercour a le dos tourné, il revient sur ses pas, et se sauve par le côté opposé.)

SCÈNE V.

MADAME D'ERCOUR.

Je plais à mon cousin, et parais l'amuser :
Mais cela n'ira pas jusqu'à l'intéresser.
Je n'ai que trop souvent remarqué, non sans peine,
Qu'en plus d'une famille il règne un peu de haine ;
Mais je ne sais pas bien comment cela se fait :
Les cousins, bons parens, ont l'esprit bien mieux fait,
Et, ne partageant point ces guerres intestines,
Ces Messieurs rarement haïssent leurs cousines.
Par exemple, d'Orbeuil est loin de ce défaut ;
Je l'aime aussi beaucoup, s'il ne m'aime pas trop.

SCÈNE VI.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

La voilà seule : bon.

MADAME D'ERCOUR.

Sa pensée en mon ame
Vient quelquefois... Que vois je! eh quoi! c'est vous, Madame!
Quoi! mon cousin n'est pas avec vous?

MADAME D'ORBEUIL.

Au jardin
Il se promène : et moi, vous trouvant seule enfin,
Je saisis ce moment : dès long-tems je désire
De causer avec vous.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Que va-t-elle me dire?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous n'avez pas encor, je l'espère, oublié
La franchise empressée et la tendre amitié
Avec laquelle ici constamment prévenante,
En vous de mon mari j'accueillis la parente.
Tout pour votre plaisir par moi fut dirigé :
De ce que j'ai pu faire ai-je rien négligé?

MADAME D'ERCOUR.

Oh! rien assurément : volontiers je l'avoue,
Et de tous vos égards à jamais je me loue.

MADAME D'ORBEUIL.

Se pourrait-il qu'ici cet accueil obtenu,
Bien qu'avoué par vous, ne fût pas reconnu;
Que, lorsque j'ai suivi le penchant qui m'entraîne,
Vous payassiez mes soins par le trouble et la peine;
Qu'en m'occupant de vous, je perdisse par vous
Mon trésor le plus cher, le cœur de mon époux?

MADAME D'ERCOUR.

Par moi!

MADAME D'ORBEUIL.

Je sais trop bien que mon époux volage
Déjà loin de mon cœur a porté son hommage.

La coquette Aglaé m'avait ravi sa foi,
Et ne l'a pas reçue, heureusement pour moi :
Mais Aglaé, malgré tous ses moyens de plaire,
Ne pouvait inspirer qu'une ardeur passagère.
Je redoute bien plus vos attraits plus puissans :
On ne peut vous aimer sans vous aimer long-tems.
Cependant mon mari, que votre charme engage,
Incessamment de moi s'éloigne davantage ;
Votre pouvoir sur lui doit combler mon effroi :
Vous avez tout pour vous, et je n'ai rien pour moi.
Aussi ne viens-je point, dans mon humeur jalouse,
Réclamer près de vous les droits de son épouse :
Je viens, rendant hommage à ceux de la beauté,
Réclamer près de vous la générosité.
Assez d'amans, épris de l'éclat de vos charmes,
Se montreront pressés de vous rendre les armes.
D'un hommage de plus, ah ! dédaignez l'éclat :
Trop certaine de vaincre, évitez le combat,
Et sur tous les mortels étendant votre empire,
Ne me ravissez pas le seul cœur où j'aspire.

MADAME D'ERCOUR.

Ah ! Madame, de vous c'est trop vous méfier :
C'est vous qui me tenez ce discours singulier,
Vous, à la fois aimable, et piquante, et jolie !
Que vous m'humiliez par tant de modestie !
Comment ! aimeriez-vous vraiment votre mari ?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous en doutez ! jamais on ne fut plus chéri.

MADAME D'ERCOUR.

Je ne l'aurais pas cru. Quoi qu'il en soit, Madame,

Je me fais un devoir de vous ouvrir mon ame.
Respectant tous vos droits, me respectant aussi,
Jamais je n'ai voulu porter le trouble ici ;
Mais, pouvant pour d'Orbeuil vous croire indifférente,
Et sa société me paraissant piquante,
Je trouvais quelque charme, et trop, je le vois bien,
A ses propos flatteurs, à son doux entretien.
J'espère réparer mon extrême imprudence ;
Et, quand vous m'honorez de votre confiance,
Je la reconnaîtrai : je le veux, je le doi.
Je mettrai tous mes soins à l'éloigner de moi.
J'aurai bientôt calmé sa tête un peu légère,
Et, s'il en est besoin, je saurai lui déplaire.
Je ferai plus. Mon cœur de vous servir jaloux
Veut, l'éloignant de moi, le rapprocher de vous.
Loin de vous attaquer, j'espère vous défendre ;
Et je vais employer mes soins à vous le rendre.
Que de femmes je vois qui laissent comme vous
Perdre mille moyens de charmer leur époux !
Leur fâcheux abandon, le vôtre m'intéresse,
Et parer la vertu, c'est servir la sagesse.
Confiez-vous à moi : par d'utiles secrets
Je veux vous assurer votre époux à jamais ;
Et, par un tel secours vous devenant plus chère,
Réparer le chagrin que j'ai pensé vous faire.

MADAME D'ORBEUIL.

Quoi ! par vous mon effroi pourrait se dissiper !
Je le crois. Ce regard ne peut pas me tromper.
Donnez-moi vos conseils, et je serai docile.

MADAME D'ERCOUR.

Écoutez.... Mais il faut un entretien tranquille,

Et voici mon cousin que j'entends revenir ;
Puis l'heure du dîné va tous nous réunir.
Il doit sortir après. C'est alors que j'espère
Vous prouver à tous deux une amitié sincère.
En suivant mes avis, vous saurez le charmer :
Il ne m'aimera plus ; mais vous allez m'aimer.
Ce sentiment suffit au bonheur de ma vie.
Qu'on chérisse un amant : j'aime mieux une amie.
Écoutez-moi....

SCÈNE VII.

M. D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL.

MADAME, ah! venez, s'il vous plaît,
Me chanter un morceau du plus brillant effet,
Qu'à l'instant je reçois : il est, dit-on, unique.

MADAME D'ERCOUR.

Non : Madame pourrait bien mieux....

D'ORBEUIL.

Non. La musique
Lui déplaît à présent. A mes vœux accédez,
Ou bien votre cousin croit que vous le boudez.

MADAME D'ERCOUR.

Je le devrais un peu ; mais je suis indulgente.
A vous chanter cet air, il faut que je consente.

D'ORBEUIL.

A propos, j'interromps peut-être étourdiment....

MADAME D'ERCOUR.

Non. Nous ne parlions pas d'un objet important.
Venez. Madame et moi nous trouverons ensuite
Tout le tems d'en parler, et plus qu'il ne mérite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL.

Tandis que mon époux, enchanté de sortir,
Est de Paris encor fort loin de revenir,
Mon aimable cousine, apprenez-moi, de grâce,
Ce qui dans son esprit a causé ma disgrâce?
Dites-moi, quand lui plaire est mon unique vœu,
Pourquoi j'ai le malheur de lui plaire si peu?

MADAME D'ERCOUR, regardant avec inquiétude.

Sommes-nous seules?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui. Quel motif vous arrête?

MADAME D'ERCOUR, regardant du côté d'un cabinet latéral.

Cette bibliothèque est assez indiscrète.
Là, je l'ai remarqué, ce qu'on dit au salon
(Elle va ouvrir la porte.)
Peut s'entendre aisément. Nous sommes seules : bon.

MADAME D'ORBEUIL.

Veuillez vous expliquer, Madame, je vous prie.

MADAME D'ERCOUR.

Madame, et je puis bien vous dire, mon amie,
Malgré tous les attraits qui devraient près de vous,
Par le plus doux lien retenir votre époux,
Si vous craignez déjà que son amour n'expire,
C'est un peu votre faute, il faut bien vous le dire.

MADAME D'ORBEUIL.

Ma faute!

MADAME D'ERCOUR.

Oui, franchement, vous vous trompez.

MADAME D'ORBEUIL.

Eh mais!
Dites-moi sur quels points.

MADAME D'ERCOUR, souriant.

Mais... sur tous à-peu-près.
Écoutez-moi : ce monde est une lice ouverte
Où chacun, pour son bien, d'un autre veut la perte.
Dans cette vaste arène où tout est débattu,
Qui ne se défend pas est sûr d'être battu.
Vous voyez tous les jours, s'efforçant de séduire,
La beauté triomphante exercer son empire ;
Et vous, Madame, à qui le ciel qui vous sourit,
Prodigua tant d'attraits ornés de tant d'esprit,
Négligeant tous ces dons, taciturne et sauvage,
Vous vous donnez vous-même un tel désavantage!
Voilà, je l'avoûrai, pourquoi, jusqu'à ce jour,
J'ai cru que pour d'Orbeuil vous n'aviez point d'amour.
Vous l'aimez! et livrée à votre erreur extrême,
Vous croyez que c'en est assez pour qu'il vous aime!
Et, pour vous l'enlever par un art trop commun,

Quand on fait mille frais, vous n'en faites pas un!
Et, par exemple, ici souffrez que je vous gronde,
Vous qui feriez le charme et l'ornement du monde,
Cet habit du matin sans adresse arrangé,
N'a point cet art heureux qui sied au négligé :
Cet immense chapeau vous tient ensevelie,
Et force à deviner que vous êtes jolie :
Vous ne profitez point de votre esprit brillant,
Et vous gardez sans cesse un silence indolent.
Des hommes cependant tel est le goût, ma chère :
C'est leur plaire déjà que de vouloir leur plaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Je dois vous avouer, moi, que, pour les charmer,
J'avais cru que c'était assez de les aimer.
Que nos chapeaux soient bien, que nos robes soient belles,
Les hommes prennent-ils garde à ces bagatelles?
Par de meilleurs moyens on peut les arrêter.

MADAME D'ERCOUR.

Il n'est pas d'homme ici qui nous puisse écouter :
Pénétrez-vous d'un fait à savoir très-utile :
Cet être souverain est tout-à-fait futile.
Chez lui la moindre chose, ou nous sert, ou nous nuit.
Un rien fait les amours, mais un rien les détruit.

MADAME D'ORBEUIL.

Je cherche vainement en quoi je suis coupable.
Ma maison est modeste, et pourtant honorable.
Bornée en ma dépense, et simple dans mes goûts,
J'ai l'humeur très-égale et l'esprit assez doux;
Je ne pense jamais qu'à l'époux que j'adore.

MADAME D'ERCOUR.

C'est beaucoup : ce n'est pas pourtant assez encore.

MADAME D'ORBEUIL.

Je saurais, s'il fallait jamais le secourir,
Faire mieux que lui plaire, et j'irais le servir :
Lui prouver ma tendresse est toute mon envie ;
Pour lui, dans un péril, je donnerais ma vie!...

MADAME D'ERCOUR.

Ma chère, on ne voit point de grands événemens
Amener tous les jours ces nobles dévoûmens :
Tous les jours, des talens, un esprit agréable,
Asservissent le cœur sous un empire aimable.
Ne nous réservons point pour le jour des revers :
L'habitude est le dieu qui régit l'univers,
Et telle est des humains la faiblesse commune,
Amuser mille fois vaut mieux que sauver une.
C'est fâcheux : pour charmer, les vertus peuvent moins
Que les talens divers et que les tendres soins.
C'est par là que long-tems les amours se maintiennent ;
La beauté sait charmer : mais les grâces retiennent.

MADAME D'ORBEUIL.

Pour réussir, peut-être, il est plus d'un moyen :
Le vôtre est excellent : mais écoutez le mien.
Quoique jeune, souvent j'ai réfléchi : je trouve
Qu'on plaît presque toujours aux gens que l'on approuve.
L'avis de mon mari devient le mien d'abord.
Je l'approuve dans tout.

MADAME D'ERCOUR.

Dans tout! vous avez tort.

MADAME D'ORBEUIL.

Comment! j'ai tort!

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute, et je le sais, ma chère;
Toujours contrarier, c'est fort souvent déplaire;
Mais il faut redouter l'ennui trop prolongé
D'un époux dont l'avis d'avance est partagé.
Fût-on de cet avis, son ame est plus flattée
D'une approbation que l'on a contestée.
A mon sens, c'est un mal si fâcheux que l'ennui,
Que la discorde est même à craindre moins que lui;
Et peut-être il vaut mieux avoir un peu d'orages,
Qu'avoir le CALME PLAT de beaucoup de ménages.

MADAME D'ORBEUIL, souriant.

Sur ce point je conviens que je me négligeais.

MADAME D'ERCOUR.

Enfin je veux vous dire ici tous nos secrets...

MADAME D'ORBEUIL, l'interrompant.

Madame, à dire vrai, tant de devoirs m'étonnent :
Les hommes valent-ils la peine qu'ils nous donnent?

MADAME D'ERCOUR.

Je ne dis pas cela : savoir fixer leur choix
Est un honneur brillant, mais trop cher quelquefois.
Des soins qu'il faut avoir pourquoi remplir sa tête!
Si l'on a le malheur de manquer leur conquête,
De leur indifférence il faut se consoler.

MADAME D'ORBEUIL.

Dites-moi ce secret dont vous m'alliez parler.

MADAME D'ERCOUR.

Une femme, toujours de son ame maîtresse,
Doit aux vœux des amans refuser sa tendresse,

Et, des hommes craignant les discours séducteurs,
N'en doit aimer qu'un seul, mais... peut plaire à plusieurs,
C'est en ne cherchant point la solitude obscure,
En profitant des dons que nous fit la nature,
Qu'on retient près de soi son époux amoureux :
En étant plus aimable, on le rend plus heureux;
L'hymen reste à jamais une chaîne flatteuse,
Et la coquetterie est alors vertueuse.

MADAME D'ORBEUIL.

N'est-il point de péril dans cet adroit moyen?

MADAME D'ERCOUR.

Oui : des femmes pourraient en profiter trop bien,
Et celles-là n'ont pas besoin qu'on les réveille :
Mais en parlant à vous, je sais qui je conseille.
Allons, vous me croirez.

MADAME D'ORBEUIL.

Sans doute. Cependant!
Ma marche est-elle donc si mauvaise?

MADAME D'ERCOUR.

Comment!
Vous en doutez encor!

MADAME D'ORBEUIL.

Je vois avec alarmes
Qu'auprès de mon mari j'ai perdu bien des charmes.
Mais, s'il change pour moi, Madame, pardonnez,
Est-ce par le motif que vous imaginez?
Quoi! c'est moi qui l'éloigne, étant pour lui si tendre?
Je ne puis le penser.

MADAME D'ERCOUR.

Il vient : je crois l'entendre.

Oh! puisqu'un sort heureux veut nous le présenter,
Entrez ici, de grâce, et daignez l'écouter.
Il faut que votre époux, nous jugeant l'une et l'autre,
Me dise mon erreur, ou vous prouve la vôtre.

MADAME D'ORBEUIL.

Peut-être que j'ai tort, et je ne dis pas non;
Mais à vous parler vrai, je crois avoir raison.

(Elle entre dans la bibliothèque.)

MADAME D'ERCOUR, à part.

Cela n'est pas bien sûr.

SCÈNE II.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL.

Ah! c'est vous. A la ville
Enfin j'ai terminé ma visite inutile.
Cet oncle de ma femme est un maudit plaideur
Qui pense remplacer la raison par l'humeur.
Un procès à présent me semble inévitable,
Et j'en ai, je l'avoue, un regret véritable.
Mais je veux me livrer à des pensers plus doux;
Vous me voyez charmé; je suis auprès de vous.

MADAME D'ERCOUR.

Je prends comme je dois cette plaisanterie,
Et je connais assez votre galanterie.
De tout prendre à la lettre il serait peu sensé:
On nous en dit toujours plus qu'on n'en n'a pensé.

D'ORBEUIL.

Plus qu'on n'en a pensé ! recevez l'assurance
Qu'à vous j'en dis toujours bien moins que je n'en pense.

MADAME D'ERCOUR.

Écoutez : vos discours sont assez indiscrets,
Et, si je fesais bien, moi, je m'en fâcherais ;
Mais j'excuse gaîment votre imprudent langage ;
La sagesse qui rit est encor la plus sage.
Dites-moi seulement comment, époux heureux
D'une femme charmante, objet de mille vœux,
Vous pouvez, oubliant tout ce qui plaît en elle,
Aller offrir ailleurs votre hommage infidèle ?
Aglaé vous charma : n'étant pas agréé,
Vous m'aimeriez peut-être au défaut d'Aglaé ;
Quand celle dont l'hymen fit votre doux partage,
Sur chacune de nous, garde tant d'avantage.
Pourriez-vous m'expliquer ce contraste étonnant ?

D'ORBEUIL.

Mais, oui, si vous voulez, et très-facilement.

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute, et vous allez me le faire comprendre ;
Il est sur ce point-là très-bon de vous entendre.

D'ORBEUIL.

Ma femme a mille attraits : je le sens, je le vois :
A l'estime, à l'amour je connais tous ses droits.
Mais....

MADAME D'ERCOUR.

Pourquoi donc ce mais qu'on ne pouvait attendre !
Peut-on être à la fois et plus douce et plus tendre ?

D'ORBEUIL.

Non : je connais très-bien son amour vertueux !
On ne peut aimer plus : mais on peut aimer... mieux.
L'amour flatte nos cœurs : l'attrait seul les engage.
Nous aimer est beaucoup ; nous plaire est davantage.

MADAME D'ERCOUR.

Elle a plus d'un moyen de se faire valoir.

D'ORBEUIL.

Mais, ne pas en user, c'est ne pas les avoir.
De l'esprit ? Trop souvent son silence m'étonne.
De la raison ? Jamais ma femme ne raisonne.
Des talens ? Elle perd les siens, faute de soins.
Des grâces ? Chaque jour elle en garde un peu moins.
Non, le plus tendre amour, l'excès de complaisance,
Ne dédommagent pas d'une telle indolence.
La complaisance même à la fin peut lasser.
Un caprice léger peut du moins amuser.
Près d'elle en mon dépit je cherche à me contraindre ;
Je ne me plains jamais, et ne veux pas me plaindre ;
Je l'aimai tendrement, et puis l'aimer encor :
Mais vers d'autres objets prenant enfin l'essor,
Si je cherche, évitant ma femme qui m'afflige,
Les grâces qu'elle perd, les dons qu'elle néglige,
Est-ce ma faute ? Allons, dites la vérité.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Il ne dirait pas mieux quand j'aurais tout dicté.

D'ORBEUIL.

Franchement, trouvez-vous que je sois si coupable ?

MADAME D'ERCOUR.

Je conviens qu'on pourrait être un peu plus aimable ;
Et, d'après quelques mots qu'elle disait ici,
Je ne la crois pas loin d'en convenir aussi.
Elle devrait bien prendre une façon nouvelle.

D'ORBEUIL.

Elle ne peut plus faire un tel effort sur elle.
Sur elle l'indolence a des droits absolus.
Quoique faite pour plaire, elle ne plaira plus.

MADAME D'ERCOUR.

Prenez garde : elle vient : le hasard nous l'amène.

SCÈNE III.

D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL, qui a ôté son grand chapeau.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Je suis piquée au vif, il faut que j'en convienne.
J'espère lui prouver son erreur dès ce jour,
Et l'amour-propre ici suffirait sans l'amour.

D'ORBEUIL, à sa femme, d'un ton un peu moqueur.

C'est là que vous étiez ! est-ce Locke ou Sénèque
Que vous lisiez, Madame, en ma bibliothèque ?

MADAME D'ORBEUIL.

Dans un livre assez fou je puisais la raison,
Et je viens d'y trouver une utile leçon.

D'ORBEUIL.

C'est fort bien.

(A Madame d'Ercour.)

Mais du bal voilà que l'heure arrive.
A vous y préparer je vous voyais plus vive.
Toujours à ces plaisirs empressée à voler....

MADAME D'ERCOUR, regardant madame d'Orbeuil.

J'ai réfléchi : ce soir je n'y veux point aller.

D'ORBEUIL.

Comment! vous n'irez pas! mais ce refus m'alarme;
Par là ce bal perdrait la moitié de son charme.

MADAME D'ERCOUR.

Oui : de ne pas m'y voir on sera consterné ;
Mais enfin mon caprice est bien déterminé.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai mon caprice aussi, moi. Je me détermine
A remplacer au bal mon aimable cousine.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Très-bien.

D'ORBEUIL, à sa femme.

Vous, Madame!

MADAME D'ORBEUIL.

Oui. J'ai retrouvé ce goût.

D'ORBEUIL.

J'en suis fort aise : mais vous m'étonnez beaucoup.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! ce n'est rien encor.

D'ORBEUIL.

Mais, quel nouveau langage?

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai réfléchi, Monsieur, et cela rend plus sage.

D'ORBEUIL.

Veuillez vous expliquer.

MADAME D'ORBEUIL.

Mon plan est tout changé.
Le plaisir fut par moi beaucoup trop négligé.
Je ne sais pas comment, livrée à l'indolence,
J'ai si long-tems fermé les yeux à l'évidence.
Je me divertirai : je le dois, je le sens.
On me contait hier qu'en.... je ne sais quel tems
On venait au réveil d'un prince.... auguste et sage,
Lui crier gravement ... je ne sais quel adage ;
Le matin il faudrait dire aux femmes, tout bas :
« Jouissez de ce jour ; il ne reviendra pas. »
De nos heureux momens la course est fugitive :
On perd son âge d'or : l'âge de fer arrive,
Et l'on regrette enfin, mais trop tard, réveillé,
Sa jeunesse, trésor qu'on a mal employé.
Je m'aperçois à tems de cette erreur funeste :
J'ai perdu de beaux jours ; mais je crois qu'il m'en reste.
Je veux voir, revenant aux jeux, à la gaîté,
Si je puis plaire encor dans la société ;
Peut-être je l'avais quittée un peu trop vite,
Et je crois que trop tôt je m'étais faite ermite.

D'ORBEUIL, bas à madame d'Ercour.

Comment ! elle veut bien user de son esprit !
Jamais, depuis deux ans, elle n'en a tant dit.

MADAME D'ORBEUIL.

Il est fort naturel, et peut-être fort sage,

Que, jeune, je revienne aux plaisirs de mon âge.
J'ai négligé long-tems, et c'était assez mal,
Les secrets de la danse et les talens du bal.
Je veux reprendre un peu ces hautes connaissances,
Et l'on ne saurait trop cultiver les sciences.

D'ORBEUIL, à part.

Eh mais! quel ton aimable, et quel regard piquant!

(A sa femme.)

Votre éternel chapeau déposé maintenant,
Laisse juger du moins que vous êtes jolie.
Quand on est bonne à voir, se cacher est folie.

MADAME D'ORBEUIL.

Trouvez-vous?...

(Regardant madame d'Ercour.)

J'aurai plus de raison désormais.
Oui : j'irai dans le monde, et je me le promets.

(Regardant à la pendule ou à sa montre.)

Neuf heures! quoi! déjà! vraiment, l'heure m'appelle.
Je vais passer bien vite une robe nouvelle;
Puis je cours profiter du goût qui m'est rendu,
Et réparer un peu le tems que j'ai perdu.

(Elle sort avec grâce et coquetterie.)

1 = Mlle Mars
cf. p. 121

SCÈNE IV.

D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

D'ORBEUIL.

Eh bien! que dites-vous de sa métamorphose?

MADAME D'ERCOUR.

Moi! mais qu'en dites-vous, vous-même?

D'ORBEUIL.

Quelle cause
A sur elle produit ce soudain changement?

MADAME D'ERCOUR.

Je cherche comme vous, et cherche vainement.

D'ORBEUIL.

C'est qu'elle y gagne au point que, moi, cela me passe.
N'est-ce pas? elle cause, elle rit avec grâce.

MADAME D'ERCOUR.

J'en suis assez contente.

D'ORBEUIL, étonné.

Assez!

MADAME D'ERCOUR.

Je voudrais bien,
Autant que je le puis, n'exagérer en rien.
Vous savez si j'estime et j'aime votre femme;
Je connais tous ses droits à ramener votre ame;
Mais elle n'a paru tout-à-l'heure à vos yeux
Qu'un moment.

D'ORBEUIL.

Le moment du moins était heureux.

MADAME D'ERCOUR, cherchant à détourner la conversation.

Dites-moi donc. D'hier un parent de province,
M'écrit pour réclamer mon crédit assez mince.
Vous savez comme on pense en beaucoup de pays :
Il peut tout, se dit-on ; car il est à Paris.
Je voudrais être utile, et je ne le puis guère ;
Mais ici, mon cousin, vous m'aiderez, j'espère.
Votre secours.... eh mais ! vous ne m'écoutez point.

D'ORBEUIL.

Il est vrai que je suis distrait au dernier point.

MADAME D'ERCOUR.

A quoi pensez-vous donc ?

D'ORBEUIL.

Mais je m'occupais d'elle.

MADAME D'ERCOUR.

De qui ?

D'ORBEUIL.

De ma femme.

MADAME D'ERCOUR.

Ah !

D'ORBEUIL.

Quelle gaîté nouvelle !
Allons, convenez-en, elle n'était pas mal.

MADAME D'ERCOUR, froidement.

Sans doute.

D'ORBEUIL.

Mais quel ton paisible et glacial !
(Affirmativement.)
Elle était bien.

MADAME D'ERCOUR.

Vraiment ?

D'ORBEUIL.

Cela m'impatiente....

MADAME D'ERCOUR.

Mais vous exagérez.

D'ORBEUIL.

C'est qu'elle était charmante !

MADAME D'ERCOUR, à part.

Bon. Je le savais bien.
(Haut.)
Dès qu'elle le voudra,
Comme vous, je le pense, elle le deviendra.
Je dois même avouer, malgré son air sauvage,
Qu'elle vient de changer fort à son avantage ;
C'est assez à propos qu'elle a pris ce parti
Qui vient tout justement donner un démenti
Au jugement sévère, et, je crois, infidèle
Qu'ici, l'instant d'avant, vous prononciez contre elle.

D'ORBEUIL.

Je me trompais : je dois en demeurer d'accord.
Je dirai plus : je suis content d'avoir eu tort.
Mais, vous, expliquez-moi, quelle est donc votre idée ?
A vous rendre à ce bal tantôt bien décidée,
Soudain sur ce projet vous semblez hésiter.

MADAME D'ERCOUR.

Non : je n'hésite pas, et veux ici rester.

D'ORBEUIL.

Comment? dites-moi donc quelle est cette folie?
J'avais cru que c'était une plaisanterie.
Vous viendrez?

MADAME D'ERCOUR.

Non, vraiment, et c'est un parti pris.

D'ORBEUIL.

Il se peut! non jamais je ne fus plus surpris.
Vous vous plaisez pourtant à ces sortes de fêtes,
Qui pour vous constamment sont des jours de conquêtes.
On n'y veut regarder que vous : puis-je savoir
Par quel motif soudain?...

MADAME D'ERCOUR.

Ah! perdez-en l'espoir.

D'ORBEUIL.

Oh! vous me le direz, et je vous en conjure.

MADAME D'ERCOUR.

Non.

D'ORBEUIL.

Allons, vous viendrez.

MADAME D'ERCOUR.

Non pas, je vous le jure.

D'ORBEUIL.

Eh bien! puisque, laissant mes efforts superflus,
Vous n'allez pas au bal, je n'y vais pas non plus.

MADAME D'ERCOUR.

Ciel ! je ne puis souffrir de telles imprudences,
Et ce serait blesser toutes les convenances.

D'ORBEUIL.

Mais enfin ce n'est pas un devoir qu'un plaisir.

MADAME D'ERCOUR.

Ce refus imprévu, vous devez le sentir,
Blesserait justement votre charmante femme.

D'ORBEUIL.

Il se peut : mais au bal je n'irai point, Madame.

MADAME D'ERCOUR.

Mais si je l'exigeais !

D'ORBEUIL.

Vous savez que pour moi
Toutes vos volontés sont toujours une loi ;
Mais, quant à celle-ci, ménageant mon caprice,
N'ordonnez pas, de peur qu'on ne désobéisse.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Je vois par son refus tous mes plans dérangés.
(Haut.)
De grâce, écoutez-moi, mon cousin. Vous jugez
Que.... Mais voilà déja que votre femme arrive.
Elle est à se parer assez expéditive.

SCÈNE V.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

MADAME D'ORBEUIL, qui n'a fait que passer une de ces robes qu'on passe en un moment, et peut-être mettre une rose dans ses cheveux.

Je ne suis pas, je crois, diligente à demi :
Cette robe me sied : n'est-ce pas, mon ami ?

D'ORBEUIL.

Assurément, elle est tout-à-fait agréable :
Mais j'éprouve, Madame, un regret véritable.

MADAME D'ORBEUIL.

Un regret ? Je ne sais lequel imaginer.

D'ORBEUIL.

J'aurais un grand plaisir à vous accompagner,
Mais....

MADAME D'ERCOUR, à part.

Il persiste : allons, c'est une chose horrible.

D'ORBEUIL.

Je dois vous l'avouer : cela m'est impossible.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Ciel !

D'ORBEUIL.

Vous suivre à ce bal m'aurait été bien doux,
Et....

MADAME D'ORBEUIL, se remettant, et d'un ton très-dégagé.

Je n'ai pas besoin heureusement de vous,
Et je n'y comptais pas.

D'ORBEUIL, très surpris.

Comment!

MADAME D'ORBEUIL.

Toujours ma tante,
Comme vous le savez, à ces bals est présente :
De protéger sa nièce elle prendra le soin.

D'ORBEUIL, piqué.

Allons, puisque de moi vous n'avez pas besoin....

MADAME D'ORBEUIL, avec grâce et amitié.

Écoutez donc, Monsieur : je vous ai fait connaître
Qu'à ce bal en effet sans vous je puis paraître.
Ne jamais vous gêner est mon premier désir ;
Mais si votre présence en affaire, en plaisir,
Peut un moment pour moi n'être pas nécessaire,
Elle m'est à jamais douce, agréable et chère.

D'ORBEUIL, flatté.

Madame.... après cela je vous suis en tous lieux.
(Bas à Madame d'Ercour.)
C'est pour vous obéir.

MADAME D'ERCOUR, à part.

J'en doute ; mais tant mieux.

D'ORBEUIL, à sa femme qu'il regarde beaucoup.

Depuis long-tems, il faut qu'ici je vous le dise,
Vous n'aviez pas été plus aimable et mieux mise.

Ça; partons pour ce bal. Le moment est fort bon.

MADAME D'ORBEUIL, bas à madame d'Ercour, pendant que d'Orbeuil va prendre son chapeau.

Je commence à penser que vous aviez raison.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, entrant chacune de leur côté.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! on ne peut plus vous joindre, mon amie.
Rentrée hier fort tard, de grand matin sortie,
Vous êtes invisible. Enfin je vais avoir
Un fidèle récit du bal d'hier au soir.
Est-il vrai, dites-moi, que, dans votre demeure,
Vous avez précédé d'Orbeuil d'une grande heure?

MADAME D'ORBEUIL, en négligé élégant du matin.

On vous a bien instruite, et le fait est certain.
J'espérais du bonheur, j'ai pris bien du chagrin.

MADAME D'ERCOUR.

Comment!

MADAME D'ORBEUIL.

A cette fête où j'ai voulu paraître,
J'ai réussi beaucoup....

MADAME D'ERCOUR.

Ah! cela devait être.

MADAME D'ORBEUIL.

Tout, au premier abord, a servi mes projets.
Je n'aurais espéré jamais tant de succès.
Les hommes m'entouraient, empressés à me suivre.
Ce murmure flatteur dont le bruit nous énivre,
Naissait de toutes parts, et semblait m'accueillir :
Je ne vous cache pas qu'il me fesait plaisir.

MADAME D'ERCOUR.

Rien n'est plus naturel. Continuez :

MADAME D'ORBEUIL.

Ma danse
A véritablement trouvé trop d'indulgence.
Les spectateurs épris semblaient m'offrir leur foi,
Et même mon mari se rapprochait de moi.
J'étais charmée.

MADAME D'ERCOUR.

Eh bien ! qu'avais-je dit, ma chère ?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui : mais survint alors cette Aglaé si fière,
Dont mon mari, dit-on, éprouva la rigueur,
Et que vous commenciez à chasser de son cœur.

MADAME D'ERCOUR.

Aglaé !

MADAME D'ORBEUIL.

La coquette à ce bal attirée
Venait, d'attraits brillante, élégamment parée ;
Mon mari l'a suivie avec empressement.

MADAME D'ERCOUR, à part.

(Haut.)
O ciel !... Eh bien ?

MADAME D'ORBEUIL.

Eh bien! le découragement
M'a prise alors. D'Orbeuil marchait sur d'autres traces:
J'ai perdu tout-à-coup mon esprit et mes grâces.
J'ai senti ma tristesse et hâté mon départ.

MADAME D'ERCOUR.

Quoi! quand vous plaisiez tant, lorsque chaque regard
Vous vengeait d'un époux, de son humeur légère?

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne lui plaisais plus : que m'importait de plaire!

MADAME D'ERCOUR, à part.

Aimable caractère et digne d'être heureux!
Et j'aurais pu troubler un cœur si généreux!

(A madame d'Orbeuil.)

Vous avez eu vraiment grand tort, ma chère amie.
C'est en quittant le jeu que l'on perd la partie.
Il fallait tenir bon contre un premier moment,
Déployer les ressorts de votre esprit charmant,
Et vous auriez bientôt ramené l'infidèle.
Tenez. La plus aimable est toujours la plus belle.

MADAME D'ORBEUIL.

Oui : j'aurais dû, peut-être, y réfléchir avant.
Je peux avoir eu tort, car je l'ai très-souvent:
Mais sachez l'embarras où je me vois réduite,
J'ai suivi vos conseils : apprenez-en la suite.

MADAME D'ERCOUR.

Expliquez-vous.

MADAME D'ORBEUIL.

Cela redouble mes ennuis:

J'ai feint d'être coquette : on croit que je le suis.
De quelques jeunes gens, trop pleins de confiance,
J'aurai sans le savoir animé l'espérance.
Voyez-vous ces billets ?

(Elle lui en montre trois ou quatre.)

MADAME D'ERCOUR.

D'amour ?

MADAME D'ORBEUIL.

Deux que j'ai lus
M'ont surprise, affligée, et je n'en ouvre plus.

(Elle les jette sur la table.)

MADAME D'ERCOUR, les prenant.

Oh ! je les ouvre, moi. Rien n'est plus drôle à lire
Que les expressions de ce brûlant délire,
Et je n'aime rien tant, dans mes jours de gaîté,
Qu'un langoureux écrit que l'amour a dicté.
L'amour a de l'esprit, des finesses exquises ;
Mais souvent il s'amuse à dicter des sottises.
Que vois-je : me trompé-je ! eh mais, non, en honneur !
C'est singulier ; Madame, on vous écrit, Monsieur.

MADAME D'ORBEUIL.

(Parcourant le billet.)

Monsieur ? vous badinez. « Je suis trop indulgente.
» Puisqu'à vous recevoir il faut que je consente,
» Venez à midi. » Ciel ! « Aglaé. »

MADAME D'ERCOUR, à part.

Qu'ai-je fait !

MADAME D'ORBEUIL, regardant l'adresse.

Ah : ce n'est pas à moi qu'on écrit.... En effet,

Par l'erreur de mes gens, dans mes lettres glissée,
Voyez qu'à mon mari la lettre est adressée.

MADAME D'ERCOUR.

(A part.)

Il est bien vrai. Je suis trop étourdie.

MADAME D'ORBEUIL, voulant en vain montrer du courage.

Allons,
Cela m'évite au moins la peine des soupçons.
Refermons cette lettre et qu'à d'Orbeuil rendue,
Il ignore à jamais que sa femme l'a lue.
Qu'au gré de son caprice il cherche désormais
Un objet plus aimable et de plus doux attraits!
Je ne me flatte point d'une vaine espérance.
Je saurai dans mon sein renfermer ma souffrance.
J'ai perdu mon époux : je vois tout mon malheur,
Et je renonce même à disputer son cœur.

MADAME D'ERCOUR.

O ciel! que dites-vous! allez-vous encor faire
La faute d'hier soir? Il faut, tout au contraire,
Dans cette occasion savoir doubler d'efforts,
Et prodiguer vos soins pour lui prouver ses torts.
Eh quoi! laisserez-vous une franche coquette
Sans le moindre combat vous ravir sa conquête!
Non : vous n'y pensez pas. Allons, regardez-vous :
Avec des traits si fins, avec des yeux si doux,
Il vous serait honteux de céder l'avantage,
Et les femmes, ma chère, ont aussi leur courage.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai suivi vos conseils.

MADAME D'ERCOUR.

Et vous plaisiez ainsi.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai fait quelques efforts.

MADAME D'ERCOUR.

Ils avaient réussi.

MADAME D'ORBEUIL.

Je me livre à mon sort.

MADAME D'ERCOUR.

A cela je m'oppose.

MADAME D'ORBEUIL.

Mes chagrins sont comblés.

MADAME D'ERCOUR.

Vous en seriez la cause.

MADAME D'ORBEUIL.

D'Orbeuil ne m'aime plus.

MADAME D'ERCOUR.

Il faut le ramener.

MADAME D'ORBEUIL.

Il m'abandonne.

MADAME D'ERCOUR.

Il faut ne pas s'abandonner.
Je n'y puis consentir. Y pensez-vous, ma chère!
Écoutez donc la voix de l'amitié sincère.
Non : pour gagner d'Orbeuil, vous donnant quelques soins,
Vous ne céderez pas.... sans un effort au moins.

Je ne vous permets pas cette faiblesse affreuse,
Et j'exige de vous que vous soyez heureuse.

MADAME D'ORBEUIL, l'embrassant.

Aurais-je le pouvoir de vous refuser rien!
Mon amie, il le faut, oui, j'essaierai.

MADAME D'ERCOUR.

Très-bien.
Peut-être il serait bon de cacher cette lettre
A d'Orbeuil.

MADAME D'ORBEUIL.

Non. Je vais la lui faire remettre.
C'est un devoir auquel je ne puis échapper.
Je ne veux même pas sur cela le tromper.

MADAME D'ERCOUR.

Je vous reconnais bien. Vous le voulez : n'importe,
Pour triompher encor vous êtes assez forte.

MADAME D'ORBEUIL.

Allons : je vais, livrant un combat incertain,
Essayer de nouveau de changer mon destin.
Mon courage renaît, je le sens. Ah! Madame,
Il fallait vos conseils pour raffermir mon ame.
Je devrai mon époux, s'il doit me revenir,
A celle qui pouvait le mieux me le ravir.

(Elle sort emportant le billet.)

SCÈNE II.

MADAME D'ERCOUR.

Oui : plus je la regarde et plus j'ai l'espérance
Qu'elle s'en tirera bien mieux qu'elle ne pense.
Par son esprit piquant, et parfois enjoué,
Elle le séduira beaucoup mieux qu'Aglaé ;
Et détournant son cœur de sa nouvelle flamme,
Elle le charmera, bien qu'elle soit sa femme...
Eh mais ! par mes leçons c'est peu de la guider.
Je puis par ma conduite encor la seconder.
Oui : je veux lui prêter un secours qu'elle ignore.
Déplaisons : ma cousine en plaira plus encore.
Son mari justement à mes yeux se fait voir.
Montrons beaucoup d'humeur pour la faire valoir.
Le procédé sans doute, est honnête, admirable ;
Et paraître maussade est tout-à-fait aimable.

SCÈNE III.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL, sans voir madame d'Ercour.

Dieu ! quel billet charmant que je n'osais prévoir !
Quoi ! la belle Aglaé veut bien me recevoir !
Que vois-je ! ma cousine !... elle est encor plus belle,
Et lorsque je la vois, je ne veux plus voir qu'elle...
(A madame d'Ercour.)
Eh bien ! Madame, au bal impitoyablement
Vous avez renoncé : le bal était charmant.

MADAME D'ERCOUR.

Vous a-t-il amusé?

D'ORBEUIL.

Beaucoup.

MADAME D'ERCOUR.

Et votre femme?

D'ORBEUIL.

Ma femme, en vérité, danse fort bien, Madame.

MADAME D'ERCOUR.

L'on m'a dit qu'Aglaé se trouvait à ce bal.

D'ORBEUIL.

Il est vrai.

MADAME D'ERCOUR.

L'on prétend qu'elle est bien.

D'ORBEUIL.

Pas trop mal.

MADAME D'ERCOUR.

Elle vous plaît, je crois?

D'ORBEUIL.

La beauté la plus chère,
Si vous vouliez m'aimer, cesserait de me plaire.

MADAME D'ERCOUR, feignant de l'étonnement et de l'humeur.

Si je veux vous aimer! quoi! malgré mon devoir,
Vous osez le penser, vous pouvez le prévoir!

D'ORBEUIL.

Moi! point du tout.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! un semblable langage,
En devenant plus clair, me devient un outrage.
Quoi! vous m'aimez?

D'ORBEUIL.

Pourquoi de si brusques éclats!
De grâce, calmez-vous : je ne vous aime pas.

MADAME D'ERCOUR.

Je ne vous aime pas! quel mot plein de rudesse!
C'est réparer un tort par une impolitesse.
Lorsque, par des propos trop altiers ou trop doux,
On a pu d'une femme exciter le courroux,
On lui dit, modérant le dépit qui l'anime :
Je suis rempli pour vous de respect et d'estime;
Mais on ne fut jamais maladroit à ce point,
De dire sèchement, je ne vous aime point.

D'ORBEUIL.

Eh bien je... je ne sais, ma foi! moi, que vous dire.

MADAME D'ERCOUR.

Et vous me l'avouez! vraiment je vous admire!

D'ORBEUIL.

Je pouvais vous parler dans un moment meilleur.

MADAME D'ERCOUR.

Ah! vous me soupçonnez peut-être de l'humeur?

D'ORBEUIL.

(A part.)

Au contraire. Mais j'ai peine à la reconnaître.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Je crois que ma cousine à présent peut paraître.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DORBEUIL.

Elle sort : c'est l'instant de la laisser sortir.
Quel caprice imprévu ! d'où peut-il lui venir ?...
D'Aglaé, ma cousine est aujourd'hui peut-être,
Jalouse, comme hier ma femme a paru l'être ?...
Oh ! non pas. Oubliant son ton impérieux,
Allons voir Aglaé, qui me recevra mieux.
Son billet est aimable, et tout me persuade,
Qu'on va me consoler d'un entretien maussade.

(Il prend son chapeau.)

(Regardant à sa montre.)

Voyons ; quelle heure est-il ? Onze heures et demi !
Partons... ma femme ! ciel !

SCÈNE V.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL, très-coquette dans toute cette scène.

Vous sortez, mon ami ?

D'ORBEUIL.

Oui : je suis obligé de sortir... pour affaire.
Je ne puis différer... je vais chez mon notaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Votre notaire ! Ah ! ah ! mon cher, c'est fort bien fait.

Je suis loin de vouloir troubler un tel projet.
Pour de si graves soins que rien ne vous retarde.

D'ORBEUIL, à part, la considérant.

Eh mais! en vérité...

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Je crois qu'il me regarde.

D'ORBEUIL.

Mon embarras, Madame, hier fut sans égal.
Jamais si brusquement on ne quitta le bal.
Vous que j'avais laissée et si vive et si gaie;
Je reviens promptement, et...

MADAME D'ORBEUIL.

J'étais fatiguée.

D'ORBEUIL.

Ce bal vous aurait-il inspiré de l'ennui?

MADAME D'ORBEUIL.

Je voudrais y pouvoir retourner aujourd'hui.

D'ORBEUIL.

En effet, vous avez obtenu des suffrages.

MADAME D'ORBEUIL.

Mais je ne me plains pas d'avoir manqué d'hommages.

D'ORBEUIL.

Vraiment!

MADAME D'ORBEUIL.

On se pressait à l'envi sur mes pas.

D'ORBEUIL, feignant la satisfaction.

C'est fort bien. Je m'en vais... non: je ne m'en vais pas.
Ça, que vous disait-on?

MADAME D'ORBEUIL,

Des choses agréables.
Me jugeant sans rigueur, vingt jeunes gens aimables,
Par leurs regards au moins me disaient leur avis;
Et, s'ils n'étaient pas francs, ils étaient bien polis.
L'un d'eux, tout près de moi, d'une voix éclatante,

(Très haut.)

Disait à son voisin, tout bas : elle est charmante.
On l'approuvait tout haut, et vous devinez bien
Que de tous ces discours, moi, je n'entendais rien.

D'ORBEUIL.

Dans ces occasions, oui, jamais on n'écoute.
Vous étiez assez bien, et vous deviez sans doute
D'un succès passager recevoir ces tributs.

MADAME D'ORBEUIL.

Eh mais! ce ne sont pas les seuls que j'ai reçus.

D'ORBEUIL.

Comment donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous verriez de moi ce que l'on pense,
Si je vous fesais part de ma correspondance.
Mes billets du matin vous feraient grand plaisir.

D'ORBEUIL, inquiet.

Sans doute, et vous allez ici m'en divertir.

MADAME D'ORBEUIL.

Non pas.

D'ORBEUIL.

Oh! montrez-les.

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! vous n'y pensez guère.
Quelle demande! eh mais! si j'allais vous la faire?
Peut-être pourriez-vous, à l'heure où je vous tiens,
Montrer quelque billet plus doux que tous les miens.
Je ne présente point sur cela de requête.
Si je ne suis aimable, au moins je suis discrète.

D'ORBEUIL.

Je dois vous avouer, Madame, que je suis
Très-curieux : voyons ces billets.

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne puis.

D'ORBEUIL.

Mais si je veux, Madame...

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! de la violence!
Il ne faut pas ainsi prodiguer la puissance.
Quand on commande trop, on n'est pas obéi.
Je veux! le plus aimé serait bientôt haï,
Si de ce vilain mot il adoptait l'usage :
Mais en vous en servant vous plaisantez, je gage.
Oui : j'ai deviné juste, et je le reconnais
A cet air de gaîté qui brille en tous vos traits.

D'ORBEUIL, voulant être gai.

Il est vrai : je plaisante.

MADAME D'ORBEUIL.

A propos, étourdie.
Vous avez à sortir et moi, moi, je l'oublie.
Ici je vous aurai trop long-tems arrêté.

Partez vite : aussi-bien je pars de mon côté.

D'ORBEUIL.

Vous sortez !

MADAME D'ORBEUIL.

Hors d'ici mon caprice m'appelle.

D'ORBEUIL.

Où voulez-vous aller, Madame ?

MADAME D'ORBEUIL.

A Bagatelle.

D'ORBEUIL.

Quel départ imprévu ? qui peut vous y pousser ?
Là, vous n'allez jamais.

MADAME D'ORBEUIL.

Il faut bien commencer.
C'est dans ce beau jardin qu'on voit, dit-on, sans cess
Accourir de Paris la brillante jeunesse.
Là, peut-être, je vais, d'un air content et fier,
Retrouver aujourd'hui mes conquêtes d'hier.

D'ORBEUIL.

Mais vraiment...

MADAME D'ORBEUIL.

Vous saurez les pensers de mon ame,
Et vous excuserez ma vanité de femme.
Flattée hier d'avoir inspiré tant d'amour,
Je voudrais triompher de l'épreuve du jour.
Je veux qu'on me distingue, encor que peu parée,
De ces demi-beautés qui n'ont que la soirée,
Et que tel qui m'offrit son hommage incertain,
Dise : elle est bien le soir, et même le matin.

D'ORBEUIL.

On peut le dire : mais apprenez, je vous prie,
Qu'on peut nommer cela de la coquetterie.

MADAME D'ORBEUIL.

On dit qu'elle nous sied, je vous en fais l'aveu,
Et qu'il n'en faut pas trop, mais qu'il en faut un peu.

D'ORBEUIL.

Un peu, si vous voulez : mais je me persuade
Que vous renoncerez à cette promenade.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourquoi donc ! mes chevaux sont mis : je dois sortir.
Vous me retrouverez avec plus de plaisir.
Auparavant, chez moi j'étais très-sédentaire ;
Vous me trouviez toujours, et ne me cherchiez guère.
C'était un peu ma faute, à parler franchement,
Et je pouvais fort bien vous ennuyer souvent.
Décidément j'abjure un parti trop peu sage,
Et j'espére amuser, vous et moi, davantage.
Je commence par moi : c'est juste et très-permis.
Je verrai plus le monde, et j'aurais des amis ;
Et, si je vous parais par fois un peu légère,
Tout ce que j'en ferai, ce sera pour vous plaire.

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE VI.

D'ORBEUIL.

Rêvé-je ! est-ce bien elle ! et, même, est-ce bien moi !
Elle, que je voyais si soumise à ma loi,

Et qui, jusqu'à l'excès poussant la complaisance,
Fatiguait ma tendresse et ma reconnaissance?
Elle a ses volontés, et ne me cède en rien!
D'où lui vient son courage, et qu'ai-je fait du mien?
Mais quel air, qui pour elle est vraiment incroyable!
Et quel ton décidé, mais cependant aimable!
Oui: je sens que ma femme, avec sa douce voix,
M'a su contrarier et charmer à la fois.
Combien j'ai de regret qu'elle parte si vite!
Je la quittai cent fois: voilà qu'elle me quitte:
C'est juste. Cependant si je suivais ses pas.

(Avec joie.)

Elle revient. Tâchons qu'elle ne parte pas.

SCÈNE VII.

D'ORBEUIL, MADAME D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL.

Les gens, en vérité, sont bien insupportables.

D'ORBEUIL.

Pourquoi?

MADAME D'ORBEUIL.

Ces choses-là sont-elles concevables?

D'ORBEUIL.

Mais vous m'inquiétez. Quel crime a-t-on commis?
Quel revers?...

MADAME D'ORBEUIL, d'un ton désolé.

Mes chevaux ne sont pas encor mis.

D'ORBEUIL.

Ah! votre intention fut sans doute oubliée.

MADAME D'ORBEUIL.

Je dirais mal combien j'en suis contrariée.

(Elle s'assied.)

D'ORBEUIL.

Je puis vous assurer que cet événement
Me contrarie aussi, Madame, infiniment.
Cependant calmons-nous. Dans les maux de la vie
On dit qu'il faut avoir de la philosophie.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous me plaisantez.

D'ORBEUIL.

Non : mais, à parler sans fard,
Je ne suis pas fâché de ce petit retard.
Vous restez avec moi, malgré vous, je suppose;
Je jouis de l'effet sans en chercher la cause.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est désolant!

D'ORBEUIL.

Allons, prenez moins de chagrin.
Vous ne vous irez pas promener ce matin;
Mais ce soir nous irons au spectacle à la ville (*).

(*) On est libre de dire ou de ne pas dire tout ce morceau sur les spectacles. J'y avais renoncé à regret, et mon regret a augmenté quand j'ai vu un ou deux critiqnes trouver un peu de fadeur dans ma pièce. Je rétablis ce morceau, qui paraîtra moins fade, et où j'ai tâché de donner à madame d'Orbeuil une espèce d'agrément qui manquait à sa conversation,

MADAME D'ORBEUIL.

Auquel ?

D'ORBEUIL.

Vous choisirez.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est assez difficile.

D'ORBEUIL.

Mais l'Opéra-Comique a beaucoup d'agrément.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est souvent je l'avoue, un spectacle charmant.
Mais on trouve souvent à l'Opéra-Comique,
Avec beaucoup d'esprit, beaucoup trop de musique ;
Et j'y crois toujours voir, gêné dans son maintien,
Le poëte étranglé par le musicien :
Quand on a le cœur bon, cela fait de la peine.

D'ORBEUIL.

Oui : le pauvre poëte est assez à la gêne.
Eh bien ! allons ce soir, si c'est mieux votre goût,
Au grand Opéra.

MADAME D'ORBEUIL.

Soit... y tenez-vous beaucoup ?

---

celui d'une ironie piquante, qui fait mieux encore ressortir la sensibilité dans laquelle elle retombe bientôt après.

Au reste, je crois n'avoir point passé les bornes de la plaisanterie permise, en mettant dans la bouche d'une femme quelques critiques sans conséquence, sur des spectacles qui ont des abus sans doute, mais où les talens sont encore plus remarquables que les abus, et qui, en tout, sont assurément les premiers spectacles de l'Europe.

D'ORBEUIL.

Quoi! ce spectacle auguste, imposant, magnifique...

MADAME D'ORBEUIL.

Oui: dans tout l'univers c'est un spectacle unique;
Je l'admire beaucoup; mais on peut l'accuser
De déroger trop peu jusqu'à nous amuser.
Le rire est rarement un scandale qu'il donne;
Le sérieux est beau, mais parfois monotone.
Que de tristes héros! que de fades exploits!
Les sentimens sont faux, et les sons quelquefois.
Notre avis d'ordinaire étant sans conséquence,
Je vous peux sur cela dire ce que je pense.
On eut dans cette affaire un but qui s'aperçoit.
Ce spectacle est moral bien plus qu'on ne le croit.
Des danses, des ballets l'aspect rempli de charme,
Peut pour les bonnes mœurs inspirer quelque alarme,
Et de la bonne route on pourrait dévier;
Mais on a l'opéra pour se mortifier.

D'ORBEUIL.

Au Théâtre-Français nous nous rendrons, ma chère;
Contre lui vous n'avez rien à dire, j'espère?

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! l'on pourrait trouver, peut-être, en cherchant bien;
Mais je ne cherche pas: ce spectacle est le mien
De préférence.

D'ORBEUIL.

Bon. Aussi je le préfère,
Il me plaît: avec vous il va bien mieux me plaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous vous trouvez donc bien avec moi?

D'ORBEUIL.

Tout-à-fait.
Tenez, je ne veux pas vous en faire un secret;
Mon ame auprès de vous est doucement ravie,
Et je ne fus jamais si content de ma vie.

MADAME D'ORBEUIL.

Vraiment? je dois pourtant vous y faire penser...

D'ORBEUIL.

A quoi donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Au contrat que vous alliez passer.

D'ORBEUIL.

Je suis auprès de vous, et je n'ai point d'affaires.

MADAME D'ORBEUIL.

Monsieur, il ne faut pas négliger les notaires.

D'ORBEUIL.

J'en conviens: mais...

MADAME D'ORBEUIL.

Cédez à de justes égards.
Le vôtre vous attend, je le gage.

D'ORBEUIL.

Je pars...
(Il s'assied auprès d'elle.)
Que je voudrais qu'autant que vous êtes aimable,
Votre oncle se montrât facile et raisonnable!

MADAME D'ORBEUIL, se levant.

A propos...

D'ORBEUIL.

Il lui faut céder cette maison,
Ou bien il faut plaider.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! que non.

D'ORBEUIL.

Comment non?
N'a-t-il pas, épuisant toute mon éloquence,
De mes droits, hier soir, méprisé l'évidence?
Il n'écoutera rien.

MADAME D'ORBEUIL.

Il a su m'écouter.
J'ai, d'assez grand matin allant le visiter,
Vaincu ma répugnance à lui parler d'affaire.

D'ORBEUIL.

Vraiment!

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai raisonné, par extraordinaire.
Il hésitait, malgré plus d'un motif pressant;
Mais j'ai su le convaincre enfin, en l'embrassant.
Il reconnaît vos droits; c'est chose décidée:
Cette belle maison par lui vous est cédée
Il veut bien par écrit même le déclarer...
Voilà de ces billets que je peux vous montrer.

(Elle les lui donne.)

D'ORBEUIL.

Se peut-il! de mes droits quelque soit la justice
Vous me rendez, Madame, un important service.
Quoi! ce que si long-tems j'ai voulu faire en vain...

MADAME D'ORBEUIL.

Pardon : mais je l'ai fait, Monsieur, dans un matin.

D'ORBEUIL.

O femmes ! il n'est rien que vous ne puissiez faire :
On nous convainc bientôt lorsque l'on sait nous plaire.
Nos esprits sont séduits par nos yeux enchantés,
Et la nature en vous voit ses enfans gâtés.

MADAME D'ORBEUIL, déguisant sous l'ironie un sentiment pénible.

Oui, véritablement c'est reconnu. Nous sommes
Trop heureuses.

D'ORBEUIL.

Eh ! mais pourquoi pas ?

MADAME D'ORBEUIL.

Et les hommes ?

D'ORBEUIL.

Les hommes ! oui, souvent vous l'avez répété,
Tous nous ne valons rien : c'est un point arrêté.
Les femmes rarement sont nos panégyristes.

MADAME D'ORBEUIL, qui s'émeut par degrés.

Mais vous êtes aussi les plus grands égoïstes !
Par votre intérêt seul vous êtes animés,
Et, même en nous aimant, c'est vous que vous aimez.
Pour nous, qu'avec rigueur volontiers on observe,
Quand nous aimons d'amour, c'est d'amour sans réserve.
Pour nous plus de calculs ; notre cœur les bannit :
De notre bonne foi souvent on nous punit....

D'ORBEUIL.

Comment donc ?

MADAME D'ORBEUIL.

Trop souvent; hélas! dès qu'une femme
A laissé pénétrer le secret de son ame;
Dès qu'elle et son ami, se payant de retour,
Ont par un doux accord échangé leur amour,
Dès-lors dans son esprit généreux et fidèle,
Rien ne peut plus briser cette chaîne éternelle;
Plus de coquetterie; en vain de toutes parts
D'autres amans viendront disputer ses regards;
Il n'est qu'un seul mortel dans la foule du monde
Qu'aperçoivent ses yeux, à qui son cœur réponde;
Son amant est son bien, son bonheur, son appui;
Comme elle est sûre d'elle, elle est sûre de lui;
Elle voit ce qu'il voit, et veut ce qu'il désire;
Son art est de l'aimer.... Cet art devrait suffire....
Ah! ce n'est pas assez pour vous autres, ingrats!
Votre froide rigueur ne nous pardonne pas
D'avoir auprès de vous un peu de négligence,
Qui naît de trop d'amour, de trop de confiance.
Notre empire est perdu, notre bonheur détruit.
D'abord on nous évite, et bientôt on nous fuit.
Celui que j'ai choisi de son cœur me rejette;
Je lui plairais encor si j'eusse été coquette.
Le cruel m'abandonne et déchire mon cœur
Qui lui pardonne encor l'excès de sa douleur.

D'ORBEUIL, étonné.

Celui que j'ai choisi....

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Dieu! que viens-je de faire?

D'ORBEUIL.

Je ne me trompe pas! vous pleurez!

MADAME D'ORBEUIL, qui pleure.

Au contraire.

D'ORBEUIL.

Non, non. Vous voudriez en vain me le cacher,
Ainsi que tous les torts qu'on peut me reprocher.
Je ne le sens que trop, et pour toute la vie.
Oui, je veux à jamais les éviter. Julie....

MADAME D'ORBEUIL, étonnée.

Julie!

D'ORBEUIL.

Ah! laissez-moi vous rendre pour toujours
Ce nom qui fut le vôtre en nos premiers amours.
Julie, ah! si long-tems ai-je pu méconnaître
Tant de dons précieux qu'en vous je vois paraître!
Vous-même sembliez ne pas vous en douter.
Dès que vous en usez, qui peut vous résister?
Si piquante à la fois, et si tendre, et si belle!
Il n'est point de mérite à vous être fidèle.
A des nœuds aussi doux qui voudrait échapper?
Non, jamais.... Et, tenez, je ne puis vous tromper:
Je disais qu'à Paris j'allais pour une affaire:
Il ne s'agissait point de contrat, de notaire:
Par une erreur coupable insultant vos attraits,
J'avais un rendez-vous que je manque à jamais.

(Il déchire un billet.)

MADAME D'ORBEUIL, avec joie, à part.

Ah!

D'ORBEUIL.

De vœux inconstans abjurant la folie,
Je suis tout à l'amour, et tout à ma Julie.

Quel insensé j'étais! que de beaux jours perdus!
Daignez me regarder.

MADAME D'ORBEUIL, doucement.

Je ne vous aime plus.

D'ORBEUIL.

Non : vous m'aimez encor, malgré cette conduite.
Je le mériterai, si je ne le mérite,
Jamais je ne veux plus chercher d'autres liens.
Vous excusez mes torts?

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! je sais tous les miens.
M'exposant au chagrin que vous alliez me faire,
J'avais trop négligé les moyens de vous plaire :
Je perdais votre cœur qui m'est si précieux;
Mais puisqu'il m'est rendu, je le garderai mieux.

SCÈNE VIII.

D'ORBEUIL, MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

D'ORBEUIL, à part, voyant madame d'Ercour.

Ma cousine! cachons le trouble de mon ame.

MADAME D'ORBEUIL, présentant son mari à sa cousine.

Voyez un converti que je vous dois, Madame.

D'ORBEUIL.

Comment donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui, j'en ferai l'aveu,

Ma cousine est aimable, et vous l'aimiez un peu.
C'est elle qui m'a dit, me voyant affligée,
A quel point envers vous je m'étais négligée,
Et son cœur généreux m'a donné le secret
De triompher du goût qu'elle vous inspirait.
Je lui dois tout enfin : c'est ma plus tendre amie.

D'ORBEUIL.

Ah ! je lui dois aussi le bonheur de ma vie.

MADAME D'ERCOUR.

Soyez heureux tous deux : mon cœur est trop payé.
(A d'Orbeuil, lui montrant sa femme.)
Tout votre amour pour elle, et, pour moi l'amitié.

D'ORBEUIL.

A jamais.... Vous étiez tantôt moins prévenante.

MADAME D'ERCOUR.

Oui, j'avais de l'humeur, mais je suis très-contente.

MADAME D'ORBEUIL.

Ah ! guidez-moi toujours de vos douces leçons.
Nous irons dans le monde.... et si nous rencontrons
Quelque épouse imprudente, à moi-même semblable,
Qui, contente d'aimer néglige d'être aimable,
Lui montrant son erreur et sa témérité,
Lui prêtant le secours que vous m'avez prêté,
Pour la rendre à la fois plus heureuse et plus sage,
Nous lui révèlerons le secret du ménage.

FIN DU SECRET DU MÉNAGE.

LE
FOLLICULAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. DELAVILLE DE MIRMONT,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 6 juin 1820.

NOTE SUR M. DELAVILLE.

ALEXANDRE-JEAN-JOSEPH DELAVILLE DE MIRMONT, né à Versailles, le 18 avril 1783, a suivi la carrière diplomatique, et sous l'ancien gouvernement fut attaché à la légation de Wurtemberg pendant quelque tems; mais ayant bientôt renoncé à cette partie, à cause des dégoûts qu'il y rencontra, il n'y rentra que long-temps après, en 1816, époque depuis laquelle il remplit l'emploi de chef de la première division du ministère de l'intérieur sous M. Lainé; ensuite il occupa celui de secrétaire de la présidence des ministres sous M. de Richelieu.

Il s'est d'abord fait connaître en littérature par son *Artaxerce*, dont il conçut l'idée en lisant *Métastase*. Cette pièce fut bien accueillie, sans nuire à celle de M. Delrieu, puisée à la même source.

M. Delaville est auteur d'une comédie intitulée : *Alexandre chez Appelle;* et il vient de présenter dernièrement une tragédie de *Charles VI*, qui est encore soumise en ce moment à la censure.

PERSONNAGES.

M. DUBUISSON, ancien marchand, retiré du commerce.
SAINT-CLAIR, son fils.
AGATHE, sa fille.
M. DORMEUIL, avocat, beau-frère de Dubuisson.
BELVAL, amant d'Agathe.
VALCOUR, journaliste.
MADEMOISELLE ELMIRE, actrice d'un des grands théâtres de Paris.
MARCEL, factotum de Valcour.
JUSTINE, femme de chambre d'Agathe.
UN DOMESTIQUE, personnage muet.

La scène se passe à Paris, chez M. Dubuisson.

LE

FOLLICULAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon commun à M. Dubuisson et à Valcour.

SCÈNE I.

BELVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

Personne en ce salon !... Bien !... Vous pouvez entrer.

BELVAL.

Ah ! Justine, est-il vrai ? quoi ! je puis espérer
D'être admis en ces lieux, de voir celle que j'aime !
Ce bonheur...

JUSTINE.

Est certain, grâce à mon stratagême.
Oui, Monsieur, tout est prêt. Marcel me fait la cour,

Marcel est confident, factotum de Valcour,
J'ai su le faire agir, et son maître, vous dis-je,
Veut bien vous attacher au journal qu'il rédige.
Je vais vous présenter, et vous aurez l'honneur
D'être reçu tantôt apprenti rédacteur.

BELVAL.

Que ne te dois-je pas! quel doux espoir me flatte!
Je vais donc tous les jours me trouver près d'Agathe!

JUSTINE.

Soyez prudent, songez à nos conventions;
Souvenez-vous surtout de mes instructions.
C'est à Valcour d'abord qu'il faut tâcher de plaire;
Il règle tout céans, on l'aime, on le révère,
C'est notre oracle; ici depuis qu'il est logé,
D'habitudes, de goûts nous avons tous changé.
Monsieur menait jadis une vie assez triste;
Maintenant, engoué de son cher journaliste,
Et cédant avec joie à ses moindres désirs,
Il appelle chez lui les arts et les plaisirs,
Chaque semaine il donne un dîné littéraire;
Des gazettes il fait sa lecture ordinaire,
Il juge les auteurs, à leurs œuvres souscrit,
Et croit avec Valcour apprendre de l'esprit.
Ce n'est point tout encor. Saint-Clair, mon jeune maître,
Agit comme son père, et va plus loin peut-être:
Il a quitté son droit, et veut se faire auteur.
De notre journaliste ardent admirateur,
Il n'écoute que lui, s'est mis à son école,
En a fait son ami, son héros, son idole,
Et soumet à ses lois son cœur et sa raison:
C'est une rage enfin; à toute la maison

Cet homme merveilleux a tourné la cervelle.
Il n'est pas, en un mot, jusqu'à Mademoiselle...

BELVAL.

Qu'entends-je!

JUSTINE.

Eh mais! Valcour est aimable, galant,
Il est rempli d'esprit, de grâce, de talent,
Il écrit bien, il tourne un couplet à merveille;
Et l'on arrive au cœur en séduisant l'oreille.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

BELVAL.

O ciel! il se pourrait!
Que m'as-tu dit, Justine? Agathe l'aimerait!...
Mais, oui, j'en suis certain, contre elle tout dépose;
De ses froideurs pour moi voilà quelle est la cause.

JUSTINE.

Allons, tendre amoureux, calmez ce grand courroux;
Ne devinez-vous pas que je me ris de vous,
Et qu'à vous tourmenter un instant je m'amuse?

BELVAL.

Comment!

JUSTINE.

Ne craignez rien: profitez de ma ruse;
On vous chérit.

BELVAL.

Alors, pourquoi te faire un jeu...

JUSTINE.

Mais j'aperçois Marcel, retirez-vous un peu.

SCÈNE II.

MARCEL, JUSTINE.

MARCEL.

Te voilà, mon enfant? viens donc que je t'embrasse.

JUSTINE.

Non, laisse-moi.

MARCEL.

Justine!

JUSTINE.

Ah! laisse-moi, de grâce,
Embrasseur éternel.

MARCEL.

Mais quelle cruauté!
Je ne t'ai jamais vu cette sévérité.

JUSTINE.

Cela se peut.

MARCEL.

Hier....

JUSTINE.

Chut! quelqu'un nous écoute.

MARCEL.

Qui donc?

JUSTINE.

C'est mon cousin. Tu te souviens sans doute
De ta promesse?

MARCEL.

Oui, oui... mais ce cousin fatal
Où donc est-il, enfin?

JUSTINE, à Belval.

Venez.

SCÈNE III.

MARCEL, BELVAL, JUSTINE.

MARCEL.

Monsieur Belval!

BELVAL.

C'est toi!... déjà ton nom m'avait...

MARCEL.

Je vous présente
Mes hommages, cousin.

JUSTINE.

La rencontre est plaisante!
Mais comment...

MARCEL.

J'ai servi pendant tout un hiver
Chez un vieux procureur où Monsieur était clerc.

BELVAL.

Oui, c'est là que Marcel, déployant son adresse,
Fesait de son génie admirer la souplesse,
Et trouvait chaque jour quelques expédiens

Pour soustraire au patron les cadeaux des cliens.
Enfin, pris sur le fait, il fut mis à la porte.

MARCEL.

Pourquoi sur le passé revenir de la sorte?
J'étais un peu fripon, et vous fort libertin.
Chacun a son penchant, tel est notre destin :
Il faut payer tribut à l'humaine faiblesse.
Les exemples d'ailleurs corrompaient ma jeunesse ;
Je me perdais, Monsieur, avec ce procureur :
Aussi pour r'habiller tout-à-fait mon honneur,
De mes écarts nombreux pour clorre enfin la liste,
Pour me conserver pur, je sers un journaliste.

BELVAL.

Peste! quelle réforme!

MARCEL.

Oh! c'est un bon métier.

JUSTINE.

Oui, le poste est brillant! valet d'un gazetier!

MARCEL.

Qu'appelles-tu? valet! dis donc son secrétaire.
Il m'estime, son cœur est pour moi sans mystère ;
Je connais, comme lui, ses vœux et ses projets.
Je concours à sa gloire et j'aide à ses succès.
De mon habileté sans cesse il a des preuves ;
Je prépare un article, ou revois des épreuves ;
Bien souvent ses arrêts par moi seul sont dictés ;
Au théâtre je vais juger les nouveautés,
Puis il ajuste alors ce que je lui raconte :
C'est moi qui vois la pièce, et Valcour en rend compte.
Mais laissons tout cela ; parlez-moi franchement,

Voyons, quel est le but de ce déguisement?

BELVAL.

De monsieur Dubuisson la fille est adorable,
Marcel!

MARCEL.

Ah! je comprends. Oui, certes, elle est aimable.

BELVAL.

Chez son oncle Dormeuil, un avocat fameux,
Je la voyais souvent; elle agréa mes vœux.
Dormeuil, instruit par nous, approuva ma tendresse.
Il m'aurait confié le bonheur de sa nièce;
Mais monsieur Dubuisson, sur mon compte abusé,
De m'accepter pour gendre a toujours refusé.
Il ne me connaît pas, et ne dit point la cause
Qui l'éloigne des nœuds que Dormeuil lui propose.

MARCEL.

Je devine le reste. Employé par Valcour,
Vos travaux près de lui serviraient votre amour;
Sans cesse vous verriez celle qui vous est chère;
Vous mettriez vos soins à captiver son père,
A gagner son estime et son affection.

JUSTINE.

C'est cela. Que dis-tu de mon invention?

BELVAL.

Puis-je compter sur toi, Marcel? sur ton silence?
Tu sais lorsqu'on me sert comment je récompense.

MARCEL.

Oui, j'en dois convenir, vous êtes généreux.
Du tems que je portais vos billets amoureux,
Vous vous conduisiez bien, je n'avais rien à dire.

L'argent roulait. Monsieur, vous souvient-il d'Elmire,
Cette chanteuse?...

BELVAL.

Allons!

MARCEL.

Vous en teniez, ma foi.
Avouez; celle-là m'a donné de l'emploi!...
Et du profit! Elmire était des plus jolies.

BELVAL.

Marcel, encore un coup, laisse-là mes folies.

MARCEL.

Soit, je veux vous servir, et non pas vous fâcher.
Voyons donc. De Valcour vous voulez vous cacher;
Mais si nous le mettions dans votre confidence?
Je saurais l'engager...

JUSTINE.

Non pas. Quelle imprudence!
Vous ne pouvez, Monsieur, être trop circonspect.

MARCEL.

Mais par quelle raison?...

JUSTINE.

Ton Valcour m'est suspect,
Et ses prétentions sont encore inconnues.
Sur Agathe lui-même il peut avoir des vues.

MARCEL.

Qui? lui! tu t'y connais! s'il désirait sa main,
Il n'aurait qu'à parler, il l'obtiendrait soudain,
Et puis ignorerais-je un secret de la sorte?
Non; il n'y pense pas.

JUSTINE.

Nous verrons.

BELVAL.

Il n'importe,
Ne me découvre point.

MARCEL.

Je vous obéirai,
Et comme rédacteur je vous présenterai.

SCÈNE IV.

MARCEL, BELVAL, DORMEUIL, JUSTINE.

DORMEUIL.

Vous en ces lieux, Belval? Hé, qu'y venez-vous faire?
Quoi! ne craignez-vous pas le courroux de mon frère?
S'il savait...

JUSTINE.

Son courroux ne nous fait point de peur;
Nous sommes de Valcour le collaborateur.

DORMEUIL.

Que me contes-tu là? quelle plaisanterie!

BELVAL.

Oui, Monsieur; pardonnez cette supercherie.
Vivre éloigné d'Agathe est un affreux tourment;
Je hasarderais tout pour la voir un moment.
Excusez une ruse où mon espoir se fonde.
Justine a tout conduit, et Marcel me seconde:
Je deviens par leurs soins rédacteur de journal.

DORMEUIL.

C'est une extravagance; y pensez-vous, Belval?...
Mais je sais compâtir aux chagrins de votre âge,
Et de vous condamner je n'ai pas le courage.
Le hasard sert parfois les projets les plus fous :
Réussissez, mon cher, et vous êtes absous.

BELVAL.

Ah! Monsieur, vos bontés doublent mon espérance!
Oui, je dois réussir.

DORMEUIL.

Ayez de la prudence.
De ce Valcour surtout il faut vous méfier;
Il fait, assure-t-on un fort vilain métier.
Il sait avec adresse en éviter la honte;
Mais on m'a raconté cent choses sur son compte...

JUSTINE.

Marcel nous instruira.

MARCEL.

Comment?

JUSTINE.

Oui, tu pourrais
Entrer dans notre ligue, et livrer ses secrets.

MARCEL.

Et pour qui me prends-tu? Je ne suis point un traître.
Valcour est honnête homme, il m'aime, il est mon maître.
Je voulais vous aider sans lui manquer de foi;
Mais s'il faut le trahir ne comptez plus sur moi.

BELVAL.

Va, je n'exige rien dont le devoir s'offense.

Consens à m'introduire, et garde le silence,
C'est tout ce que je veux. Que ton cœur soit touché;

(Lui donnant une bourse.)

Allons, Marcel!... Voici les arrhes du marché.

MARCEL.

Sur ce pied-là, j'accepte.

JUSTINE.

Ah! fripon... Il me semble
Que j'entends Monsieur... Oui.

DORMEUIL.

Bon; laissez-nous ensemble.
Je vais tenter encor de lui parler pour vous.

SCÈNE V.

DUBUISSON, DORMEUIL.

DUBUISSON, un journal à la main.

Oui, cet article-là fera bien des jaloux.

DORMEUIL.

Vous paraissez joyeux.

DUBUISSON.

Ah! ah! c'est vous, mon frère?
Par quel hasard?....

DORMEUIL.

Je viens vous parler d'une affaire.

DUBUISSON.

Eh bien ! l'avez-vous lu ?

DORMEUIL.

Quoi ?

DUBUISSON.

L'article.

DORMEUIL.

Comment ?

DUBUISSON.

Du journal.

DORMEUIL.

Que dit-il ? quel grand événement ?...

DUBUISSON.

On y parle de moi.

DORMEUIL.

De vous ?

DUBUISSON.

De moi, vous dis-je.

DORMEUIL.

De vous, dans le journal ?

DUBUISSON.

Et cela vous afflige ?

DORMEUIL.

Non ; mais à quel propos, enfin ?

DUBUISSON.

Je suis cité
Pour ma philantropie et mon humanité.

On dit que tout l'hiver j'ai nourri ma commune,
Des pauvres ouvriers secouru l'infortune,
Et que j'ai le premier, proposant des travaux,
Souscrit pour réparer les chemins vicinaux.

DORMEUIL.

Quoi! voilà le motif...

DUBUISSON.

Oui; c'est, je le parie,
De mon ami Valcour une galanterie.
Il exagère un peu, je crois, mais c'est égal.

DORMEUIL.

Mon frère!

DUBUISSON.

Quel honneur! je suis dans le journal!

DORMEUIL.

Allons, vous vous moquez.

DUBUISSON.

Voilà comme vous êtes;
Toujours contrariant, et frondeur des gazettes:
Rien de ce qu'on y lit n'est par vous approuvé.
Vous faites l'esprit fort.

DORMEUIL.

Le mot est bien trouvé.
Revenons à l'objet qui près de vous m'attire.

DUBUISSON.

Mais nous verrons un peu ce que vous pourrez dire
D'un morceau que Valcour va bientôt insérer:
Vous serez, malgré vous, forcé de l'admirer.

Il définit l'esprit, le talent, le génie...
C'est magnifique!

DORMEUIL.

Eh quoi! toujours cette manie!
Je ne vous conçois plus, mon frère, en vérité,
Depuis que de Valcour vous êtes entêté.
Quel est donc ce pouvoir que sur vous il exerce?
Vous qui, pendant trente ans occupé du commerce,
Jouissez maintenant du fruit de vos labeurs,
Vous, dont les goûts étaient simples comme les mœurs,
Et qui, vous renfermant au soin de vos affaires,
Étranger aux journaux, aux débats littéraires,
Content de votre état, vous borniez à savoir
Diriger des commis et conduire un comptoir:
Tout-à-coup on vous voit, d'un zèle fanatique,
Vous lancer dans les arts et dans la politique;
Les gazettes, voilà votre amour, votre loi;
Leurs arrêts sont pour vous des articles de foi;
Devant un feuilleton votre esprit se prosterne;
Un mince rédacteur à son gré vous gouverne,
A votre propre avis il vous fait renoncer,
Et par vous-même enfin vous n'osez plus penser.
Mon frère, pardonnez; c'est être trop crédule;
Votre facilité va jusqu'au ridicule...
Non, ce n'est pas agir en homme de bon sens,
Et partout, je le sais, on rit à vos dépens:
Je vous en avertis.

DUBUISSON.

Grand merci, mon beau-frère;
Mais, si l'on rit de moi, ce n'est pas votre affaire.
On est d'âge, peut-être, à savoir ce qu'on fait.

J'agis comme je veux, et je vois qui me plaît.
Je me puis occuper et de vers et de prose,
De beaux-arts, de journaux, ou de toute autre chose,
Sans qu'aucun ait le droit de le trouver mauvais.
Je ne me mêle pas, je crois, de vos procès;
Et lorsque vous allez, plein de votre science,
Du juge et du plaideur lasser la patience,
Je ne viens pas après vous faire la leçon :
Traitez-moi, s'il vous plaît, de la même façon.
A donner des avis votre obligeance est grande;
Mais attendez du moins que l'on vous en demande.

DORMEUIL.

Vous vous fâchez, mon frère, assez mal-à-propos;
Et mon zèle...

DUBUISSON.

Devrait me laisser en repos.

DORMEUIL.

A vous parler sans fard l'amitié m'autorise.
Nous nous devons l'un l'autre une entière franchise,
Et de votre côté par des avis pareils
Si vous jugiez...

DUBUISSON.

Qui? moi, vous donner des conseils!
Je me rends trop justice.

DORMEUIL.

Ah! d'un esprit tranquille...

DUBUISSON.

Non, je ne suis qu'un sot.

DORMEUIL.

Songez...

DUBUISSON.

Un imbécile ;
Je n'ai d'opinion que ce qu'on me prescrit,
Et vous seul ici-bas vous avez de l'esprit.

DORMEUIL.

Ah ! c'est trop prolonger cette plaisanterie.
Parlons un peu raison, mon frère, je vous prie.

DUBUISSON.

Mais aussi vous venez toujours me sermonner.

DORMEUIL.

A ma sincérité vous deviez pardonner ;
Et sur un mot d'abord votre courroux s'exhale !

DUBUISSON.

Eh bien ! n'en parlons plus ; mais trève de morale.
Me le promettez-vous ?

DORMEUIL.

Soit, je vous le promets.
Au gré de vos désirs agissez désormais.
Quoique de tout ceci je redoute la suite,
Vous ne m'entendrez plus blâmer votre conduite.
Mais du moins vos enfans, les enfans de ma sœur,
Permettez-moi...

DUBUISSON.

Je veux qu'ils me fassent honneur.
Je ne suis pas savant ; tout haut je le confesse ;
Dans le fond d'un comptoir j'ai passé ma jeunesse,

Sans éducation, comme un simple apprenti...
Ce n'est pas que souvent je n'aie assez senti
Que je n'étais pas là dans ma sphère... N'importe,
Je me suis résigné. Mais je dois faire en sorte
De me rendre célèbre au moins par mes enfans;
Et je veux que tous deux brillent par leurs talens.

DORMEUIL.

Pour atteindre ce but, désirable sans doute,
Franchement, croyez-vous prendre la bonne route,
Mon frère? A vos enfans vous inspirez vos goûts...
Que les vers, les journaux soient sans danger pour vous,
Fort bien; mais peuvent-ils apprendre à votre fille
A conduire un ménage en mère de famille?
Est-ce en ne fréquentant qu'auteurs et gazetiers,
En singeant leurs travers, en courant les foyers,
Que Saint-Clair du barreau pourra suivre l'étude,
Et des nobles penchans contracter l'habitude?
Craignez ces passe-tems et ces sociétés,
Qui ternîront bientôt ses belles qualités.
Vous perdez votre fils avec ce faux système.

DUBUISSON.

Au contraire, il apprend... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

DUBUISSON, SAINT-CLAIR, DORMEUIL.

SAINT-CLAIR.

Comment vous va, mon père?... Ah! mon oncle, bonjour.

DUBUISSON.

As-tu vu ce matin le cher ami Valcour?

SAINT-CLAIR.

Pas encor; mais hier nous avons fait ensemble
Un souper!...

DUBUISSON.

Bien!

SAINT-CLAIR.

Ainsi quelquefois je rassemble
Des amis de Valcour, journalistes, auteurs,
Tous charmans, et surtout profonds littérateurs.

DUBUISSON.

A merveille!

SAINT-CLAIR.

Plusieurs enrichiraient la scène,
S'ils le voulaient. L'un d'eux, qui trois fois par semaine
Juge dans un journal le Théâtre-Français,
Obtient aux boulevarts de très-jolis succès.

DUBUISSON.

Oui! ta société n'était pas mal choisie!

Un jeune homme profite en bonne compagnie :
Je suis content de toi.

SAINT-CLAIR.

Vous êtes indulgent.

DUBUISSON.

Non, c'est fort bien.

SAINT-CLAIR.

J'aurais besoin d'un peu d'argent.

DUBUISSON.

Tu reçus cent écus la semaine passée.

SAINT-CLAIR.

C'est que tout est si cher.

DUBUISSON.

La somme est dépensée ?
Je te baise les mains.

DORMEUIL.

Votre fils a raison ;
Je blâme vos refus, ils sont hors de saison.
Songez donc que Saint-Clair traite des journalistes,
Vit avec des auteurs, fréquente les artistes ;
Et vous ne lui donnez, restreignant ses désirs,
Que cinq cents francs par mois pour ses menus plaisirs !
C'est trop peu.

DUBUISSON.

Qu'il s'arrange.

SAINT-CLAIR.

Ah ! l'aimable soirée !
Du souvenir encor mon ame est énivrée !

On a parlé journaux, théâtre, nouveautés;
Plusieurs points importans ont été discutés;
Chaque convive a lu quelqu'un de ses ouvrages;
Mais Valcour a surtout enlevé les suffrages.

DUBUISSON.

Je le crois bien.

SAINT-CLAIR.

Enfin, cédant à leurs souhaits,
Moi-même à ces messieurs j'ai soumis des couplets.

DUBUISSON.

Quoi! tu fais des couplets?

SAINT-CLAIR.

Le désir de vous plaire...

DUBUISSON.

En vers?

SAINT-CLAIR.

Assurément.

DUBUISSON.

Quel bonheur pour un père!
Et dis-moi, ces messieurs ont-ils été contens?

SAINT-CLAIR.

Ils ont tous à l'envi célébré mes talens;
Ils m'ont trouvé du goût, du trait et de la grâce;
Mais tant de complimens...

DORMEUIL.

L'éloge t'embarrasse?
Ah! nul de tes amis n'a voulu te tromper:
On a bien de l'esprit quand on donne à souper!

DUBUISSON.

Il faut les imprimer.

DORMEUIL.

J'attends un exemplaire.

SAINT-CLAIR.

Peut-être le public se montrera sévère ?

DUBUISSON.

Non, tes vers sont charmans ; ne crains aucun échec.

SAINT-CLAIR.

Mon père, ce souper m'a vraiment mis à sec.

DUBUISSON.

Encor ?

SAINT-CLAIR.

N'en parlons plus, puisque cela vous fâche.
A vous plaire je veux travailler sans relâche ;
C'est le but des efforts que l'on me voit tenter.
Oui, vous serez content. Déjà, sans me flatter,
J'ai fait quelques progrès dans la littérature,
J'y puis tenir un rang... Valcour du moins l'assure :
Mais vous en jugerez ; car avant peu, je croi,
Vous verrez au Phénix un article de moi.

DUBUISSON.

Un article de toi ? se peut-il ?

SAINT-CLAIR.

Oui, mon père.

DUBUISSON.

Un article !

SAINT-CLAIR.

Mais oui.

DUBUISSON.

Vous l'entendez, mon frère;
Il a fait un article!

DORMEUIL.

Eh! tout le monde écrit.

DUBUISSON.

Je vous le disais bien qu'il aurait de l'esprit.
Et Valcour?...

SAINT-CLAIR.

Il prétend que cet écrit m'honore.
C'est un morceau soigné.

DUBUISSON.

Soigné! voyez, encore!

SAINT-CLAIR.

Et qui fera du bruit.

DUBUISSON.

Oui?

SAINT-CLAIR.

Je vous en réponds.

DUBUISSON.

C'est charmant!.... Tu dis donc que tu n'es pas en fonds?

SAINT-CLAIR.

Il est vrai; mais, mon père, excusez ma demande.
Jusqu'à la fin du mois il faudra que j'attende.

DUBUISSON.

Un article !.... Mon fils !.... Tiens, voilà cinq cents francs.

SAINT-CLAIR.

Ah ! c'est trop de bonté ! je crains d'abuser....

DUBUISSON.

Prends.

Que ton oncle surtout....

DORMEUIL.

Je ne vois rien, mon frère.
Et, d'ailleurs, ses talens méritent un salaire.
Oui, vous avez grand tort de vous cacher de moi.
Récompensez-le bien.

DUBUISSON.

Est-il de bonne foi ?

Un tel discours....

DORMEUIL.

Allons, mon neveu, du courage.
Il faut avec ardeur te remettre à l'ouvrage ;
Travailler pour la gloire et l'immortalité !
Tu n'as ni beaucoup lu, ni beaucoup médité ;
Qu'importe ? le savoir, au fait, est peu de chose ;
S'instruire est superflu : va, n'apprends rien, compose.
L'étude refroidit l'imagination ;
Le génie est plus fier, libre d'instruction.
Auteur et rédacteur, cède au feu qui t'inspire.
Saisissant tour-à-tour la férule et la lyre,
Juge les écrivains, signale leurs défauts,
Puis prétends au théâtre à des lauriers nouveaux ;
Excite les transports de la foule énivrée ;
Obtiens l'insigne honneur d'amuser la livrée,

De provoquer sa joie au choc des calembourgs,
Ou d'arracher des pleurs au peuple des faubourgs.
Allons, poursuis, mon cher, que ton mérite brille :
Nous aurons un grand homme enfin dans la famille !

SAINT-CLAIR.

Mon oncle, je ne sais qui peut vous engager
A me railler sans cesse, à me décourager?

DUBUISSON.

En effet, votre humeur ne saurait se comprendre.
Voyons donc ce qu'en lui vous trouvez à reprendre.

DORMEUIL.

Vous me le demandez ! vous, qui lui permettez
D'employer sa jeunesse à des futilités ?
Eh quoi ! vous admirez son ignorance extrême !
Lorsque, tranchant sur tout, et content de lui-même,
D'un tas de beaux-esprits pratiquant les leçons,
Il néglige son droit pour rimer des chansons,
Vous vous extasiez ! vous criez au prodige !
En critique, bien plus, vous souffrez qu'il s'érige;
Qu'il s'arroge le droit d'endoctriner autrui !....
Voilà ce que partout on rencontre aujourd'hui !
De ces petits messieurs l'espèce ici pullule;
Imberbes professeurs, ils tiennent la férule;
Et naguère on a vu Ducis en cheveux blancs
Essuyer les brocards d'un censeur de vingt ans.

DUBUISSON.

Bah ! vous déraisonnez.

SAINT-CLAIR.

Vous êtes bien sévère.

DORMEUIL.

Va, je m'en prends à toi beaucoup moins qu'à ton père :
Son fol aveuglement te perdra sans retour.
C'est lui qui te livrant à son monsieur Valcour....

DUBUISSON.

Allons, nous y voilà! votre haine constante....

DORMEUIL.

Mais....

DUBUISSON.

Eh bien! moi, je veux que mon fils le fréquente,
Le voie à chaque instant, se modèle sur lui,
Le prenne pour conseil, pour guide et pour appui.
Je l'ordonne.

DORMEUIL.

Saint-Clair, j'ose ici te prédire
Que Valcour....

SAINT-CLAIR.

Je me tais, mon oncle, et me retire.
Dans vos préventions je vous vois affermi;
Et je ne puis entendre insulter mon ami.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUBUISSON, DORMEUIL.

DORMEUIL.

Mon frère....

DUBUISSON.

Serviteur; je vous quitte la place.

DORMEUIL.

Écoutez.

DUBUISSON.

Je ne puis.

DORMEUIL.

Encore un mot, de grâce.

DUBUISSON.

Est-ce un nouveau sermon que vous me préparez?
Ou bien contre Valcour quelque....

DORMEUIL.

Non, demeurez.
Laissons cela. Belval demande votre fille;
Vous connaissez son bien, et surtout sa famille.

DUBUISSON.

Cent fois sur ce sujet voulez-vous revenir?
Je vous l'ai dit, Belval ne peut me convenir.

DORMEUIL.

Eh! pourquoi? cet hymen de tout point est sortable.

DUBUISSON.

Il ne me convient pas.

DORMEUIL.

Mais soyez équitable :
Belval a des talens, des mœurs, de la raison.

DUBUISSON.

Soit.

DORMEUIL.

Il est estimé.

DUBUISSON.

Je ne vous dis pas non.

DORMEUIL.

Son rang et son état doivent vous satisfaire ;
Il va le mois prochain être reçu notaire.

DUBUISSON.

J'en demeure d'accord. Mais, malgré tous vos soins,
Il n'aura pas ma fille.

DORMEUIL.

Expliquez-vous du moins ;
Donnez une raison, c'est trop vous en défendre.
Voyons, mon frère.

DUBUISSON.

Eh quoi ! j'irais choisir pour gendre
Un homme qui n'écrit que sur papier timbré ;
Parlant toujours douaire, acquets ou réméré ;
Qui du code civil fait sa seule lecture ;
Étranger aux beaux-arts, à la littérature ;
Et qui, pour tout mérite, habile en son état,
Sait rédiger un acte et dresser un contrat ?
N'y comptez point : je veux devenir le beau-père
De quelque homme d'esprit, et non pas d'un notaire.

DORMEUIL.

Vous perdez la raison.

DUBUISSON.

Et, sans plus différer,
A ma fille à l'instant je vais le déclarer.
Justine !.... C'est chez vous qu'on brave ma puissance,
Et que cette amourette a, dit-on, pris naissance ;
J'y veux mettre ordre, enfin.... Justine !... Je prétends

Selon mes volontés établir mes enfans....
Justine !.... Mais voyez un peu si cette fille....

SCÈNE VIII.

JUSTINE, DUBUISSON, DORMEUIL.

JUSTINE.

Me voici.

DUBUISSON.

C'est heureux ! il faut qu'on s'égosille
Pour obtenir enfin la faveur de vous voir ?

JUSTINE.

Mon Dieu, Monsieur, j'accours.

DUBUISSON.

Je voudrais bien savoir
Qui peut vous retenir lorsque je vous appelle ?

JUSTINE.

J'étais occupée.

DUBUISSON.

Oui ! la réponse est nouvelle.
Et que fesiez-vous donc ?

JUSTINE.

Mais voyez le grand mal !
J'étais tranquillement à lire le journal.

DUBUISSON.

Tu lisais le journal ? Quoi ! ma pauvre Justine...

JUSTINE.

C'est mon plus grand plaisir ; mais j'ai tort, j'imagine...

DUBUISSON.

Non pas ; bonne lecture ! elle te fait honneur.
Tu formeras ainsi ton esprit et ton cœur.
Tâche d'en inspirer le goût à ta maîtresse :
Les journaux, mon enfant, instruisent la jeunesse.
Et, dis-moi, quel morceau te captivait au point ?...

JUSTINE.

Ce passage instructif conte de point en point
Les malheurs d'un mari qui plaide en adultère ;
Le tout est détaillé !...

DUBUISSON.

Sotte !

DORMEUIL.

Comment, mon frère !
Bonne lecture !

DUBUISSON.

Allons, vous m'excédez aussi.
(A Justine.)
Faites venir ma fille.

JUSTINE.

Oui, Monsieur... La voici.

SCÈNE IX.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, DORMEUIL.

DUBUISSON.

Vous venez à propos, approchez-vous, Agathe.
Je sais quel est l'hymen dont votre oncle vous flatte ;

Mais apprenez de moi que son espoir est vain,
Et que jamais Belval n'obtiendra votre main.
Si vous l'aimez, eh bien! mon refus vous dégage.
Gardez-vous de le voir, d'y penser davantage;
Et comme chez votre oncle on pourrait vous donner
Quelque mauvais conseil propre à vous entraîner,
D'y remettre les pieds je vous fais la défense.
Vous m'avez entendu? cela suffit, je pense.

(A Dormeuil.

Pour vous, quitte du soin dont vous étiez chargé,
Vous pouvez retourner vers votre protégé,
Mon frère. Qu'à ses vœux désormais il renonce.
Je me suis expliqué; portez-lui ma réponse.

SCÈNE X.

JUSTINE, AGATHE, DORMEUIL.

AGATHE.

Ah! mon oncle, parlez, que s'est-il donc passé?
Contre moi, contre vous mon père est courroucé!
D'où naît cette rigueur qui m'étonne et m'accable?

DORMEUIL.

De son emportement je crains d'être coupable.
Oui, de le ménager il eût été besoin,
Et peut-être, en effet, je l'ai poussé trop loin;
Je n'ai pu réprimer ma juste impatience.

AGATHE.

Que vais-je devenir?

DORMEUIL.

Ne perds pas confiance ;
Allons, nous tâcherons de réparer le mal.
Il est trop vrai, mon frère a refusé Belval ;
Mais d'aucun autre hymen il ne t'a menacée :
Il pourra s'adoucir et changer de pensée.

AGATHE.

Ah ! s'il veut me contraindre à prendre un autre époux...

DORMEUIL.

Va, nous le fléchirons.

AGATHE.

Je n'espère qu'en vous.

DORMEUIL.

Rien n'est encor perdu. Viens, calme-toi, ma nièce ;
Du courage, et toujours compte sur ma tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Je me suis acquitté de vos commissions.
Voilà les livres.

VALCOUR.

Bien.

MARCEL.

Et vos lettres.

VALCOUR.

Voyons.

(Il lit.)

« Un jeune auteur à vous se recommande ;
» Pour son début il vous demande
» Votre indulgence et vos conseils. »
Oui, parbleu, je me rends à des billets pareils.
Je n'en saurais douter, c'est quelque pauvre hère
Qu'énivre un fol orgueil : je dois être sévère.

(Il continue à lire.)

« Je vous adresse..... »
Ah! ah! c'est différent! Cet homme-là sait vivre!

Et puis il est modeste, aux conseils il se livre.
C'est fort bien, et par moi son ouvrage appuyé...
Le vin est-il venu, Marcel?

MARCEL.

Oui, port payé.

VALCOUR.

Quelle espèce?

MARCEL.

Madère, et cinquante bouteilles.

VALCOUR.

(Lisant un autre billet.)

C'est honnête. Passons... Hem!... « Vous êtes un sot;
» Si de moi désormais vous osez dire un mot,
» Je vous couperai les oreilles. »

MARCEL.

L'autre billet, Monsieur, était plus de mon goût.

VALCOUR.

Style d'auteur tombé; va, ce n'est rien du tout.
Ma critique un peu vive a rouvert ses blessures.
(Parcourant sa correspondance.)
Des plaintes... Des dîners... Des loges... Des injures...
Je verrai tout cela.
(Il met les papiers dans sa poche.)

MARCEL.

C'est le plus court.

VALCOUR.

Enfin,
Mon article spectacle?

MARCEL.

Il paraîtra demain.

VALCOUR.

Bon.

MARCEL.

Il est fort piquant; mais, si j'ose le dire,
Assez mal-à-propos vous maltraitez Elmire.

VALCOUR.

Comment donc?

MARCEL.

Je conviens qu'elle a quelques défauts;
Mais elle n'eut jamais celui de chanter faux :
Et vous l'en accusez! l'injustice est trop forte.

VALCOUR.

Bah! bah!

MARCEL.

Vous vous nuisez en jugeant de la sorte.

VALCOUR.

Non; d'un public malin je flatte le penchant :
Qu'importe d'être juste alors qu'on est méchant?

MARCEL.

Depuis un mois, toujours vous critiquez Elmire :
Vous la désespérez.

VALCOUR.

C'est ce que je désire.

MARCEL.

Monsieur!

VALCOUR.

L'éloge après lui semblera plus doux.

Je sais ce que je fais.

MARCEL.

Ah! c'est très-mal à vous;
Et moi qui la connais...

VALCOUR.

Oui, je me la rappelle.
Les lettres de Belval que tu portais chez elle...
De ce même Belval qui d'Agathe en ce jour...
Auprès d'Elmire alors tu servais son amour.
Tu m'as conté cela vingt fois.

MARCEL.

C'est elle-même.
Une femme charmante et d'un talent extrême.

VALCOUR.

Eh bien! tu la verras, avec humilité,
Venir ici, Marcel, implorer ma bonté.
J'en suis sûr.

MARCEL.

Je comprends, vous voulez qu'on vous flatte.

VALCOUR.

Et dis-moi, ce Belval qu'on croit aimé d'Agathe,
Courtisait donc Elmire?

MARCEL.

Oh! c'était un amour...

VALCOUR.

Il écrivait...

MARCEL.

Comment! deux ou trois fois par jour.

VALCOUR, à part.

Bien !... Si de ces billets je puis me rendre maître...

MARCEL.

J'étais le confident.

VALCOUR, à part.

Oui, ce moyen peut-être...

MARCEL.

Mais épargnez Elmire ; il faut la ménager.

VALCOUR.

Soit, j'en dirai du bien, Marcel, pour t'obliger.

MARCEL.

Vraiment ?

VALCOUR.

Je le promets, je veux te satisfaire.

MARCEL.

J'y compte.

VALCOUR.

Et l'autre article ?

MARCEL.

Ah ! sur le ministère ?
On ne peut l'insérer, Monsieur, avant trois jours.

VALCOUR.

Ah ! tant pis. Ces gens-là me retardent toujours.

MARCEL.

Comme vous y traitez le comte de Valbonne !

VALCOUR.

L'ancien ministre ? Eh bien ?

MARCEL.

Eh bien ! cela m'étonne.

VALCOUR.

Pourquoi ?

MARCEL.

Votre journal serait tombé sans lui ;
Il vous a prodigué des secours, de l'appui ;
Naguère vous vantiez ses talens, sa justice ;
Maintenant...

VALCOUR.

Quoi, Marcel ! es-tu donc si novice ?
Ma foi, je te croyais plus d'esprit que cela.

MARCEL.

Que trouvez-vous de sot à ce que je dis là !

VALCOUR.

Hé d'où diable sors-tu ? ma conduite est fort sage :
C'est le train d'à-présent, la coutume, l'usage.
D'ailleurs, en nous servant, soyons de bonne foi,
On ne fait rien pour nous, on n'agit que pour soi :
Tout est calcul. Ainsi, de faveur, de louange
Entre nous et les grands il se fait un échange ;
Et tu conçois alors qu'un bienfaiteur n'est rien,
S'il n'est plus en état de nous faire du bien.
Valbonne me servit, il me tira de peine,
J'en conviens ; mais veux-tu que, nouveau Lafontaine,
J'aille en une élégie exprimer mes regrets,
Célébrer ses vertus et chanter ses bienfaits ?
Non, sa chute, Marcel, me dégage et m'acquitte ;
Perdant le portefeuille, il perd tout son mérite ;
J'ai dû l'abandonner puisqu'il est sans pouvoir,

Et vers son successeur détourner l'encensoir.

MARCEL.

Ah ! vous avez raison. Fi d'un homme inutile !
Pour moi...

VALCOUR.

Mais revenons, as-tu vu Roberville ?

MARCEL.

Je l'ai trouvé, Monsieur, enchanté du pamphlet.

VALCOUR.

Vraiment ?

MARCEL.

Il en attend un triomphe complet.
Vous avez su, dit-il, si bien noircir la vie
Du fâcheux concurrent, objet de son envie,
Que des droits de Solange il n'est plus alarmé ;
Et le compte déjà pour un homme abîmé.
Eh ! mais... il vous écrit... j'oubliais cette lettre.

VALCOUR, vivement.

Comment !... il eût fallu d'abord me la remettre.
(Se radoucissant.)
Bien. L'ouvrage s'imprime ?

MARCEL.

Oui, j'y viens d'aller voir.

VALCOUR.

Les épreuves, sais-tu ?....

MARCEL.

Vous les aurez ce soir ;
On les enverra

VALCOUR.

Non, va les chercher toi-même :
Cet objet est pour moi d'une importance extrême.
Je puis être en affaire, ou n'être pas ici
Quand on apportera....

MARCEL.

J'irai.

VALCOUR.

Sur tout ceci,
Tu sens qu'il faut garder le plus profond silence.
Je mets en toi, Marcel, toute ma confiance ;
Songe bien...

MARCEL.

Vos bontés vous répondent de moi.

VALCOUR.

Nous n'avons rien de plus à terminer, je croi ?
Tout est dit.

MARCEL.

Mais, Monsieur...

VALCOUR.

Sais-tu quelque nouvelle ?

MARCEL.

A votre souvenir souffrez que je rappelle
Ce jeune rédacteur que vous m'avez promis
D'employer.

VALCOUR.

Il suffit qu'il soit de tes amis :
Je l'accepte.

MARCEL.

Il est là, dans la chambre voisine.

VALCOUR.

Qu'il vienne.

MARCEL.

Entrez, Monsieur.

SCÈNE II.

MARCEL, VALCOUR, BELVAL.

VALCOUR.

Il a fort bonne mine.

MARCEL.

Je vous l'avais bien dit.

VALCOUR, assis.

Approchez, mon garçon;
Rassurez-vous. Eh bien! vous voulez, me dit-on,
Travailler au Phénix? l'emploi n'est pas facile!
C'est qu'il faut du talent, de la chaleur, du style!...
On m'assure pourtant que vous n'en manquez pas.

BELVAL.

Monsieur, si vous daignez guider mes premiers pas,
Vous serez, je le crois, satisfait de mon zèle;
Je dois me distinguer sous un si bon modèle.

VALCOUR.

Comment! il a du monde, et s'exprime fort bien!
Je suis déjà content de ce court entretien.

Ah çà, mon cher, il faut que je vous interroge.
Marcel répond de vous, il m'a fait votre éloge;
Mais je dois par moi-même asseoir mon jugement.
Voyons, et répondez surtout sincèrement.
Savez-vous votre langue?

BELVAL.

Eh! mais, Monsieur, j'espère
Que vous...

VALCOUR.

A la rigueur, ce n'est pas nécessaire :
Nous tenons plus au trait qu'à la correction.

BELVAL.

Pardonnez, j'ai reçu quelque éducation;
J'écris passablement.

VALCOUR.

Au moins, je le présume.

BELVAL.

En vers même, parfois, j'ose exercer ma plume.

VALCOUR.

Des chansons, des bouquets? je vois cela d'ici.

BELVAL.

Non, des odes, Monsieur.

VALCOUR.

Avez-vous réussi?
Car les succès, voilà les meilleures excuses.

BELVAL.

Ces morceaux ont paru dans l'Almanach des Muses.

VALCOUR.

Cela ne prouve rien... pourtant ce sont des droits
Que j'apprécie. Il est inutile, je crois,
De sonder plus avant votre littérature?
Vous n'avez du latin reçu nulle teinture,
Sans doute? et je conçois...

BELVAL.

Si, Monsieur, permettez;
J'ai terminé mes cours et mes humanités.

VALCOUR.

Qui? vous?

BELVAL.

Et je suis même assez bon helléniste.

MARCEL.

Du latin et du grec pour être journaliste!
C'est du luxe.

VALCOUR.

Marcel!

BELVAL.

Vous m'étonnez. Eh quoi!
J'avais pensé...

VALCOUR.

Sans doute... oui... mais excepté moi,
Et cinq ou six encor, le reste est peu de chose.
Brisons-là. Puisque c'est Marcel qui vous propose,
Puisque je trouve en vous de l'esprit, du talent,
Je vous reçois, mon cher, rédacteur ambulant.

(*) MARCEL.

C'est un fort joli poste; à tout il peut conduire.

BELVAL.

Et quel est cet emploi?

VALCOUR.

Je vais vous en instruire.
Il donne un peu de peine et force à travailler.
D'abord au chant du coq il faut vous éveiller;
Vous devez, même avant qu'aucun marchand étale,
Inspecter les marchés et visiter la halle;
De ce peuple énergique épier les propos,
Étudier sa verve et noter ses bons mots:
A la halle, un journal trouve beaucoup à prendre.
De là, dans tout Paris vous devez vous répandre;
Il faut le parcourir de l'un à l'autre bout;
Tout entendre, tout voir, rendre compte de tout:
Rien n'est à dédaigner pour remplir les gazettes.
Ainsi donc, avec soin, portez sur vos tablettes
La modiste à l'air prude, et qu'on voit le matin
Rentrant les yeux baissés et son busc à la main.
Observez sur les quais les livres, les peintures;
Allez aux boulevarts voir les caricatures;
Dites les pots de fleurs tombés sur les passans;
La bonne qu'on courtise et qui perd ses enfans;
Les femmes admirant des nageurs qui s'exercent;
Les chevaux échappés, les voitures qui versent;
Parlez des bateleurs, des tours de gobelets,

(*) VALCOUR, BELVAL, MARCEL.

Des piétons culbutés par les cabriolets,
Des bagarres, des cris, des rixes, des querelles,
Du luxe des cafés, des enseignes nouvelles.
Notez ces mendians qu'on trouve à chaque pas
Attirant les regards sur des maux qu'ils n'ont pas,
Ou qui, feignant la honte, et courbés dans la boue,
Y groupent autour d'eux des enfans qu'on leur loue.
Surtout soyez au fait de tous les accidens,
Suicides, duels, meurtres, ou guet-apens.
La nuit qu'habilement vos courses soient réglées :
Vous aurez à parler des chanteuses voilées,
Du buveur chancelant qui sort du cabaret,
Du feu qu'on a domté, du larcin qu'on a fait,
Du météore enfin que la foule regarde,
Et des gens sans aveu ramassés par la garde.
Tel est l'emploi brillant auquel vous vous liez,
Et l'abrégé des soins qui vous sont confiés.

BELVAL.

La tâche est difficile, et demande une étude...

VALCOUR.

Vous en aurez bientôt contracté l'habitude,
Pourvu que vous ayez de l'esprit et du goût,
Du tact, de la mémoire...

MARCEL.

Et des jambes surtout.

BELVAL.

Ah ! croyez...

VALCOUR.

De ce jour je fais courir vos gages.
Outre quelques profits et d'autres avantages,

La place vous vaudra soixante francs par mois.

BELVAL.

Vos bontés...

VALCOUR.

Oui, c'est bien, allez, je vous reçois,
Mon cher.

BELVAL.

De mon respect agréez l'assurance,
(En sortant.)
Monsieur. Rien n'est égal à son impertinence.

SCÈNE III.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Eh bien! de mon jeune homme êtes-vous satisfait?

VALCOUR.

Mais c'est un vrai cadeau, Marcel, que tu m'as fait.

MARCEL.

Il parle habilement sur toutes les matières.

VALCOUR.

Je t'assure qu'il a de fort bonnes manières.
Ce garçon-là me plaît, il est fort à mon gré :
Il pourra m'être utile et je l'avancerai...
Un carrosse entre ici... Sache qui ce peut-être.

MARCEL, à la fenêtre.

Une femme.

VALCOUR.

Une femme?

MARCEL.

Oui; de cette fenêtre
On ne peut distinguer... il me semble pourtant...
Je vais m'en éclaircir et reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

VALCOUR.

Bien! je suis seul; voyons ce que dit Roberville.

(Il lit.)

« Mon cher Valcour, j'ai lu le pamphlet avant de l'en-
» voyer à l'imprimeur, et je m'empresse de vous en té-
» moigner ma reconnaissance; il servira parfaitement mes
» desseins. Tous les faits que vous imputez à Solange sont
» vrais au fond, ce qui était fort important; mais vous les
» avez présentés avec tant d'adresse, qu'ils deviennent,
» sous votre plume, les imputations les plus graves : So-
» lange ne s'en relèvera jamais.

» J'ai vu avec plaisir que vous avez suivi mon conseil,
» et que vous vous êtes servi d'une main inconnue pour
» faire copier le manuscrit. Votre écriture ou la mienne
» ne doivent point paraître. L'imprimeur est sûr, mais
» cette précaution pouvait seule me tranquilliser. »

Oui, la main de Saint-Clair nous était fort utile;
Il est discret, soumis, et voit comme je veux.

« Ainsi, mon cher Valcour, je vais, grâces à vous, être

» délivré d'un concurrent redoutable, et parvenir au but
» de mes désirs. Alors je pourrai tout pour vous; alors,
» j'aurai le bonheur de vous arracher à des travaux qui
» sont au-dessous de vos talens, et de vous frayer la route
» aux honneurs que vous méritez.

» Adieu, comptez sur un ami dont le crédit sera votre
» ouvrage, et qui veut surtout l'employer à vous servir.

» ROBERVILLE. »

Enfin, je touche au but où tendaient tous mes vœux!
Obstacles à ma gloire, enfin je vous surmonte!
Assez de n'être rien j'ai dévoré la honte;
Assez pour parvenir j'ai courbé mon orgueil:
Du temple des honneurs je vais franchir le seuil!
Ainsi de toutes parts la fortune me flatte,
Je n'ai qu'à dire un mot, j'obtiens la main d'Agathe;
J'assure mon bonheur par ce riche lien...
Attendons, cependant, ne précipitons rien.
Mes vœux sont un secret qu'ici chacun ignore;
Et, puisque sans danger je peux me taire encore,
Pour disposer Agathe à serrer de tels nœuds,
Perdons d'abord près d'elle un rival dangereux.
Oui, sachons, s'il se peut, l'obtenir d'elle-même;
Détruisons l'ascendant de ce Belval qu'elle aime.
J'y parviendrai; mon plan avec soin médité...

SCÈNE V.

MARCEL, VALCOUR.

MARCEL.

Monsieur! Monsieur!...

VALCOUR.

Eh bien?

MARCEL.

Je m'en étais douté;
C'est elle.

VALCOUR.

Qui?

MARCEL.

Cherchez.

VALCOUR.

Parle donc.

MARCEL.

C'est Elmire.

VALCOUR.

Elmire!... Quoi! déjà!

MARCEL.

Monsieur, je vous admire.

VALCOUR, à part.

Bien! elle va m'aider à perdre mon rival.

MARCEL.

Vous me l'aviez prédit.

VALCOUR, à part.

Ces lettres de Belval !...
Elle a besoin de moi... je dois compter sur elle.
Essayons.

MARCEL.

La voici.

SCÈNE VI.

MARCEL, ELMIRE, VALCOUR.

(Elle entre précédée d'un domestique qui va placer sur un meuble une superbe pièce d'argenterie, en partie enveloppée.)

ELMIRE, au domestique.

Sortez.

VALCOUR.

Mademoiselle,
Quel fortuné hasard....

ELMIRE.

Je viens pour vous gronder.

VALCOUR.

Moi?

ELMIRE.

Sérieusement.

VALCOUR.

Puis-je vous demander
Quel est mon crime, au moins?

ELMIRE.

Le doute est admirable!
Vous êtes, voyez-vous, un homme abominable.
Par nos amis communs je vous ai fait savoir
Quel extrême désir j'ai de vous recevoir;
Mais en vain de ma part sans cesse on vous invite :
Il faut que ce soit moi qui vous fasse visite.

VALCOUR.

Jamais de votre part aucun de nos amis....

ELMIRE.

Serait-il bien possible! ils m'avaient tant promis....
C'est affreux!... C'est qu'ils sont jaloux des journalistes....
Mais demain à dîner j'aurai quelques artistes,
Ne consentez-vous pas à me dédommager?

VALCOUR,

J'avais déjà promis... j'irai me dégager.

ELMIRE.

A la bonne heure. Ah! ça, vous pensez, j'en suis sûre,
Qu'avide de louange, et craignant la censure,
Je veux à votre plume imposer un tribut?
Eh bien! vous vous trompez, ce n'est pas là mon but.
Vous le savez, Valcour, dans l'art que je cultive,
Jamais jusques à nous la vérité n'arrive.
Tantôt nous rencontrons d'injustes détracteurs;
Tantôt il faut souffrir les sots adulateurs,
Dont chaque soir l'essaim, qui remplit notre loge,
En frondant nos rivaux entame notre éloge;
Mais un ami qui sache indiquer une erreur,
Louer sans complaisance, et blâmer sans aigreur,
Qui dans notre intérêt sur nos défauts s'explique,

Et toujours nous instruise alors qu'il nous critique;
Un ami, protecteur de nos pas chancelans,
Dont la sévérité croisse avec nos talens,
Et qui vienne au besoin, poussé d'un zèle austère,
Opposer sa franchise aux bravos du parterre;
Voilà ce qui nous manque! et, pour ne rien cacher,
Auprès de vous voilà ce que je viens chercher.

VALCOUR.

Vous n'en sauriez douter, un pareil choix m'honore.

ELMIRE.

Me refuserez-vous la grâce que j'implore?

VALCOUR.

Mais, puis-je....

ELMIRE.

Point de mais.

VALCOUR.

Vous le voulez?

ELMIRE.

Comment

VALCOUR.

Il faut donc obéir.

ELMIRE.

Ah! vous êtes charmant!
Eh bien, sans différer, prouvez-moi votre zèle.
Vous m'avez vue hier dans la pièce nouvelle;
Que pensez-vous? voyons.

VALCOUR.

Que vous avez chanté
Comme un ange.

ELMIRE.

D'honneur?

VALCOUR.

Vous m'avez enchanté.
Une méthode, un goût! des sons d'une justesse!...
Vous avez enlevé le succès de la pièce.

ELMIRE.

Qui, moi? je n'ose croire....

VALCOUR.

Oui, le fait est constant.

ELMIRE.

Si vous avez été, Valcour, un peu content,
Demain dans le journal dites-en quelque chose.

VALCOUR.

Comment donc! c'est aussi ce que je me propose.

MARCEL, à part.

Oui, l'article est galant!

ELMIRE.

Vous me ferez plaisir.
Quel ami plus sincère aurais-je pu choisir!
Mais oserai-je aussi vous parler sans réserve?

VALCOUR.

C'est m'obliger.

ELMIRE.

Eh bien! dans le monde on observe
Que vous êtes par fois un peu trop indulgent.

VALCOUR.

Croyez-vous?

ELMIRE.

Qu'il faudrait être plus exigeant.
Florise est grimacière, Églé n'a point de grâce,
Toujours dans ses points d'orgue Aminte s'embarrasse;
N'en convenez-vous pas? vous les louez pourtant.
Cela vous fait grand tort.

VALCOUR.

Laisse-nous un instant,
Marcel.

ELMIRE.

Eh! mon garçon, c'est toi?

MARCEL.

Mademoiselle....

ELMIRE.

C'est un fort bon sujet, intelligent, fidèle.

VALCOUR.

Va, va.

(Marcel sort.)

SCÈNE VII.

ELMIRE, VALCOUR.

VALCOUR.

Nous sommes seuls, laissons de vains discours;
Dépouillons l'artifice, et parlons sans détours.

ELMIRE.

J'ignore....

VALCOUR.

Expliquons-nous en personnes loyales.
Dire du bien de vous, du mal de vos rivales,
En quatre mots voilà ce que vous demandez?

ELMIRE.

Mais....

VALCOUR.

Eh bien! tous ces points vous seront accordés.

ELMIRE.

Quoi! vous consentiriez....

VALCOUR.

Ah! c'est une justice.
Mais de vous, à mon tour, je réclame un service.

ELMIRE.

Parlez.

VALCOUR.

Pour mon ami je ne puis faire moins.

ELMIRE.

Expliquez-vous.

VALCOUR.

Belval vous a rendu des soins?

ELMIRE.

Autrefois, il est vrai, ses vœux....

VALCOUR.

En son délire
Il passait loin de vous le tems à vous écrire.

ELMIRE.

Et des billets charmans! moi qui deux jours entiers

Ne conserve jamais ces sortes de papiers,
J'ai gardé ses billets, tant ils m'avaient su plaire.

VALCOUR.

Et voilà justement de quoi me satisfaire.
Rendez-moi ces écrits si charmans et si doux,
Je vous sers sans scrupule, et ma plume est à vous.

ELMIRE.

Vous rendre....

VALCOUR.

Par ma voix mon ami les réclame.

ELMIRE.

Mais....

VALCOUR.

Tout-à-l'heure encore il épanchait son ame.

ELMIRE.

Belval?

VALCOUR.

Il sort d'ici, si j'avais pu prévoir....

ELMIRE, à part.

En effet, en entrant j'ai cru l'apercevoir.
(Haut.)
Il est donc votre ami?

VALCOUR.

J'ai seul sa confiance.
Tout près de contracter une riche alliance,
Il m'a, sur ces billets, parlé très-sensément.

ELMIRE.

Craint-il que je n'abuse....

VALCOUR.

Eh non! certainement.
Mais de pareils écrits.... cela le contrarie....
On devient scrupuleux alors qu'on se marie.
On veut anéantir tous ces gages d'amour;
On pense qu'ils pourraient s'égarer quelque jour,
Altérer le repos d'une épouse qu'on aime....

ELMIRE.

Eh! que ne venait-il s'en expliquer lui-même?

VALCOUR.

C'est ce que je pensais; cela valait bien mieux....
Mais il redoute encor le pouvoir de vos yeux;
Et sa crainte, en effet, est facile à comprendre.
Enfin, quand vous avez ici daigné vour rendre,
J'allais vous demander un moment d'entretien.

ELMIRE.

Cette explication....

VALCOUR.

Vous satisfait. Eh bien!
Il ne faut qu'un seul mot pour terminer les choses.
De ma convention acceptez-vous les clauses?

ELMIRE.

Mais vous n'oublirez pas que vous m'avez promis....

VALCOUR.

Oh! disposez de moi pour vous, pour vos amis.
Sous vos lois désormais ma critique se range,
Et vous dispenserez le blâme et la louange.

ELMIRE.

Fort bien. J'ai ce matin deux répétitions;

Je vous quitte. Songez à nos conditions.

VALCOUR.

Vous pouvez y compter, ma parole est certaine;
Mais les lettres....

ELMIRE.

D'accord, n'en soyez point en peine.
Adieu; vous les aurez avant la fin du jour.

VALCOUR, offrant la main.

Permettez, belle Elmire....

ELMIRE.

Adieu, mon cher Valcour.

SCÈNE VIII.

VALCOUR.

Les lettres de Belval! quelle heureuse rencontre!
Ouvertement pour moi la fortune se montre,
D'Agathe maintenant je dois tout obtenir.
Avec art en ses mains je ferai parvenir
Ces écrits qui, bientôt, seront en ma puissance.
Elle est jeune, jalouse et sans expérience;
C'en est fait; et dans peu, richesse, rang, crédit....

SCÈNE IX.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Vous êtes seul ?

VALCOUR.

Oui, viens ; tu me l'avais bien dit,
Elmire est en effet une femme charmante.

MARCEL.

Je le crois !

VALCOUR.

Son talent de jour en jour augmente.

MARCEL.

Et votre feuilleton ?

VALCOUR.

Ah ! cours sans différer ;
C'était une injustice, il la faut réparer.
Dis qu'on n'imprime pas : je vais à l'instant même
Retoucher cet article.

MARCEL.

Ah ! ma joie est extrême.

VALCOUR.

Mais, avant de sortir, va dans mon cabinet
(Montrant la pièce d'argenterie.)
Enfermer....

MARCEL.

Ah ! j'entends.

VALCOUR.

Si quelqu'un survenait....

MARCEL.

Elle vaut un article! oh! vous pouvez m'en croire.

VALCOUR.

Va donc.

MARCEL.

Je la mettrai dans votre grande armoire,
Dans l'armoire aux cadeaux?

VALCOUR.

Eh! sans tant de façon....
J'entends venir quelqu'un.... C'est monsieur Dubuisson!

SCÈNE X.

DUBUISSON, VALCOUR.

DUBUISSON.

Ah! je vous trouve enfin!... Mais êtes-vous visible?
Si j'étais importun....

VALCOUR.

Cela n'est pas possible,
Vous le savez.

DUBUISSON.

Mon cher, je suis déjà venu,
Pour vous remercier.

VALCOUR.

Quel service inconnu
Peut m'attirer....

DUBUISSON.

Comment, cher Valcour, quel service ?
L'article que pour moi....

VALCOUR.

Je vous y rends justice ;
Et votre dévoûment pour exemple cité,
Mérite qu'on l'admire, et doit être imité.
Mais il ne sera plus bientôt en ma puissance
De livrer votre nom à la reconnaissance,
De louer vos vertus, du moins dans mes écrits ;
Je quitte le journal.

DUBUISSON.

Ciel !

VALCOUR.

C'est un parti pris.

DUBUISSON.

Et quel motif ?...

VALCOUR.

Faut-il avouer ma faiblesse ?

DUBUISSON.

Parlez.

VALCOUR.

Eh bien ! déchoir m'humilie et me blesse ;
Pour conserver mes droits dans huit jours au plus tard
D'un cautionnement il faut verser ma part ;
Et ma fortune...

DUBUISSON.

Bon ! c'est cela qui vous gêne ?
On peut trouver des fonds.

VALCOUR.

Je n'en suis pas en peine.
On m'en offre partout, mes amis, mes parens.
Ils savent qu'il me faut cinquante mille francs;
Chacun veut obtenir qu'à lui seul je m'adresse;
Mais accepter répugne à ma délicatesse.

DUBUISSON.

Tenez, vous êtes fier, je vous le dis tout net.

VALCOUR.

Moi?

DUBUISSON.

Vous, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Vous n'avez pas sujet...

DUBUISSON.

J'avancerai l'argent qui vous est nécessaire.

VALCOUR.

Songez donc...

DUBUISSON.

Je le veux.

VALCOUR.

De grâce...

DUBUISSON.

Point d'affaire.
Je vous rendrai service, ou nous nous brouillerons.

VALCOUR.

Mon ami...

DUBUISSON.

Choisissez.

VALCOUR.

Eh bien ! oui, nous verrons.

DUBUISSON.

Non, il faut que demain vous touchiez votre somme,
Demain.

VALCOUR.

Vous êtes bien le plus singulier homme !

DUBUISSON.

Soit ; mais vous céderez, ou nous sommes brouillés.

VALCOUR.

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez !

DUBUISSON.

Allons donc !

VALCOUR.

Cependant il faudrait, ce me semble...

DUBUISSON.

Encor ?

VALCOUR.

Qu'auparavant nous convinssions ensemble
Du taux des intérêts et du remboursement.

DUBUISSON.

Oui, nous en parlerons.

VALCOUR.

Un tel arrangement...

DUBUISSON.

Ah ! j'en sais bien un, moi, que nous pourrions conclure
Alors, outre les fonds qu'ici je vous assure,
J'aurais à vous compter cinquante mille écus.

VALCOUR.

Comment ?

DUBUISSON.

Ma fille et vous ne me quitteriez plus.

VALCOUR.

Monsieur, permettez-moi de ne pas vous comprendre.

DUBUISSON.

Hé pourquoi ? cet hymen...

VALCOUR.

Je n'y saurais prétendre.
Je ne vous parle pas du peu de bien que j'ai ;
Mais, quand le cœur d'Agathe est ailleurs engagé,
Je pourrais, abusant de l'amitié d'un père,
Consentir au malheur d'une fille si chère !
Non, non, n'en parlons plus, c'est un point arrêté.

DUBUISSON, à part.

On n'a pas plus d'honneur et plus de loyauté !

(Haut.)

Soit, je n'insiste pas ; mais le tems, je l'espère,
Aux désirs d'un ami vous rendra moins contraire.

(A Saint-Clair, qui entre.)

Saint-Clair vous cherche ; adieu, Valcour. Et toi, mon fils,
Tâche de profiter de ses sages avis.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VALCOUR, SAINT-CLAIR.

VALCOUR.

Eh bien! du mélodrame avez-vous su la chute?

SAINT-CLAIR.

Oui, certes, mais je viens vous rendre la minute
De votre manuscrit; vous l'avez désiré.

VALCOUR.

L'écrit contre Solange? Et rien n'est égaré?
Vous avez recueilli les feuilles dispersées?...

SAINT-CLAIR.

Oui, toutes par mes soins ont été ramassées.

VALCOUR.

C'est que le moindre oubli...

SAINT-CLAIR.

Tout y doit être.

VALCOUR.

Bon.
Je dois, mon cher Saint-Clair, vous demander pardon,
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.

SAINT-CLAIR.

Non, du tout.

VALCOUR.

Un écrit d'une telle importance,
Aurais-je à quelque scribe osé le confier?

Je n'avais pas le tems de le recopier ;
Et sans vous...

SAINT-CLAIR.

Une chose ici me semble étrange.

VALCOUR.

Quoi donc ?

SAINT-CLAIR.

Dans cet écrit vous accusez Solange
Des plus vils sentimens, des actes les plus bas,
Vous le déshonorez, et vous ne signez pas !
Ce procédé m'étonne, et je vous le confesse.

VALCOUR.

Bien, mon ami, voilà de la délicatesse.
J'aime en un jeune cœur de pareils mouvemens :
Très-bien. Mais je vous dois des éclaircissemens.
Il est vrai, d'ordinaire un écrit anonyme
Mérite, j'en conviens, le mépris unanime ;
Mais il peut être un bien, suivant l'intention,
Et même devenir une bonne action.

SAINT-CLAIR.

Expliquez-vous, cela me paraît difficile
Je l'avoue.

VALCOUR.

Écoutez. Mon ami Roberville,
Par Solange, un fripon, fourbe des plus adroits,
Voit disputer un poste auquel il a des droits.
Je pouvais, lui prêtant un appui secourable,
Poursuivre ouvertement et perdre un misérable ;
Je le devais peut-être, et ne l'ai pas voulu.
A des moyens plus doux je me suis résolu.

De ses nombreux méfaits ma plume accusatrice
A tracé, sans aigreur, une légère esquisse.
Qu'en peut-il résulter? Voyant qu'il est connu,
Par la peur d'un éclat tout-à-coup retenu,
Craignant qu'aux tribunaux je donne connaissance
Des preuves par écrit qui sont en ma puissance,
Solange, prudemment, à ce premier signal
Va laisser le champ libre à son heureux rival.
Mais je n'ai pas signé! Vous allez, je m'en flatte,
Voir que ma retenue est noble et délicate.
Au bas de cet écrit si j'avais mis mon nom,
Solange était forcé de s'avouer fripon;
Ou, réclamant des lois l'équité protectrice,
Il fallait qu'il osât me traduire en justice.
L'un ou l'autre parti le perdait sans retour :
J'ai des preuves en main plus claires que le jour.
Mais, en ne signant pas, ma bonté se déploie;
Pour fuir le déshonneur je lui laisse une voie.
Il peut crier partout au calomniateur,
Exciter le public contre son délateur,
Et renvoyer la honte à la main ennemie,
Qui dans l'ombre sur lui déversa l'infamie.
Ainsi tout est au mieux : l'un est récompensé,
Et l'autre garde encor l'espoir d'être placé.

SAINT-CLAIR.

Oui, ces distinctions ont droit de me confondre :
A vos raisonnemens je n'ai rien à répondre;
Mais je ne me sens pas tout-à-fait convaincu.

VALCOUR.

Dans le monde, mon cher, quand vous aurez vécu,
Vous saurez maîtriser ce soin qui vous occupe.

Pour n'être pas fripon faut-il donc être dupe?
Non; c'est en évitant et l'un et l'autre excès,
Qu'on sauve son honneur et qu'on marche aux succès.
De ces points délicats je prétends vous instruire;
Par mes conseils, par moi, laissez-vous donc conduire.
Je veux, en reprenant tantôt cet entretien,
Vous dire ce qu'on nomme et le mal et le bien,
Et vous montrer comment, par la philosophie,
Contre les préjugés l'ame se fortifie.
Je vais à mes travaux donner quelques instans;
Mais dans mon cabinet ce soir je vous attends.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JUSTINE, AGATHE.

AGATHE.

Non, ne m'en parle plus.

JUSTINE.

Quel étrange caprice!
Vous voulez fuir Belval?

AGATHE.

Et je lui rends justice.

JUSTINE.

Bon!

AGATHE.

Ne te moque pas; c'est bien certain.

JUSTINE.

Ainsi,
Vous ne l'aimez donc plus?

AGATHE.

Non, vraiment, Dieu merci!

JUSTINE.

A la bonne heure. Mais quand monsieur votre père

Vous a fait ce matin la défense sévère
De songer à Belval, de jamais le revoir,
Pourquoi donc ces regrets, ces pleurs, ce désespoir?
De votre oncle pourquoi réclamer l'assistance?
Sont-ce là des effets de votre indifférence?

AGATHE.

Que veux-tu? dans mon trouble, il faut en convenir,
Oui, j'avais de ses torts perdu le souvenir;
Mais ils se sont bientôt offerts à ma pensée :
Leur image à présent n'en peut être effacée.

JUSTINE.

Il est donc bien coupable?

AGATHE.

Ah! Justine!... tiens, voi;
Je te fais notre juge, et m'en rapporte à toi.
Chez mon oncle Dormeuil nous passions la soirée.
Au plaisir le plus doux mon ame était livrée;
J'avais tout oublié, mes peines, mon ennui;
J'étais heureuse, enfin : j'étais auprès de lui.
Il m'exprimait ses vœux et l'espoir qui l'enflamme,
Lorsque dans le salon entre une grande dame,
Peu jolie, il est vrai, mais coquette!.... oh! beaucoup.
Elle aperçoit Belval; voilà que tout d'un coup,
Et sans autre façon, Justine, elle l'appelle,
Et l'engage à venir se placer auprès d'elle.
Il y va.

JUSTINE.

Se peut-il? c'est une indignité!

AGATHE.

Ah! je n'invente rien, je dis la vérité;

Il y va : mais bien plus avec elle il demeure ;
Entre eux, sans voir personne, ils jasent plus d'une heure
Et moi, le cœur gonflé, toute seule en un coin,
De leurs discours secrets je reste le témoin.

JUSTINE.

Quelle horreur !

AGATHE.

Tu le vois ; je t'avais avertie.
Heureusement enfin cette dame est sortie :
Belval s'est rapproché ; mais alors à mon tour
Je l'ai laissé.

JUSTINE.

Fort bien. Après ?

AGATHE.

Depuis ce jour.
Je ne l'ai pas revu.

JUSTINE.

Vraiment la chose est claire.
Une femme tout bas parler à son notaire !
Cela n'a pas d'exemple ! Oui, vous avez raison,
Un pareil entretien cache une trahison :
La fourbe, après cela, n'est que trop confirmée,
Et de Belval jamais vous ne fûtes aimée.

AGATHE.

Jamais ! ah ! peux-tu donc oublier aujourd'hui
Tous ces gages d'amour que je reçus de lui ?
Tu le sais, de son cœur l'ingénieuse adresse
M'environnait partout de marques de tendresse :
Dans le monde, au milieu des plus froids entretiens,

Je sentais ses regards solliciter les miens;
Aux intérêts publics sachant mêler les nôtres,
C'est à moi qu'il parlait en répondant aux autres.
Aisément sur mon cœur il acquérait des droits;
J'étais persuadée au seul son de sa voix.
Le mensonge n'a pas cet ascendant extrême :
Pour inspirer l'amour il faut aimer soi-même.

JUSTINE.

Oui, peut-être autrefois ses vœux irrésolus....
Mais il est bien certain qu'il ne vous aime plus.

AGATHE.

Justine, tu le crois?

JUSTINE.

Ma foi, Mademoiselle....

AGATHE.

Il m'avait tant juré d'être toujours fidèle!
Est-ce qu'on peut ainsi changer de sentimens,
Oublier son amie, et trahir ses sermens?
Non, Justine, crois-moi, s'il m'afflige, il l'ignore;
Et quelque chose là me dit qu'il m'aime encore.

JUSTINE.

Enfin, voilà parler! Mon Dieu, que de façons!
Que vous êtes enfant avec tous vos soupçons!

AGATHE.

Oh! toi, tu ris de tout.

JUSTINE.

Et j'ai raison de rire.

AGATHE.

Mais à quoi cet amour pourra-t-il me conduire?
Les volontés d'un père ont sur moi tout pouvoir.

JUSTINE.

Sans doute, et lui complaire est pour vous un devoir.
Imitez donc ses goûts, laissez là vos sornettes;
Fréquentez comme lui des feseurs de gazettes.

AGATHE.

Es-tu folle?

JUSTINE.

Et d'abord pour changer votre cœur,
Je vais vous présenter un certain rédacteur....

AGATHE.

Quel discours!

JUSTINE.

Il saura vous plaire, je m'en flatte.
Vous allez voir... On vient... c'est lui.

SCÈNE II.

JUSTINE, AGATHE, BELVAL.

AGATHE.

Belval!

BELVAL.

Agathe,
Je vous revois enfin, et je puis à vos yeux....

AGATHE.

Ah! Belval, vous ici? quelle imprudence, ô dieux!

BELVAL.

Rassurez-vous.

AGATHE.

Mon père....

JUSTINE.

Il n'aura nul ombrage.
Rendez grâce à mes soins, admirez mon ouvrage.

AGATHE.

Comment?

JUSTINE.

Monsieur travaille au journal de Valcour.

BELVAL.

J'aurai donc le bonheur de vous voir chaque jour!

AGATHE.

Un pareil stratagême....

BELVAL.

Allons, point de reproche;
Pourquoi le condamner? de vous il me rapproche.

AGATHE.

Je sens que je fais mal.

JUSTINE.

N'ayez pas de regrets;
Votre oncle, qui sait tout, est dans nos intérêts.

AGATHE.

Ah! si vous me trompiez, vous seriez bien coupable.

BELVAL.

Moi ! vous tromper ! ô ciel ! m'en croyez-vous capable ?
Mériter votre cœur est mon unique loi.
Chère Agathe, jamais ne doutez de ma foi ;
Ce serait outrager l'amant le plus sincère.

AGATHE.

Cependant contre vous j'étais bien colère.
Demandez à Justine.

JUSTINE.

Ah ! ne m'en parlez pas !
Chez son oncle.... une dame.... un entretien tout bas....

BELVAL.

Quoi ! c'est là ?...

AGATHE.

J'avais tort, et je vous le confesse.

JUSTINE.

Votre père !

BELVAL.

Lui ?

AGATHE.

Ciel !

JUSTINE.

Allons, point de faiblesse.

AGATHE.

Non, j'ai trop peur, je sors.

JUSTINE.

Demeurez, le voilà.

SCÈNE III.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, BELVAL.

DUBUISSON.

Eh bien? ma fille, as-tu.... Quel est ce monsieur-là?

AGATHE.

Mon père....

DUBUISSON.

Quoi?

JUSTINE.

Monsieur écrit dans la gazette;
Il travaille au Phénix.

DUBUISSON.

Ah! ma joie est complète...
De rencontrer chez moi... Soyez le bien venu.
Pardonnez si, voyant un visage inconnu,
Je vous ai fait d'abord un accueil assez triste;
J'ignorais...

BELVAL.

Ah! Monsieur...

DUBUISSON.

Vous êtes journaliste!
Collègue de Valcour!

BELVAL.

Seulement d'aujourd'hui :
J'ai besoin de le voir; j'attendais après lui,
Lorsqu'un heureux hasard guidant Mademoiselle...

DUBUISSON.

Ah! vous êtes trop bon de causer avec elle;
Car aux choses d'esprit elle n'a point de goût,
Et la plupart du tems n'y comprend rien du tout.

AGATHE.

J'ai bien compris Monsieur.

DUBUISSON.

J'en doute.

BELVAL.

Je l'espère.

AGATHE.

Oh! oui.

DUBUISSON.

Ma pauvre enfant, va, tu tiens de ta mère.

BELVAL.

Vous êtes exigeant.

DUBUISSON.

Non, mais il est certain
Qu'on ne lui voit jamais un journal à la main.

BELVAL.

C'est fâcheux, en effet. Mais, peut-elle, à son âge,
En sentir comme vous le charme et l'avantage?
Peut-elle posséder votre discernement?
Du vrai beau, comme vous, avoir le sentiment?
Juger autrui par vous, ce n'est pas équitable.

DUBUISSON.

(A part.)

Ah! Monsieur... Ce jeune homme est tout-à-fait aimable.

BELVAL.

Vous avez le renom de censeur excellent.

DUBUISSON.

Eh! mais, j'ai quelque tact.

BELVAL.

Non, du goût, du talent.
Vous êtes très-connu dans la littérature.

DUBUISSON.

Vraiment?

BELVAL.

Comme amateur. Et même l'on assure
Que Valcour a souvent recherché vos avis,
Et s'est trouvé fort bien de les avoir suivis.

DUBUISSON.

A ne vous rien cacher, il en est quelque chose.

BELVAL.

Voyez-vous!

DUBUISSON.

Mais motus.

BELVAL.

Il suffit.

DUBUISSON.

Et pour cause.

AGATHE, bas, à Justine.

Il réussit!

DUBUISSON.

Tenez, vous me convenez fort.

J'aime les gens d'esprits ; vous m'avez plu d'abord.
Il faut que nous fassions plus ample connaissance

AGATHE, bas, à Justine.

Ah ! Justine !

BELVAL.

Croyez que ma reconnaissance....

SCÈNE IV.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, BELVAL, VALCOUR.

DUBUISSON.

Approchez, cher Valcour. Je suis très-satisfait
Du jeune rédacteur.

VALCOUR.

Je le crois en effet ;
Car il a de l'esprit.

DUBUISSON.

Il ira loin, je gage.

VALCOUR.

Vous le jugez fort bien.

DUBUISSON.

Oui, d'abord... son langage...
Oh ! je connais mon monde !... un air modeste et doux.
(A Belval.)
Faites-moi l'amitié de dîner avec nous.

AGATHE, à part.

Qu'entends-je !

BELVAL.

Un tel honneur...

AGATHE.

Vous l'engagez, mon père ?

DUBUISSON.

Est-ce qu'il te déplaît, par hasard ?

AGATHE.

Au contraire.

DUBUISSON.

C'est un homme charmant.

AGATHE.

Je pense bien ainsi.

DUBUISSON.

Que j'aime, que j'estime.

AGATHE.

Oh ! je l'estime aussi.

DUBUISSON.

A venir sans façon de grand cœur je l'invite.

AGATHE.

Ainsi, vous permettez qu'il nous rende visite ?

DUBUISSON.

Parbleu !

AGATHE.

Souvent ?

DUBUISSON.

Sans doute, et c'est me faire honneur.

AGATHE.

Tous les jours ?

DUBUISSON.

Tous les jours.

AGATHE.

Ah ! Belval, quel bonheur !

VALCOUR ET DUBUISSON.

Belval !...

VALCOUR, à part.

Et c'est Marcel... Ah ! quelle perfidie !

DUBUISSON.

Qu'est-ce à dire ? Belval !

JUSTINE, à part.

Peste de l'étourdie !

DUBUISSON, à Belval.

Comment, Monsieur...

BELVAL.

Hélas ! vous me voyez confus ;
Réduit au désespoir par vos cruels refus,
Mon amour...

DUBUISSON.

Me jouer !

BELVAL.

Ah ! pour elle j'existe ;
Et nos cœurs...

DUBUISSON.

Profaner le nom de journaliste !

AGATHE.

Mon père !

DUBUISSON.

Laissez-moi.

AGATHE.

J'embrasse vos genoux.

BELVAL.

J'implore vos bontés.

DUBUISSON.

Monsieur, retirez-vous.

VALCOUR, passant entre Belval et Dubuisson.

Du calme, mon ami.

DUBUISSON.

Non, je suis en colère.

JUSTINE.

Il fera des journaux, si cela peut vous plaire.

DUBUISSON.

(A Valcour.)

Impertinente ! Eh ! quoi, vous n'êtes pas frappé.
De l'audace....

VALCOUR.

Jeune homme ! ah ! vous m'avez trompé !
Vous osez vous servir d'une ruse coupable ;
Faire votre jouet d'un homme respectable !
Vous vous introduisez chez lui pour le trahir,
Pour exciter sa fille à lui désobéir !

Voilà par quels excès votre amour se signale!
Vous avez bien des torts.

BELVAL.

Ah! trève de morale.
Coupable envers Monsieur, j'en puis tout supporter;
Mais vous, épargnez-moi...

VALCOUR.

Non, veuillez m'écouter.
Au lieu de hasarder une folle entreprise,
Que ne me parliez-vous tantôt avec franchise?
Une telle démarche, honorable à tous deux,
Me fesait un devoir de seconder vos vœux;
Alors j'eusse plaidé pour vous auprès d'un père.

DUBUISSON.

Il a raison; voilà ce que vous deviez faire.

BELVAL, à Valcour.

Qu'entends-je? vous auriez, Monsieur....

VALCOUR.

Si mon ami
Dans ses préventions n'est pas trop affermi,
Peut-être à le fléchir parviendrons-nous encore.

JUSTINE, à part.

Voudrait-il les servir?

AGATHE.

Hélas! je vous implore.

BELVAL.

Se pourrait-il? ô ciel!

DUBUISSON.

Y pensez-vous, Valcour!

VALCOUR.

Oui, l'on doit excuser les fautes de l'amour.

DUBUISSON.

Comment?

VALCOUR.

Vous vous rendrez tôt ou tard, je m'en flatte.

DUBUISSON, à Valcour.

Me conseillez-vous donc de lui donner Agathe?

VALCOUR.

Mais....

DUBUISSON, de même.

Si c'est votre avis, parlez.

VALCOUR.

En ce moment
Votre ame est tout entière à son ressentiment;
Vous n'êtes pas, Monsieur, en état de m'entendre.

DUBUISSON.

Cependant....

VALCOUR.

On le voit; pourquoi vous en défendre?
Par l'aspect de Belval vous êtes irrité;
Convenez-en.

DUBUISSON.

Sans doute, et sa témérité...

VALCOUR, à Belval.

Mon cher, votre présence entretient sa colère.

Soyez digne d'Agathe en respectant son père :
Désarmez-le du moins en vous montrant soumis ;
Allez, retirez-vous.

DUBUISSON.

Oui, sortez.

BELVAL.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JUSTINE, AGATHE, VALCOUR, DUBUISSON.

AGATHE, à Valcour.

Monsieur, en vos bontés je mets mon espérance.
Ne voyez point nos maux avec indifférence ;
Près d'un père offensé devenez notre appui ;
Vous fléchirez son cœur, vous pouvez tout sur lui.
Protégez-nous.

VALCOUR.

Hélas ! quelle cruelle épreuve !...
Mais de mon dévoûment vous aurez cette preuve ;
Par mes propres douleurs pourrais-je être arrêté,
Quand il faut assurer votre félicité ?
Je lui sacrifirais mon repos et ma vie !
Oui, je vais vous servir au gré de votre envie ;
Et, pressant votre père en faveur de Belval,
Travailler au bonheur de mon heureux rival.

AGATHE.

Quoi ! Monsieur....

DUBUISSON.

Cher Valcour!

VALCOUR.

Ah! mon esprit s'égare,
Et mon fatal amour malgré moi se déclare.
Mais de ce sentiment ne craignez pas l'effet;
Je renonce à l'espoir, le sacrifice est fait.
Votre père a souvent daigné me faire entendre
Qu'il se croirait heureux de me nommer son gendre;
J'ai su le refuser: pouvais-je avec honneur
Accepter votre main, n'ayant pas votre cœur?
N'en doutez pas, bientôt nos soins, notre constance,
D'un père, d'un ami, vaincront la résistance.
Si Belval vous chérit, s'il est digne de vous,
J'ose vous le promettre, il sera votre époux.

AGATHE.

Monsieur, vos procédés.... si le ciel me destine....
Mon trouble... excusez-moi... Retirons-nous, Justine.

JUSTINE, à part, en sortant.

Ma foi, s'il est sincère et parle tout de bon,
Je dois à deux genoux lui demander pardon.

SCÈNE VI.

VALCOUR, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Je vous admire! en vous chaque jour me révèle
Quelque perfection, quelque vertu nouvelle.

Oui, vous êtes un sage, un homme sans égal.
Quoi! vous aimez ma fille, et parlez pour Belval!

VALCOUR.

Je remplis mon devoir.

DUBUISSON.

Vous voyant le défendre,
J'étais, je vous l'avoue, au moment de me rendre.
Mais ceci change tout.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Vous vous rendrez :
Ma fille vous est chère, et vous l'épouserez.

VALCOUR.

Votre amitié pour moi vous séduit, vous entraîne.
Mais quoi, lorsque Belval est en butte à la haine,
Quand de vils ennemis l'osent calomnier,
A ses persécuteurs j'irais m'associer!
Oui, Belval des méchans exerce le génie :
Cette accusation est une calomnie.

DUBUISSON.

Voilà comme toujours vous jugez bien d'autrui.
Moi, Belval m'est suspect.

VALCOUR.

Il est vrai qu'aujourd'hui
On m'offrait de prouver les faits dont on l'accuse;
Mais si j'eusse accepté, je serais sans excuse.

DUBUISSON.

Non, permettez, mon cher, vous avez eu grand tort :

Avant de protéger, on s'informe d'abord.

VALCOUR.

Il en est encor tems, je puis vous satisfaire,
Et des preuves qu'on m'offre éclairer cette affaire.
Mais, s'il est innocent, comme j'en suis certain,
D'Agathe, dès ce jour, accordez-lui la main.

DUBUISSON.

Jamais à cet hymen je ne pourrai souscrire.

SCÈNE VII.

DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

DORMEUIL.

Mon frère, qu'est-ce donc? que vient-on de me dire?

DUBUISSON.

Oui, votre protégé se conduit joliment.
S'introduire chez moi sous un déguisement!

DORMEUIL.

Eh bien! quel grand forfait, voyons? c'est une ruse :
L'amour qui l'inspira doit lui servir d'excuse.

VALCOUR.

C'est ce que je disais.

DORMEUIL.

Qui? vous?

DUBUISSON.

Sans doute.

VALCOUR.

Oui, moi.

DORMEUIL.

Je ne l'aurais pas cru.

VALCOUR.

Pourquoi, Monsieur ?

DUBUISSON.

Pourquoi ?

Oh ! je le sais, cela se devine de reste.
Vous êtes journaliste, et Monsieur les déteste ;
Rien de ce qui vient d'eux n'est jamais de son goût :
Il se croit tant d'esprit !

DORMEUIL.

Vous exagérez tout.
On peut pour ces messieurs avoir beaucoup d'estime,
Sans trouver, comme vous, tout ce qu'ils font sublime ;
Sans prendre leurs écrits pour guide, pour fanal,
Sans se pâmer de joie à l'aspect d'un journal.

DUBUISSON.

Votre ton goguenard ne convient pas, mon frère.
Respectez....

DORMEUIL.

Les journaux ? quel bien leur voit-on faire ?
Dites.

DUBUISSON.

Quel bien ! quel bien !

VALCOUR.

Pourquoi vous emporter ?
Je ramasse le gant qu'on ose me jeter ;

Et, laissant à Monsieur les froides railleries,
J'oppose des raisons à des plaisanteries.
Nira-t-il des journaux les utiles effets?
Partout leur influence atteste leurs bienfaits.
Eh! qui pourrait compter les services qu'ils rendent,
Les lumières, les biens que partout ils répandent?
Vrais organes du peuple, objet de tous leurs soins,
Ils expriment ses vœux, dénoncent ses besoins;
Poursuivent sans pitié l'imposture et le crime;
Font entendre la voix du faible qu'on opprime.
Des agens du pouvoir, leur sévère équité
Signale l'incurie ou l'incapacité;
Et, devançant pour eux le burin de l'histoire,
Elle attache à leurs noms l'infamie ou la gloire.
Par eux chacun apprend ses devoirs et ses droits:
Des abus qu'on leur cache ils instruisent les rois;
Des citoyens, froissés à l'insu d'un bon maître,
Ils tarissent les pleurs en les fesant connaître.
Voilà, Monsieur, voilà ce qu'on doit aux journaux;
Voilà leur mission, leurs succès, leurs travaux;
Enfin voilà leurs droits à l'estime publique.

DORMEUIL.

Tenez, ne parlons pas, Monsieur, de politique;
Sur un pareil chapitre on s'emporte d'abord:
Les gens du même avis ne sont jamais d'accord.

DUBUISSON.

Mauvaise excuse; allons, vous ne pouvez répondre.
Je l'avais bien prévu qu'il saurait vous confondre.

VALCOUR.

Il me semble en effet...

DORMEUIL.

Soit, vous m'avez vaincu :
Je suis, si vous voulez, tout-à-fait convaincu.
Oui, Monsieur, j'en conviens, les auteurs de gazettes
Des vœux des nations sont les seuls interprètes :
La vérité toujours est leur suprême loi ;
L'accord qui règne entre eux prouve leur bonne foi ;
Ils n'ont tous qu'un seul but, le bien de la patrie ;
Ils ne sont les échos d'aucune coterie ;
Bien loin d'entretenir l'aigreur des factions,
Ils rapprochent les cœurs, calment les passions ;
A de vils intérêts toujours inaccessibles,
Ils sont impartiaux, sans fiel, incorruptibles...
Tous débats entre nous seraient donc superflus ;
Je vous accorde tout, ainsi n'en parlons plus.

VALCOUR.

Avec tant d'amertume alors que l'on s'explique...

DORMEUIL.

Vous voyez le danger de parler politique :
On interprète à mal les plus simples discours,
Et sans être compris on se brouille toujours.
Bornons-nous, s'il vous plaît, à la littérature.

VALCOUR.

Non, Monsieur, c'est assez.

DUBUISSON.

Ah! je vous en conjure,
Puisque mon cher beau-frère ici fait le plaisant,
Rabattez son caquet et son air suffisant.
Ce sera gai, ma foi.

VALCOUR.

Comment se faire entendre
Par des gens résolus à ne vous point comprendre ?
Que leur dire ? à l'aspect du soleil qui nous luit,
Monsieur ferme les yeux, et prétend qu'il fait nuit.
Voudra-t-il avouer que la littérature
Reconnut de tout tems notre magistrature ?
Héritiers de Champfort, Laharpe, Marmontel,
Du dieu du goût comme eux nous desservons l'autel ;
Nous opposons le frein d'une saine critique
A l'école tudesque, au style romantique,
Et du Pinde français prévoyant les dangers,
Nous en fermons l'approche à tous dieux étrangers.
Des jeunes écrivains nous dirigeons l'audace,
Nous éclairons pour eux les écueils du Parnasse ;
Nous soutenons leurs pas, nous échauffons leurs cœurs,
Et tressons des lauriers pour le front des vainqueurs.
D'après nos jugemens la gloire se dispense ;
Le mérite modeste obtient sa récompense ;
Et le plat écrivain, sous nos traits accablé,
Aux fouets du ridicule est par nous signalé.

DUBUISSON.

Voilà parler ! ce sont des faits qu'il vous présente.
Que répondre à cela ?

DORMEUIL.

Mais, que monsieur plaisante.
Il parle de justice et de sincérité !
C'est qu'il veut éprouver notre crédulité.
Qu'en province du goût on vous nomme interprètes,
Passe ; on y croit encore aux arrêts de gazettes.
Mais ici nous savons à quoi nous en tenir ;

A nous en faire accroire on ne peut parvenir.
On sait par quels moyens les éloges s'obtiennent;
Que messieurs tels entre eux se vantent, se soutiennent;
Que vous ne jugez plus l'auteur sur son talent;
Qu'il est loué selon qu'il pense ou noir ou blanc.
On dit même tout haut, excusez ma franchise,
Qu'un mauvais écrivain, que Plutus favorise,
Des journaux, quand il veut, peut respirer l'encens.

VALCOUR.

De tels discours...

DORMEUIL.

Pour vous ne sont point offensans.
Votre délicatesse en rien n'est insultée;
La personne présente est toujours exceptée,
C'est l'usage.

VALCOUR.

Vraiment ceci devient trop gai.

DUBUISSON.

Moi, de pareils propos je suis très-fatigué.

VALCOUR.

Oui, oui, nous sommes tous des gens abominables,
Sans talens, sans honneur, enfin des misérables.

DORMEUIL.

Non, Monsieur, je suis juste : il en est, j'en convien,
Qui sont tout à la fois savans et gens de bien;
Qui forment notre goût, nous plaisent, nous instruisent,
Jugent en conscience, et pensent ce qu'ils disent.
Ceux-là je les distingue, et, comme tout Paris,
J'estime leur personne et prise leurs écrits.

Mais un tas de censeurs ignorans et frivoles,
Qui n'ont jamais paru sur le banc des écoles;
Qui jugent un auteur sans en sentir le prix;
Qui lui veulent montrer ce qu'ils n'ont point appris;
Qui, cherchant des succès à force de scandales,
Ramassent leur esprit sous les piliers des halles,
Sont sans frein, sans scrupule, et n'ont d'autre métier
Que d'user une plume à salir du papier!...
Morbleu!...

DUBUISSON.

Là, là, tout doux, pas tant d'impatience.
Vous n'êtes pas ici, mon frère, à l'audience.

VALCOUR.

Laissez; on voit d'où vient ce mépris des journaux;
Ils rendent quelquefois compte des tribunaux:
Peut-être sur Monsieur et sur ses plaidoiries
Ils se seront permis quelques plaisanteries.

DUBUISSON.

Bien!

DORMEUIL.

Cela pourrait être, et j'en ferais l'aveu,
Car il est tel journal qu'on estime si peu,
Que, loin de redouter ses insultes obscures,
On se tient honoré d'essuyer ses injures.

DUBUISSON.

Ah! je ne puis souffrir les personnalités!
Mon ami, pardonnez ses incivilités.
De votre politesse à sa honte il abuse;
Mais je le désavoue, et vous demande excuse.

VALCOUR.

Rassurez-vous ; Monsieur ne saurait m'offenser.

DUBUISSON.

Vous ne m'en voulez pas ?

VALCOUR.

Pouvez-vous le penser ?

DUBUISSON.

(A Dormeuil.)

Digne ami !... Serviteur.

DORMEUIL.

Un mot.

DUBUISSON.

Adieu, mon frère.

DORMEUIL.

Au sujet de Belval que prétendez-vous faire ?

DUBUISSON.

Suffit.

DORMEUIL.

Mais répondez.

DUBUISSON.

Ne suivez point mes pas.

DORMEUIL.

Vous vous expliquerez, je ne vous quitte pas.

SCÈNE VIII.

VALCOUR.

L'insolent !.., Son aspect m'importune et me blesse !
Le désir de me perdre excite son adresse ;
Il est de mon rival le conseil et l'appui !
Il faut que Dubuisson enfin rompe avec lui :
A prendre ce parti je saurai le conduire.
Mais Belval !... près d'Agathe, et par moi s'introduire !
Ah ! perfide Marcel ! misérable instrument !
Tu vas voir si c'est moi qu'on joue impunément !

SCÈNE IX.

MARCEL, VALCOUR.

MARCEL.

J'ai revu l'imprimeur ; ma foi, la course est bonne !

VALCOUR.

Vous voilà donc enfin ?

MARCEL.

C'est moi-même en personne.

VALCOUR.

Je crois que le coquin ose encor plaisanter.

MARCEL.

Je n'ai pas de motif, Monsieur, pour m'attrister.

VALCOUR.

Nous allons voir. Veuillez me dire, agent fidèle,
Quel est ce rédacteur, que tantôt votre zèle...

MARCEL.

Vous savez?...

VALCOUR.

Je sais tout.

MARCEL.

Eh bien! le tour est bon,
N'en convenez-vous pas? et monsieur Dubuisson...

VALCOUR.

Mais a-t-on vu jamais une pareille audace!
Ah! sortez à l'instant; c'en est trop, je vous chasse.

MARCEL.

Moi?

VALCOUR.

Comme rédacteur me présenter Belval!
Pour nuire à mes desseins, s'unir à mon rival!

MARCEL.

Qui? lui! votre rival?

VALCOUR.

Vous l'ignoriez, peut-être?

MARCEL.

Eh! sans doute; comment aurais-je pu connaître
Que vous aimiez Agathe?

VALCOUR.

Il fallait le savoir.

MARCEL.

De deviner, Monsieur, je n'ai pas le pouvoir.
Et vous-même vingt fois vous m'avez fait entendre
Que Dubuisson, en vain, vous désirait pour gendre.

VALCOUR.

C'est assez discourir, vous n'êtes plus à moi.

MARCEL.

Si vous aviez daigné confier à ma foi...

VALCOUR.

Un malheureux que j'ai tiré de la misère!

MARCEL.

Songez donc que toujours vous m'avez fait mystère...

VALCOUR.

Un drôle!

MARCEL.

Mais, Monsieur...

VALCOUR.

Que j'ai comblé!

MARCEL.

Pardon
Si je vous ai déplu; mais pouvais-je...

VALCOUR.

Un fripon,
Qui me doit son état, qui végétait naguères;
Qui sur le corps avait dix méchantes affaires!

MARCEL.

Ça, vous me fatiguez, je vous le dis tout net.

VALCOUR.

Qu'est-ce à dire, insolent?

MARCEL.

Ah! plus bas, s'il vous plaît.

VALCOUR.

Sors, ou tu vas payer cet impudent langage.

MARCEL.

Morbleu! n'approchez pas.

VALCOUR.

Ah! quel excès d'outrage!
La justice de toi va me faire raison,
Oui, je sais de tes tours, et dans peu la prison...

MARCEL.

Il vous sied bien, ma foi, de menacer les autres.
Vous savez de mes tours? moi je connais les vôtres :
Nous verrons..

VALCOUR, à part.

Il est vrai! je suis à sa merci.

(Haut.)

Quelle école!...Marcel, tu t'emportes aussi...

MARCEL.

La prison! ah! je vais en raconter de belles!

VALCOUR.

Calme-toi.

MARCEL.

Je dirai l'auteur de ces libelles
Qui depuis quelque tems circulent dans Paris.

VALCOUR.

Mais...

MARCEL.

Comment vous mettez vos éloges à prix.

VALCOUR, tirant sa bourse.

Accepte...

MARCEL.

Le métier que vous me faites faire.

VALCOUR.

Allons, Marcel, excuse un instant de colère.

MARCEL.

Non, vous savez mes tours, allez me dénoncer.

VALCOUR.

J'avais tort, j'en conviens.

MARCEL.

Vous osez me chasser!...
Me traiter de fripon!

VALCOUR.

Ce Belval en est cause...
Il faut bien au dépit pardonner quelque chose.

MARCEL.

Ah! de pareils affronts...

VALCOUR.

Je t'aime, tu le sais.

MARCEL.

J'aurais tout fait pour vous.

VALCOUR.

Eh bien ; c'en est assez.

Oublions.

MARCEL.

Mais....

VALCOUR.

Marcel !

MARCEL, acceptant l'argent.

Allons, il faut me rendre.

VALCOUR.

De bon cœur ?

MARCEL.

De bon cœur.

VALCOUR.

Ah ! tu peux tout attendre...

(A part.)

De m'en débarrasser je trouverai moyen.

MARCEL, à part.

Va, je me vengerai, je te le promets bien.

VALCOUR.

Allons, plus de débats, que voulais-tu me dire ?

(Lui donnant l'article.)

A propos, j'ai changé l'article sur Elmire :
Tu le porteras.

MARCEL.

(A part.)

Oui, Monsieur. Je puis mentir.

VALCOUR.

Fort bien. Et le pamphlet ?

MARCEL.

Je viens vous avertir
Qu'on n'a pu me donner les épreuves. Le prote
M'a promis que demain vous les auriez sans faute.

VALCOUR.

Qu'ils sont longs! mais demain ne manque pas au moins..

MARCEL.

Ma tendre affection vous répond de mes soins.

VALCOUR.

Je vais chez Roberville; il faut que je le voie.
Ah! tu pourras bientôt prendre part à ma joie...
Je ne m'explique pas; mais tu verras dans peu.

MARCEL.

Votre bonheur toujours fut mon unique vœu.

VALCOUR.

Bon Marcel! ah! mon cœur te rend bien la pareille.

SCÈNE X.

MARCEL, déchirant l'article que Valcour lui a remis.

Compte sur moi, va, tiens, tiens, je te le conseille!
Le voilà, ton pamphlet! Épreuves, manuscrit,
Tout est entre mes mains. Maître d'un tel écrit,
J'ai de quoi me venger; et tu peux bien t'attendre...

SCÈNE XI.

DORMEUIL, MARCEL.

DORMEUIL, sans voir Marcel.

Mon frère est furieux, il ne veut rien entendre.

MARCEL.

C'est vous, Monsieur!

(Lui donnant les épreuves et le manuscrit.)

Tenez, vous pouvez en ce jour...

DORMEUIL.

Quelle est cette brochure?

MARCEL.

Une œuvre de Valcour,
Un pamphlet anonyme, un libelle.

DORMEUIL.

Qu'entends-je!

MARCEL.

Oui, composé pour perdre un monsieur de Solange.
Auprès de votre frère, il faut tirer parti...

SCÈNE XII.

BELVAL, DORMEUIL, MARCEL.

BELVAL.

Je vous cherchais, Monsieur.

DORMEUIL.

Vous n'êtes point parti!

BELVAL.

J'attendais.

DORMEUIL.

Ah! pour vous l'heureuse découverte!
Valcour par ce libelle a préparé sa perte.
Voyez; quand Dubuisson en connaîtra l'auteur!...

BELVAL.

Solange!... qu'ai-je lu? mon oncle! quelle horreur!

DORMEUIL.

Votre oncle?

BELVAL.

Ah! dans l'instant je vais...

MARCEL.

De la prudence;
Il peut tout nier.

DORMEUIL.

Lui? malgré son impudence,
Contre ce manuscrit que peut un désaveu?

MARCEL.

Lisez.

DORMEUIL.

Que vois-je, ô ciel! la main de mon neveu!

BELVAL.

De Saint-Clair?

DORMEUIL.

Se peut-il? et par quel artifice!...

MARCEL.

Pour vous en informer ce lieu n'est pas propice.

Allons chez vous, Monsieur; là, sans aucun détour,
Je vous apprendrai tout; vous connaîtrez Valcour.

DORMEUIL.

Oui, viens nous expliquer cet étrange mystère;
Et voyons tous les trois ce qu'il convient de faire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AGATHE, JUSTINE.

AGATHE, tenant les lettres de Belval.

Qu'ai-je lu !... Se peut-il !... après tant de sermens,
Trahir ma confiance et nos engagemens !
Sa main a pu tracer... quoi ! Belval !...

JUSTINE.

Ah ! l'infâme.
J'aurais de lui, je crois, répondu sur mon ame.

AGATHE.

Elmire !... il la préfère, il lui donne sa foi !
Hélas ! peut-elle donc l'aimer autant que moi ?

JUSTINE.

Croyez à l'apparence, et jugez sur la mine !...
Les hommes, voyez-vous, sont des monstres.

AGATHE.

Justine,
S'il se justifiait.

JUSTINE.

Allons, songez-y mieux.

Ses lettres pour Elmire enfin sont sous vos yeux,
Et vous doutez encor ?

AGATHE.

Hélas ! plus d'espérance !

JUSTINE.

Mais qui vous a remis cette correspondance ?

AGATHE.

C'est mon père. Un ami qui veut être inconnu,
La lui vient d'envoyer ; lui déjà prévenu...

JUSTINE.

Cet ami, quel qu'il soit, est pour vous plein de zèle.

AGATHE.

De mon hymen prochain il a su la nouvelle,
Écrit-il, et, touché du malheur où je cours,
D'une utile lumière il m'offre le secours.

JUSTINE.

Et mais... cet inconnu... cet intérêt extrême...
Oui, je le parîrais... c'est Elmire elle-même.

AGATHE.

Elmire ! Dans quel but ?

JUSTINE.

Pour rompre un nœud fatal,
Pour éloigner de vous, pour garder son Belval.
Seule elle a pu livrer ces gages de tendresse,
Et son dépit jaloux à Monsieur les adresse.
J'en suis sûre à présent.

AGATHE.

Tout espoir m'est ravi !

SCÈNE II.

AGATHE, VALCOUR, JUSTINE.

VALCOUR, à part.

Les lettres en ses mains! Ah! l'on m'a bien servi.

JUSTINE.

C'est trop vous affliger et regretter un traître.

AGATHE.

Ah! ma pauvre Justine!

VALCOUR, à part.

Il est tems de paraître.

(Haut.)

Approchons. Belle Agathe, à vos ordres soumis,
J'ai servi mon rival, je vous l'avais promis;
Espérez tout; pour lui je vais parler encore.

AGATHE.

Non, Monsieur, maintenant je le hais, je l'abhorre.
Tandis qu'il m'abusait par les plus doux aveux,
Il adressait ailleurs son amour et ses vœux;
Ces lettres pour Elmire...

VALCOUR.

Eh! quel est ce mystère?

AGATHE.

Il me trompait!

SCÈNE III.

SAINT-CLAIR, DUBUISSON, AGATHE, VALCOUR, JUSTINE.

DUBUISSON.

Eh bien! tu pleures?

AGATHE.

Ah mon père!

DUBUISSON.

Ton Belval, tu le vois, n'était qu'un suborneur.

AGATHE.

Mon père, pardonnez une coupable erreur;
De mon funeste amour je suis assez punie.
Le perfide! pour lui j'aurais donné ma vie,
Pour lui je m'excitais à vous désobéir;
Et cependant, hélas! il a pu me trahir!

(Lui rendant les lettres.)

Reprenez...

DUBUISSON, à Valcour.

Par Belval ces lettres sont écrites.

VALCOUR.

Oui, je le sais.

DUBUISSON.

Tu n'as que ce que tu mérites.
Tu t'avises d'aimer sans mon consentement.

SAINT-CLAIR.

Quoi, ma sœur, ce Belval que tu me vantais tant,
Ce modèle d'amour dont les ardeurs parfaites...

DUBUISSON.

Le drôle !

AGATHE.

Par pitié...

DUBUISSON.

Ces belles amourettes
Finissent toujours mal.

AGATHE.

Mon père, c'est assez.

JUSTINE.

Il ne mérite pas les pleurs que vous versez.

AGATHE.

Son changement aussi n'a rien qui m'intéresse.
Le mépris dans mon cœur succède à la tendresse ;
Je déteste l'ingrat, je veux n'y plus songer,
Et dans d'autres liens comme lui m'engager.
Oui, mon père, je veux en tout vous satisfaire ;
J'épouserai Monsieur, si cela peut vous plaire.

VALCOUR.

Ciel ! vous consentiriez..

SAINT-CLAIR.

Tu combles tous nos vœux.

DUBUISSON.

Embrasse-moi, ma fille ; en serrant de tels nœuds
Tu feras le bonheur du reste de ma vie.

AGATHE.

Hâtez donc cet hymen.

DUBUISSON.

C'est aussi mon envie.
Aisément le contrat se peut signer demain ;
Et dans huit jours au plus il recevra ta main.

AGATHE.

Quoi ! sitôt ?

DUBUISSON.

Qu'est-ce à dire ? Ah ! tout ceci me lasse.

SAINT-CLAIR.

Attends-tu que Belval vienne implorer sa grâce ?

AGATHE.

Ah ! pardonnez, mon père. Oui, vous avez raison,
Je ne puis assez tôt punir sa trahison,
Lui marquer mes dédains et mon indifférence ;
Oui, pressez l'union qui fait mon espérance ;
Ordonnez, je suis prête à marcher à l'autel ;
Je promets à Monsieur un amour éternel ;
Cet hymen est un baume à ma douleur affreuse,
Il fera mon bonheur... Que je suis malheureuse !

(Elle sort.)

JUSTINE, à part.

Dans tout ceci Valcour est trop intéressé,
Observons bien.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-CLAIR, DUBUISSON, VALCOUR.

DUBUISSON.

Ses pleurs auront bientôt cessé.
D'un tel affront son cœur et s'indigne et s'irrite ;
Mais l'amour n'a point part au trouble qui l'agite.

VALCOUR.

Agathe, en son dépit, croit n'avoir plus d'amour ;
Mais peut-être, plus calme, avant la fin du jour,
Regrettant d'avoir fait d'imprudentes promesses...

DUBUISSON.

Voilà-t-il pas encor de vos délicatesses !

VALCOUR.

On pourrait différer, Monsieur.

DUBUISSON.

Point de répit ;
Non ; ma fille consent : que ce soit par dépit,
Par vengeance, n'importe ; elle est honnête et sage,
Et l'on peut, sans amour, faire très-bon ménage.

SAINT-CLAIR.

Ajoutez que ma sœur ne saurait plus aimer
Un homme que son cœur a cessé d'estimer.

DUBUISSON.

Oui, c'est cela ; voilà ce que je voulais dire.

VALCOUR.

Ah! je sens qu'aisément on croit ce qu'on désire.
(Passant entre les deux.)
O mes amis, pour moi quel heureux avenir!
J'aurai donc le bonheur de vous appartenir!

SAINT-CLAIR.

Dans mon meilleur ami je vais trouver un frère.

DUBUISSON.

Je brûlais de conclure une union si chère :
Tout réussit enfin au gré de mes souhaits.

VALCOUR.

Cependant votre frère avait d'autres projets;
Il protége Belval, le conduit, l'encourage.
Sans doute cet hymen n'aura pas son suffrage.

DUBUISSON.

Nous nous en passerons.

VALCOUR.

Il me hait, m'a-t-on dit.

DUBUISSON.

Qu'importe?

VALCOUR.

Sur Agathe il a quelque crédit;
Il n'épargnera rien pour me nuire auprès d'elle.

DUBUISSON.

Oh! je saurai mettre ordre à ce prétendu zèle.
Et, sans plus différer, je vais dès aujourd'hui
L'engager poliment à demeurer chez lui.
Mais terminons d'abord notre importante affaire.

Pour presser le contrat, je vais chez mon notaire.
Je ne vous parle pas du cautionnement :
Demain il sera prêt. Je le trouve aisément,
Sur des fonds que j'avais laissés dans le négoce ;
Et vous l'accepterez comme présent de noce.

VALCOUR.

Quoi ! vous voulez encor...

SAINT-CLAIR.

Je me joins à vos vœux,
Mon père, et je le prie....

VALCOUR.

Amis trop généreux.

DUBUISSON.

Allons, il se fait tard ; je sors sans plus attendre.
Adieu, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Adieu, mon gendre.

SCÈNE V.

SAINT-CLAIR, VALCOUR.

VALCOUR.

Quel homme respectable ! Ah ! je suis confondu
De toutes ses bontés.

SAINT-CLAIR.

Ce choix vous était dû.
Il fera le bonheur d'une sœur qui m'est chère,
Et lui seul envers vous peut acquitter mon père.

VALCOUR.

Comment ! que dites-vous, Saint-Clair ?

SAINT-CLAIR.

La vérité.
Il vous doit ses plaisirs et sa félicité.
C'est vous qui, de ses goûts réformant l'habitude,
L'avez rendu sensible aux charmes de l'étude.
Et moi, moi qui m'exerce à marcher sur vos pas,
Guidé par vos conseils que ne vous dois-je pas ?

VALCOUR.

Ce que je fais pour vous, Saint-Clair, est peu de chose ;
C'est un devoir sacré que l'amitié m'impose.
Par d'utiles avis diriger vos essais,
Vous préparer la voie à de brillans succès ;
De la saine raison embrassant la défense,
Affranchir votre esprit des langes de l'enfance ;
Le délivrer du joug des superstitions ;
Porter l'indépendance en vos opinions ;
Vous apprendre à marcher entre des précipices,
A fuir les préjugés presque autant que les vices ;
Et vous montrer qu'on peut, cédant à ses désirs,
Honorer la vertu sans nuire à ses plaisirs :
Voilà ce que de moi notre amitié réclame ;
Voilà les vérités que je verse en votre ame ;
Je remplis le devoir que l'honneur m'a tracé,
Si vous m'aimez un peu je suis récompensé.

SAINT-CLAIR.

Que de droits vous avez à ma reconnaissance !
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance ;
Jamais je n'oublirai...

VALCOUR.

J'entends quelqu'un, je crois.

SAINT-CLAIR.

En effet.

VALCOUR.

De Dormeuil je reconnais la voix.

SAINT-CLAIR.

C'est lui-même, à cette heure, ici que vient-il faire ?

VALCOUR.

Quoi ! monsieur Dubuisson n'a pu nous en défaire ?...
Cher Saint-Clair, pardonnez si je m'exprime ainsi.

SAINT-CLAIR.

Oh ! je vous l'abandonne ; il me fatigue aussi.
De ses prétentions sans cesse il nous assomme.
Autrefois je l'aimais, il me semblait bonhomme,
Mais, depuis qu'en ces lieux vous vivez avec nous,
Ce n'est plus qu'un censeur incommode et jaloux.
Il entre.

VALCOUR, à part, apercevant Belval.

Encor Belval ! que son aspect me gêne !

SCÈNE VI.

SAINT-CLAIR, VALCOUR, BELVAL, DORMEUIL.

VALCOUR.

Jeune homme, quel motif en ces lieux vous ramène ?
Osez-vous bien d'un père, irrité contre vous,
Méconnaître les lois et braver le courroux ?

DORMEUIL.

C'est moi qui le conduis. Vous trouvez bon, je pense,
Que de vous consulter, Monsieur, je me dispense.

SAINT-CLAIR.

Mais peut-être à Monsieur j'ai droit de rappeler...

DORMEUIL.

C'est à toi justement que Belval veut parler.

SAINT-CLAIR, passant entre Valcour et Belval.

Monsieur m'est inconnu, sa visite m'étonne.

DORMEUIL.

Tu profites fort bien des leçons qu'on te donne...

SAINT-CLAIR.

Ah! ne me forcez pas, mon oncle, à vous manquer!
Au fait, que me veut-on ?

BELVAL.

Je vais vous l'expliquer.
Un oncle vertueux, et que mon cœur révère,
M'a prodigué ses soins, m'a tenu lieu de père,
Comblé de ses bienfaits, élevé dans ses bras :

Lui-même dans le monde il a guidé mes pas.
A cet oncle chéri, mon protecteur, mon maître,
Je dois ce que je suis, et ce que je puis être.
Eh bien! de ce vieillard auguste et respecté,
Vous avez lâchement flétri la probité,
Un libelle....

SAINT-CLAIR.

Un libelle! Expliquez-vous.

VALCOUR, à part.

Qu'entends-je!

BELVAL.

Oui, rougissez; je suis le neveu de Solange.

SAINT-CLAIR.

Solange!

VALCOUR, à part.

Quel revers!

SAINT-CLAIR, bas à Valcour.

Ils savent tout, grands dieux!

DORMEUIL, à Belval.

Oui, cette épreuve enfin lui doit ouvrir les yeux.

VALCOUR, bas à Saint-Clair.

Rien ne prouve...

SAINT-CLAIR, à Valcour.

Ah! je sens des atteintes cruelles!

DORMEUIL.

Toi, Saint-Clair, devenir un feseur de libelles!
Et pour ce vil métier tu n'as point eu d'horreur!

SAINT-CLAIR.

Pourquoi d'écrits pareils me supposer l'auteur?

BELVAL.

Je veux vous épargner une vaine imposture.
(Montrant le manuscrit.)
Osez-vous démentir, Monsieur, votre écriture?
Ce manuscrit....

SAINT-CLAIR.

Que vois-je? ô ciel!

VALCOUR, à part.

Je suis vendu!
Ne nous trahissons pas, rien n'est encor perdu.

BELVAL.

Le hasard m'a fourni cette utile lumière.
Les lois me promettaient une justice entière;
D'un débat scandaleux j'ai voulu m'abstenir;
Le nom de votre père a dû me retenir.
Il est d'autres moyens de venger cette offense.

VALCOUR, à part.

Que faire?

SAINT-CLAIR, bas à Valcour.

Il n'est plus tems de garder le silence.

BELVAL.

Les conseils de Monsieur ne sont plus de saison:
Vous m'avez outragé, j'en demande raison.

SAINT-CLAIR, regardant Valcour.

En effet... je le sens... oui, l'honneur doit prescrire...
Quoi, Valcour! à Monsieur n'avez-vous rien à dire?

VALCOUR.

(A part.) (Haut.)
Il va parler. Monsieur, Saint-Clair est mon ami;

A ce cartel, c'est moi qui répondrai pour lui.

SAINT-CLAIR.

Pour moi?...

BELVAL.

Non, c'est à lui de vider sa querelle;
Vous n'êtes pas, Monsieur, l'auteur de ce libelle?

(Passant entre Valcour et Saint-Clair.)

VALCOUR.

Eh! Messieurs, tout ceci peut encor s'arranger.
Pour un pareil sujet faut-il donc s'égorger?
Quand Saint-Clair a tracé l'écrit qui vous offense,
Il n'en a pas senti toute la conséquence;
Ne voyez-là qu'un trait de jeune homme.

SAINT-CLAIR.

Arrêtez.
Épargnez-moi, Monsieur, de telles lâchetés.
Oui, je vous désavoue. On peut à la jeunesse
Pardonner une erreur et non une bassesse.
Mon cœur est indigné, mais n'est pas incertain.

(A Belval.)

Ce libelle odieux est écrit de ma main;
Il outrage un vieillard qui vous servit de père;
Vous me voyez, Monsieur, prêt à vous satisfaire.

DORMEUIL.

Bien, mon neveu.

VALCOUR.

Saint-Clair, vous voulez...

SAINT-CLAIR.

C'est assez.
Je vous connais enfin mieux que vous ne pensez.

Je vois tout maintenant, le voile se déchire.

VALCOUR.

Je ne souffrirai pas...

DORMEUIL.

Parle, que veux-tu dire?

VALCOUR.

Saint-Clair...

BELVAL.

Expliquez-vous.

SAINT-CLAIR.

Ce n'est plus le moment.
Quand je vais expier mon triste aveuglement,
Toute explication serait lâche et honteuse;
Ma loyauté toujours vous paraîtrait douteuse...
Non, Monsieur, non; d'abord je vous satisferai,
Et si j'existe après, je me justifirai.

VALCOUR.

(A part.) (Haut.)
S'il sort, j'ai tout à craindre. Ah! ce combat...

SAINT-CLAIR.

De grâce...

VALCOUR.

Non, je dois l'empêcher ou prendre votre place.

DORMEUIL.

Saint-Clair, pour cette nuit je t'emmène avec moi.

SAINT-CLAIR.

Je vous suis.

VALCOUR.

Arrêtez ! votre père... je doi...

SAINT-CLAIR.

Sortons, Messieurs, sortons.

SCÈNE VII.

VALCOUR.

O CONTRE-TEMS funeste !
Il va leur découvrir... La nuit encor me reste.
Dubuisson n'est qu'un sot que je tourne à mon gré ;
Et, si je les préviens, rien n'est désespéré.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

JUSTINE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Est-il bien vrai, Justine? en es-tu bien certaine?
Quoi! mon fils!

JUSTINE.

Oui, j'étais dans la chambre prochaine,
Et j'ai tout entendu; je ne puis m'abuser;
Votre frère et Belval sont venus l'accuser.

DUBUISSON.

D'avoir fait un libelle!

JUSTINE.

Oui, vous dis-je.

DUBUISSON.

Qu'entends-je!
Et contre qui, Justine?

JUSTINE.

Un monsieur de Solange,
Un oncle de Belval. Dois-je encor répéter?

DUBUISSON.

Solange! c'est cela, je n'en puis plus douter.

Voilà pourquoi mon frère, au moment de m'instruire,
(Tirant la brochure de sa poche.)
M'adresse ce pamphlet et m'invite à le lire :
Ajoutant que lui-même il viendra ce matin
Me découvrir l'auteur... Oui, rien n'est plus certain...
Tout s'explique... Voyons, que sais-tu davantage ?
Poursuis.

JUSTINE.

Belval, jaloux de venger cet outrage,
Reprochant à Saint-Clair sa lâche trahison,
De ce funeste écrit a demandé raison.

DUBUISSON.

Il ne mérite pas les craintes qu'il me coûte,
L'ingrat !... Dis-moi, Valcour était présent ?

JUSTINE.

Sans doute.

DUBUISSON.

Qu'a-t-il fait ? parle donc, et ne me cache rien.
Dis.

JUSTINE.

Quoique de Valcour je pense peu de bien,
En cette occasion je dois être sincère,
Il offrait de se battre ou d'arranger l'affaire.

DUBUISSON.

Je le reconnais là.

JUSTINE.

Mais Saint-Clair a d'abord
Comme une lâcheté repoussé tout accord.

DUBUISSON.

Eh quoi ! pour soutenir une telle infamie,

Le malheureux encor court exposer sa vie !

JUSTINE.

Hé ! Monsieur, si je puis m'expliquer librement,
C'est votre faute aussi.

DUBUISSON.

C'est ma faute ? Comment ?
Parle.

JUSTINE.

Oui, vous méritez les chagrins qu'il vous cause ;
C'est vous dont l'imprudence à ce péril l'expose.
Vous souffrez qu'à vos yeux Valcour et ses pareils
Corrompent votre fils par leurs mauvais conseils :
Par eux, n'en doutez pas, sa jeunesse est séduite.
Au lieu de surveiller ses mœurs et sa conduite,
Vous êtes le premier à flatter ses travers !
Eh ! qu'importe, Monsieur, qu'il compose des vers ?
Parmi les beaux esprits qu'importe qu'on le nomme ?
Il fallait avant tout en faire un honnête homme :
Mieux vaut moins de jargon et plus de probité.

DUBUISSON.

Insolente !

JUSTINE.

Monsieur, je dis la vérité.

DUBUISSON.

Moi, je te le défends.

JUSTINE.

Votre intérêt l'emporte.

DUBUISSON.

Si tu dis un seul mot, je te mets à la porte.

JUSTINE.

Puisque vous vous fâchez, je me tais.

DUBUISSON.

Tu fais bien.
Valcour est-il sorti?

JUSTINE.

Ma foi, je n'en sais rien;
L'intérêt que j'y prends...

DUBUISSON.

Trêve d'impertinence,
Allez voir.

JUSTINE.

Justement, le voici qui s'avance.
(Dubuisson fait signe à Justine de sortir.)

SCÈNE II.

DUBUISSON, VALCOUR.

VALCOUR.

Qu'est-ce donc, cher ami? vous paraissez troublé?

DUBUISSON.

De honte et de douleur, oui, je suis accablé!

VALCOUR.

Comment?

DUBUISSON.

Vous connaissez cette infâme brochure?

VALCOUR.

Que vois-je?

DUBUISSON.

Eh bien ! Valcour !

VALCOUR.

Monsieur... je vous conjure...
De qui la tenez-vous ?... daignez me confier...

DUBUISSON.

Mon frère, par Marcel, vient de me l'envoyer.

VALCOUR.

Marcel !

DUBUISSON.

Vous vous troublez.

VALCOUR.

Moi ?

DUBUISSON.

Pourquoi vous contraindre?
Je suis instruit de tout, il n'est plus tems de feindre.

VALCOUR.

Vous savez...

DUBUISSON.

Oui, vous dis-je, oui, l'on m'a tout appris.
L'auteur de ce libelle est mon malheureux fils.

VALCOUR.

Saint-Clair !

DUBUISSON.

Ne cherchez plus à m'en faire un mystère.
En vain votre amitié veut épargner un père.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Oui, le hasard a détruit votre espoir.
Justine m'a conté la scène d'hier soir.

VALCOUR.

Justine ?

DUBUISSON.

D'ici près elle a pu tout entendre.

VALCOUR.

Ah ! Justine...

DUBUISSON.

A ce coup aurai-je dû m'attendre !

VALCOUR, à part.

Quel fortuné hasard !

DUBUISSON.

Vous voyez, je sais tout.

VALCOUR, à part.

Ma foi, profitons-en, poussons jusques au bout.

DUBUISSON.

Vous ne répondez rien.

VALCOUR.

Ah ! cessez de le croire.
Qui ? Saint-Clair, votre fils aurait flétri sa gloire !
Non, je ne puis penser....

DUBUISSON.

Tout parle contre lui.

VALCOUR.

Monsieur, dans quelque piége on l'entraîne aujourd'hui.

DUBUISSON.

Ah ! son indignité n'est que trop véritable !
Accepter le cartel, c'est s'avouer coupable !
Un cartel !... malheureux !... que vais-je apprendre, hélas!

VALCOUR.

Rassurez-vous, Monsieur, ils ne se battront pas.

DUBUISSON.

Eh ! peut-il éviter, lorsque l'honneur l'exige...

VALCOUR.

Ils ne se battront pas ; ne craignez rien, vous dis-je.
Je vois leur but, malgré les détours qu'ils ont pris ;
C'est à moi qu'on en veut, non pas à votre fils.

DUBUISSON.

A vous ?

VALCOUR.

J'en suis certain, croyez-en ma parole,
Tout ce bruit n'est, Monsieur, qu'un prétexte frivole.
En accusant Saint-Clair d'un prétendu pamphlet,
Dont il n'est pas l'auteur....

DUBUISSON.

Ah ! Valcour, s'il vous plaît,
Ne le défendez plus.

VALCOUR.

Mais daignez, je vous prie....
Eh bien, soit : supposons que par étourderie
Il ait tracé l'écrit qu'on dit si criminel ;
Un oncle viendrait-il provoquer un duel ?
On attaque Saint-Clair, mais c'est pour mieux m'atteindre ;
A trahir son ami l'on prétend le contraindre ;

Car Dormeuil (Je vous dois cet important aveu),
Dormeuil a dès hier emmené son neveu.
Dans quel but? Cette nuit ils ont mis leur étude
A vaincre ses remords et son incertitude;
Et peut-être leurs soins chassant tout repentir,
A m'accuser, Monsieur, l'auront fait consentir.

DUBUISSON.

Mon fils?

VALCOUR.

Pour vous tromper on prépare la voie.
Songez à ce pamphlet qu'en hâte on vous envoie;
Et par qui? par Marcel!... Le piége est bien dressé!...
Marcel est un fripon qu'hier soir j'ai chassé:
Il se sera vendu; l'intérêt, la vengeance
L'auront mis aisément de leur intelligence.
Il va jouer un rôle, et, s'il en est besoin,
Il viendra contre moi leur servir de témoin.
Tel est leur but, Monsieur, rien n'est plus véritable.

DUBUISSON.

En effet, tout cela me semble assez probable.
Mais pourtant quand un fait est aussi positif....

VALCOUR.

Votre frère est doué d'un génie inventif;
Quelque fable par lui vous sera débitée:
Saint-Clair aura peut-être écrit sous ma dictée....
Que sais-je?... il suffira d'un prétexte grossier.

DUBUISSON.

De ces sottises-là qu'il ose me payer,
Nous verrons! Pense-t-il qu'aisément on me joue?

VALCOUR.

Oui, c'est là sa pensée, en public il l'avoue;
Vous n'êtes, selon lui (pardon, j'y suis forcé),
Qu'un homme sans moyens, un bourgeois renforcé,
Dont la simplicité va jusqu'au ridicule.

DUBUISSON.

L'insolent! il verra si je suis si crédule!
Ah! monsieur l'avocat!... je ne suis plus surpris
S'il prenait avec moi certains airs de mépris...
Morbleu, n'espérez pas que je sois votre dupe.

VALCOUR.

Vous voyez maintenant le soin qui les occupe?

DUBUISSON.

Si je le vois! D'abord ils sont tous contre vous;
Votre perte est leur but, leur espoir le plus doux.

VALCOUR.

J'en ai peur.

DUBUISSON.

J'en suis sûr, vous dis-je; et l'on espère
Que je vais bonnement croire à cette chimère.

VALCOUR.

Eh! mais...

DUBUISSON.

Vous supposer sans honneur et sans foi.

VALCOUR.

En effet.

DUBUISSON.

Vous prier de sortir de chez moi.

VALCOUR.

Sans doute.

DUBUISSON.

Et, me rendant aux vœux de ma famille,
Accueillir ce Belval et lui donner ma fille.

VALCOUR.

Certe...

DUBUISSON.

Eh bien! ai-je su démêler leurs projets?

VALCOUR.

Mais rien ne vous échappe.

DUBUISSON.

Oh! je vous le promets.

SCÈNE III.

AGATHE, DUBUISSON, VALCOUR.

AGATHE.

Ah! mon père, est-il vrai? quelle affreuse nouvelle!
On dit qu'avec Belval mon frère a pris querelle;
On parle de pamphlet, d'offense, de duel...
Se peut-il?

DUBUISSON.

Qui t'a dit tout cela?

AGATHE.

C'est Marcel.

VALCOUR, à Dubuisson.

Marcel! Vous entendez.

DUBUISSON, à Valcour.

Sans doute.

VALCOUR, à Dubuisson.

L'on s'empresse
D'assembler les acteurs pour commencer la pièce.

DUBUISSON, à Valcour.

Oui, c'est cela.

AGATHE.

De grâce, ah! daignez m'écouter.

VALCOUR.

Votre oncle est avec eux, rien n'est à redouter.

AGATHE.

Mais...

DUBUISSON.

De tous ces gens-là n'occupe plus ton ame.

AGATHE.

Que dites-vous? ô ciel!

DUBUISSON.

Ton frère est un infâme,
Un malheureux; ton oncle est un impertinent :
Quant au monsieur Belval, qu'il vienne maintenant,
Je vous le recevrai...

AGATHE.

Je ne saurais comprendre :
Expliquez-moi...

VALCOUR.

Bientôt vous allez tout apprendre.

DUBUISSON.

Ils viennent!... J'en serai bientôt débarrassé.

SCÈNE IV.

BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

AGATHE.

Je te revois, mon frère! ah! mon cœur oppressé!...

SAINT-CLAIR.

Calme-toi.

DORMEUIL.

Tout cela s'est arrangé, ma nièce.

VALCOUR, à Dubuisson.

Vous le voyez.

DORMEUIL.

Je viens accomplir ma promesse,
Mon frère, et démasquer un fourbe, un imposteur.
(Montrant Valcour.)
Du pamphlet de tantôt reconnaissez l'auteur.

DUBUISSON, à Valcour.

Eh bien! l'avais-je dit?

DORMEUIL.

Mon neveu trop facile,
Et prêtant à ce traître une plume docile,

Sans savoir dans quels maux sa bonté l'entraînait,
A remis de sa main le manuscrit au net.
Monsieur, dont la prudence égale l'artifice,
De son propre travail a détruit tout indice,
Pour pouvoir au besoin en accuser Saint-Clair.

DUBUISSON, à Valcour.

Nous y voilà!

BELVAL.

Solange, un oncle qui m'est cher,
Est, dans ce livre affreux, couvert d'ignominie.
J'accusai votre fils de cette calomnie,
Espérant qu'à nos yeux il allait arracher
Le voile qu'un perfide a pris pour se cacher.
Mais, craignant qu'on ne pût douter de son courage,
Il gardait le silence, il supportait l'outrage,
Et n'eût rien avoué, s'il n'eût appris enfin
Qu'à nos yeux éclairés il déguisait en vain,
Et que, des vils complots tramés pour le séduire,
Marcel avec détail avait su nous instruire.

DUBUISSON, à Valcour.

Marcel! justement.

SAINT-CLAIR.

Oui, telle est la vérité.

DORMEUIL.

Monsieur se tait : malgré sa rare habileté,
Des faits aussi constans ont trop su le confondre.

VALCOUR.

Vous parlez à Monsieur, c'est à lui de répondre.

DORMEUIL, à Dubuisson.

Eh bien?

DUBUISSON.

Eh bien! j'attends que vous soyez au bout.
N'avez-vous rien à dire encor?

DORMEUIL.

Vous savez tout.

DUBUISSON.

Ainsi donc, vous pensiez me traiter en Géronte!
Vous aviez sur ce plan ajusté votre conte!
Mais on voit clair, on sait à quel but vous visiez,
Et l'on n'est pas un sot, quoi que vous en disiez.

DORMEUIL.

A l'évidence ainsi se peut-il qu'on résiste!

SAINT-CLAIR.

Mon père....

DUBUISSON.

Taisez-vous, malheureux libelliste.

SAINT-CLAIR.

Mais du moins...

DUBUISSON.

Taisez-vous, vous perdez le respect.
Allez, délivrez-moi de votre indigne aspect;
Sortez, épargnez-moi le soin de le redire.

DORMEUIL.

Il a perdu le sens.

SCÈNE V.

MARCEL, BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, ELMIRE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

MARCEL, annonçant.

Mademoiselle Elmire.

AGATHE.

Elmire!

VALCOUR, à part.

Juste ciel! ah! qui peut l'amener?
(Haut à Elmire.)
De grâce, en ce moment veuillez me pardonner:
Je ne saurais...

ELMIRE.

Monsieur, pas de vaines défaites;
Vous m'entendrez.

VALCOUR.

Demain, j'aurai l'honneur...

ELMIRE.

Vous êtes
Le mortel le plus faux!

VALCOUR.

Mais...

ELMIRE.

Un homme infernal!

VALCOUR.

Mais, Madame...

ELMIRE.

Je viens de lire le journal.
Comment suis-je traitée ?

VALCOUR, à part.

Ah ! c'est Marcel encore...
Le traître !

ELMIRE.

Votre plume ainsi me déshonore !
Vous attaquez ainsi ma réputation,
Après m'avoir promis !...

VALCOUR.

Cette explication,
Ici...

ELMIRE.

Je veux parler.

VALCOUR.

Songez.

ELMIRE.

Plus de mystère.

MARCEL, à part.

Fort bien.

ELMIRE.

On connaîtra votre affreux caractère.
Eh quoi ! je viens hier acquérir votre appui ;
Et sur moi vous osez publier aujourd'hui
Un article insultant, deux pages d'impostures !
Au lieu de me louer, vous m'accablez d'injures !

DUBUISSON, à Valcour.

Valcour...

VALCOUR, à Dubuisson.

Ils sont d'accord.

DORMEUIL.

Ah! le trait est charmant!

ELMIRE.

J'avais fait cependant les choses noblement;
Vous en conviendrez.

DORMEUIL.

Bon!

ELMIRE.

Pour de pareils services
Je ne regarde pas à quelques sacrifices.

DUBUISSON.

Je veux être pendu si j'y comprends un mot.

ELMIRE.

Et m'insulter après!

DUBUISSON, à Valcour.

Elle est donc du complot?

VALCOUR, à Dubuisson.

C'est cela, de Belval Elmire est la maîtresse.

BELVAL.

Eh bien! Monsieur, voyons; montrez donc votre adresse.

ELMIRE.

Belval!... Eh! dites-moi, qu'êtes-vous devenu
Depuis près de deux ans que je ne vous ai vu?

AGATHE, à part.

Deux ans! se pourrait-il?

DUBUISSON, à Valcour.

C'est une comédie.

AGATHE, à part.

S'il était innocent!

DUBUISSON.

La pièce est bien ourdie,
Mais par malheur on sait qu'il vous voit chaque jour;
Et nous avons ici tous ses billets d'amour.

BELVAL.

Mes lettres! Ah! Madame, aurais-je dû m'attendre...

ELMIRE.

Valcour de votre part me pressa de les rendre.

BELVAL.

De ma part?

ELMIRE.

Oui; sans doute.

BELVAL.

Ah! je serai vengé.

ELMIRE.

Par vous de ce message il se disait chargé.

VALCOUR, à part.

Ah! maudite chanteuse!

DUBUISSON, à Valcour.

Ils sont ligués ensemble.

DORMEUIL, à Dubuisson.

Eh bien! qu'en dites-vous enfin? que vous en semble?

DUBUISSON.

Je dis que vous avez suborné des témoins,
Et que pour me jouer vous unissez vos soins.

ELMIRE.

Subornè ! quoi, Monsieur, vous refusez de croire ?...

DUBUISSON.

Allons, vous me contez une plaisante histoire.

ELMIRE.

Ah ! je perds patience ! on n'y saurait tenir !
Quel homme !

DORMEUIL.

Calmez-vous, ces débats vont finir ;
Je n'ai qu'à dire un mot.

ELMIRE.

Dites-le donc, de grâce.

DORMEUIL, à Valcour.

J'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'audace,
(A Dubuisson.)
Monsieur ; et vous, jouet de sa duplicité,
Jusqu'où pourrait aller votre crédulité.
(A Valcour.)
Mon neveu, selon vous, est l'auteur du libelle ?
Le manuscrit en offre une preuve fidèle ?
Mais, lorsque tout vous sert et semble l'accuser,
Il nous reste un témoin qu'on ne peut récuser.

VALCOUR.

Un témoin ? Qu'est-ce à dire ?

DORMEUIL.

Ah ! vous allez l'apprendre.
Vous aviez exigé que Saint-Clair vînt vous rendre
Le premier manuscrit, qui pouvait vous trahir,
Il s'est heureusement trop pressé d'obéir ;

Et de votre recueil par hasard écartée,
Parmi d'autres papiers, une feuille est restée.
Je viens de la trouver, je vous l'apporte ici,
Elle est de votre main, Monsieur, et la voici :
Tenez, mon frère.

VALCOUR, à part.

O ciel !

DUBUISSON.

Que vois-je ? est-il possible ?

VALCOUR.

Mon cher...

ELMIRE.

Eh bien ! Monsieur ?

DUBUISSON.

Ah ! quelle trame horrible !

VALCOUR.

Je vais vous expliquer...

DUBUISSON.

Il n'en est pas besoin ;
Et de mentir encore épargnez-vous le soin.

ELMIRE, à Dubuisson.

Votre obstination était-elle choquante ?
On peut être, Monsieur, légère, inconséquente,
On peut flatter des gens que l'on méprise au fond,
Et payer des journaux comme tant d'autres font ;
Mais d'une calomnie appuyer la bassesse !...
Je suis vengée enfin, il suffit ; je vous laisse.
Ce que je viens d'apprendre enchante mes esprits,
Et j'en vais de ce pas régaler tout Paris.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MARCEL, BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

VALCOUR.

Je ne saurais lutter contre tant d'artifice,
Je le vois; mais un jour vous me rendrez justice.

DUBUISSON.

Pas de phrases, sortez.

BELVAL.

Quant à moi, le dédain...

VALCOUR.

Monsieur, nous nous verrons.

DUBUISSON.

Sortirez-vous enfin?

VALCOUR.

Oui, je sors; oui, je dois abandonner la place.
Mais pas d'emportement, surtout pas de menace;
Vous pourriez payer cher d'injurieux propos:
Songez-y bien, Monsieur... j'écris dans les journaux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BELVAL, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, SAINT-CLAIR, MARCEL.

DUBUISSON.

Mon frère, que dit-il ?

DORMEUIL.

Laissez ce misérable.

MARCEL.

Allons, je suis vengé, c'est toujours agréable.

DORMEUIL.

Tu nous a bien servis, Marcel, compte sur moi ;
Tâche d'être honnête homme, et j'aurai soin de toi.

MARCEL.

Oh ! je vous le promets, plus d'intrigue.

DUBUISSON.

Le traître !...
Oui, de mes volontés il s'était rendu maître !
C'est qu'il a de l'esprit... sans cela...

DORMEUIL.

J'en conviens.

DUBUISSON.

Vous m'avez délivré de mes honteux liens,
Et ce sont vos conseils qu'à présent je veux prendre.
Pardonne-moi, mon fils ; Belval, soyez mon gendre.

SAINT-CLAIR.

Ah ! mon père !

BELVAL.

Monsieur !

DUBUISSON.

J'abjure mon erreur,
Et dans votre amitié je place mon bonheur.
Cependant...

DORMEUIL.

Qu'est-ce encore? et quel soin vous occupe?
Parlez.

DUBUISSON.

De ce fripon je fus long-tems la dupe.
Pour moi c'est un affront, une honte; en un mot,
Je crains après cela de passer pour un sot.

DORMEUIL.

Allons !

DUBUISSON.

A mes dépens peut-être l'on va rire;
Qu'en pensez-vous? de moi qu'est-ce que l'on va dire,
Mon frère? croyez-vous qu'on me traite bien mal?

DORMEUIL.

Vous le saurez demain, en lisant le journal.

FIN DU FOLLICULAIRE.

LE
JALOUX MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. DELRIEU,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 3 avril 1793.

NOTA. La Notice sur M. Delrieu se trouve dans le tome 9 des Tragédies, volume 9 de la précédente Collection.

PERSONNAGES.

—

VALMONT, savant réfléchi, mais aimant.
ZÉLIE, jeune femme de Valmont, sensible et rusée.
SÉRAPHINE, sœur de Zélie, vive, folâtre et aimable.
ROSETTE, suivante de Zélie, officieuse maladroite.
DEUX VALETS, personnages muets.

La scène est à Paris, chez Valmont.

LE

JALOUX MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon richement meublé. On voit, à gauche des spectateurs, un cabinet, un piano. A droite, une fenêtre particulière, un sopha, et une chiffonnière, sur laquelle est un flambeau presque éteint.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile, Rosette est couchée sur le sopha, son ouvrage est encore dans ses mains.)

VALMONT, dans le cabinet, ROSETTE, endormie.

VALMONT, appelant, on ne le voit pas.

FRONTIN!

ROSETTE, s'éveillant.

Quel bruit?

VALMONT.

Frontin?

ROSETTE.

C'est Monsieur, je l'entends.
Quoi! déjà réveillé? J'ai donc dormi long-tems?

(Se levant.)

Aurais-je ici passé la nuit? est-il possible?
Madame danse encor! Monsieur dormait paisible.
Que l'on soit, si matin, éveillé par l'amour,
Bon: mais par le travail!... Monsieur, la nuit, le jour,
Consume à méditer les beaux ans de sa vie,
Madame court les bals et Rosette s'ennuie.
Madame, je le vois, jouit de ses beaux jours.
Il est bien naturel, dans l'âge des amours,
Qu'une femme, aux calculs, à la froide science,
Préfère les concerts, les spectacles, la danse.
Ce qui m'étonne plus, c'est de voir son époux,
De ses seuls manuscrits, de ses livres jaloux,
A sa jeune moitié préférer.... un problème.
Cependant, à l'entendre, il la chérit, il l'aime.
S'il l'aimait, chaque jour verrait-il sans souci
Le jeune et beau Wilson la venir prendre ici?
A toute méfiance il est inaccessible.
Il croit la jalousie une chose impossible.
Il n'a jamais conçu ce que c'est qu'un rival.
Je ne sais, mais Wilson reste long-tems au bal;
Madame est avec lui, je me lasse d'attendre.

(Allant à la fenêtre.)

Il est déjà grand jour! Cela doit me surprendre.
C'est la première fois qu'elle passe minuit.
Personne encor!

(Allant vers le cabinet de Valmont.)

Voilà, voilà ce que produit,

Mari trop imprudent, le défi téméraire
Qu'à votre femme hier vous avez osé faire.
De votre indifférence elle veut se venger;
A défier mon sexe on court bien du danger.

(S'éloignant du cabinet.)

Il vient!... Ah! s'il allait entrer chez ma maîtresse!
Il faut l'en empêcher; cachons avec adresse
Qu'elle n'a point paru depuis hier au soir.

(Soufflant le flambeau.)

Tout voir est mon plaisir; me taire est mon devoir.

SCÈNE II.

VALMONT, ROSETTE.

VALMONT, un livre à la main, lisant haut, sans prendre garde à Rosette.

« L'AMOUR né de l'estime, exclut la jalousie. »

(Fermant le livre.)

Cet axiome est juste. Oui, j'aime ma Zélie,
Je l'estime; jamais je ne serai jaloux.

ROSETTE, à l'écart.

Il peut le devenir.

VALMONT.

Je plains bien un époux,
Qui toujours renfermant les soupçons dans son ame,
Argus infatigable, est l'ombre de sa femme.

ROSETTE.

Trop de précaution déplaît à la beauté;
Mais elle aime encor moins trop de sécurité.

VALMONT.

Soit.... J'ai là mon problême et j'y vais travailler.

(S'asseyant.)

Wilson me l'a donné comme très-difficile.

(Il médite.)

ROSETTE.

Dans votre cabinet, vous seriez plus tranquille.

VALMONT, méditant.

Wilson, pour le résoudre, a fait de vains efforts,
Si j'en venais à bout, quel triomphe!

ROSETTE.

Mais.

VALMONT.

Sors.

J'ai besoin d'être seul....

ROSETTE, à l'écart.

Oui, Monsieur. Quelle adresse!
Pour n'avoir rien à craindre auprès de ma maîtresse,
Wilson donne au mari de quoi l'intéresser;
Il l'occupe, et le tout pour s'en débarrasser.

(Du bruit.)

Une voiture!

(Allant à la fenêtre.)

Ciel! Madame! comment faire?

(A M. Valmont.)

Vous seriez beaucoup mieux à votre secrétaire.

VALMONT.

Je suis fort bien ici, te dis-je? laisse-moi;
Ou si tu veux rester, travaille, mais tais-toi.

ROSETTE, à part.

Maudit soit le problême ! ô contre-tems funeste !
Madame va rentrer ; tout est connu, s'il reste.
La voilà !

(On frappe dans la rue.)

VALMONT.

Si matin qui peut frapper chez moi ?
Rosette, va donc voir, va donc.

ROSETTE, au fond.

Je meurs d'effroi ?

VALMONT.

C'est ?

ROSETTE.

Je ne sais, Monsieur ; quelque importun peut-être.

VALMONT.

Si tu veux le savoir, regarde à la fenêtre.
Va donc.

ROSETTE, sans bouger.

J'y cours.... C'est....

VALMONT.

Qui... me diras-tu son nom ?

ROSETTE.

Il m'échappe.

VALMONT, se levant.

Je vais....

ROSETTE.

Ah ! C'est Monsieur Wilson.
Il vient....

(On frappe.)

VALMONT, l'interrompant.

Je sais, il vient me parler du problême,
Il vient voir si je suis plus savant que lui-même.
Je ne l'attendais pas si matin, j'en conviens.

(On frappe.) (Il médite.)

Bon. J'y suis.... point de plume ?... Ah! courons, je le tiens.

(On frappe.)

Vite, ouvre à mon docteur, je vais le satisfaire.

(Il court à son cabinet.)

ROSETTE, après avoir ouvert, riant.

C'est un joli docteur, savant dans l'art de plaire.

SCÈNE III.

ZÉLIE, ROSETTE.

ZÉLIE, à la cantonnade.

J'APPROUVE vos conseils; Wilson, on les suivra.
Envoyez-la surtout, dès qu'elle arrivera.
Adieu.

ROSETTE, en elle-même.

Monsieur l'attend, Madame le renvoie.
C'est clair; Madame craint que Monsieur ne le voie.

ZÉLIE, avec dignité.

Je frappe par trois fois, pourquoi n'ouvrez-vous pas?
Deviez-vous me laisser attendre?

ROSETTE, à demi-voix.

Oui : parlez bas.

ZÉLIE, très-haut.

Pourquoi ?

ROSETTE.

Monsieur est là.

ZÉLIE.

Que fait-il ?

ROSETTE.

Un problême.

ZÉLIE.

Respectons ses travaux ; c'est là tout ce qu'il aime.
Ne le dérangeons pas.... Du moins puis-je savoir
Pourquoi Monsieur au bal n'est pas venu me voir ?

ROSETTE.

Il travaillait.

ZÉLIE.

Toujours travailler ! quelle rage !
Jamais à ses plaisirs ; toujours à son ouvrage !...
Est-il depuis hier sorti du cabinet ?

ROSETTE.

Il y rentre à l'instant.

ZÉLIE.

Était-il inquiet ?

ROSETTE.

Du tout.

ZÉLIE.

A-t-il daigné m'attendre ?

ROSETTE.

Pourquoi faire ?

Il s'est couché, Madame, à son heure ordinaire,
Il a, toute la nuit, dormi paisiblement.

ZÉLIE.

Quel homme !... Est-il entré dans mon appartement ?

ROSETTE.

J'ai su l'en empêcher ; il en avait envie.

ZÉLIE.

Pourquoi l'en empêcher ?

ROSETTE, avec mystère.

Il vous croit endormie.

ZÉLIE, haut.

Endormie !

ROSETTE.

Oui, sans doute.... Ah ! parlez donc plus bas.

ZÉLIE, fâchée.

Je passe exprès la nuit ; il ne le sait donc pas ?

ROSETTE.

Non, Madame, j'ai su lui cacher ce mystère.

ZÉLIE, avec feu et noblesse.

De quel droit ? Vous avais-je ordonné de vous taire ?
Sachez qu'un tel silence est un affront pour moi.

ROSETTE, à part.

(Haut.)

En voici bien d'une autre. Ah j'en donne ma foi,
J'ai cru vous obliger.

ZÉLIE.

Vous m'avez offensée.

ROSETTE.

Madame, un tel projet, est loin de ma pensée.

ZÉLIE.

Apprenez que jamais ma conduite en ces lieux
N'aura rien de suspect ni de mystérieux.

ROSETTE.

Oui, Madame.

ZÉLIE.

Apprenez que j'abhorre dans l'ame
Tous les officieux maladroits.

ROSETTE.

Oui, Madame.

ZÉLIE.

Pour réparer vos torts, dites à mon époux
Que j'arrive à l'instant du bal.... M'entendez-vous?

ROSETTE.

Oui, Madame.

ZÉLIE.

Allez donc, allez donc, je vous prie.

ROSETTE, stupéfaite.

Oui, Madame; oui, Madame.

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

ZÉLIE.

Il n'aime plus Zélie.
Ne pas venir ! ne pas m'attendre un seul moment !
Quand je suis loin de lui, dormir paisiblement !
D'aimables séducteurs, empressés à me plaire,
Me laisser assiégée une nuit tout entière !
Ils pensaient tous à moi ; je ne pensais qu'à lui.
Au milieu des plaisirs, je traînais mon ennui.
Libre de tout soupçon, heureux de sa manie,
Dans sa docte retraite, il oubliait Zélie....
Non, je ne puis souffrir que, né pour le bonheur,
En cultivant l'esprit, il néglige le cœur.
Il se rit des jaloux ; il verra qu'on peut l'être.
Il m'ose défier, je me ferai connaître....
Oui, Wilson, je suivrai votre avis dès ce soir.
Ma sœur va me servir ; en elle est mon espoir.
Elle arrive aujourd'hui ; tout semble me promettre
Le succès du projet que m'inspire sa lettre.
Pour mieux nous concerter, relisons promptement.
Personne ne me voit, profitons du moment.

(Lisant haut la lettre.)

« Enfin j'ai réalisé notre succession maternelle ; je suis » libre ; je quitte Toulouse, et j'accours me fixer près » de toi. Obligée de voyager seule, j'ai pris le parti de » me déguiser ; tu sais que l'habit d'homme ne me va » point mal. »

Il lui sied à ravir. L'élégante tournure,

La jambe faite au tour, la plus belle figure ;
La taille la mieux prise et l'air le plus charmant,
Elle a tout pour jouer le rôle d'un amant.
» Je débarquerai chez l'ami Wilson, où je t'attendrai pour
» convenir de nos faits.
Oh ! tout est convenu. Wilson saura l'instruire.
Il doit lui-même ici sur-le-champ le conduire.
» Je serai chez lui le 10 du courant, à neuf heures du
» matin.

« Ta sœur et ton amie, SÉRAPHINE. »

(Avec joie.)

C'est aujourd'hui, ma sœur, il est neuf heures, vient.
J'entends Rosette.... Paix.... Ne lui découvrons rien.

SCÈNE V.

ZÉLIE, ROSETTE.

ROSETTE, sortant du cabinet.

QUELLE étrange manie !

ZÉLIE.

Eh bien ? que fait ton maître ?
Suspend-il ses travaux enfin ? Va-t-il paraître ?

ROSETTE.

Non, certes.

ZÉLIE.

Je l'attends : il ne le sait donc pas ?

ROSETTE.

J'avais beau le lui dire, il marmottait tout bas

Des mots vides pour moi de sens et de pensée.
Les bras croisés, l'œil fixe, et la tête enfoncée,
Immobile tantôt, et tantôt agité,
Du dieu de la folie il semblait tourmenté.
En vain je répétais d'une voix suppliante :
« Madame est arrivée : elle s'impatiente :
» Madame vous attend. » Pas un mot de sa part.
Je crie à son oreille.... Il me lance un regard !
« Toujours me déranger ! c'en est trop ; qu'on me laisse.
» Sans toi je le tenais : va joindre ta maîtresse. »
Je voulais répliquer : « Comment, tu restes là ? »
Il se lève à ces mots, me chasse.... et me voilà.

ZÉLIE.

Sa folie est au comble : il est tems qu'on l'arrête.

ROSETTE.

Si vous n'y prenez garde, il en perdra la tête.

ZÉLIE.

Oh ! j'y mettrai bon ordre, et je vais y songer.
(On frappe.)

ROSETTE.

On frappe.
(Elle court ouvrir.)

ZÉLIE, en elle-même.

C'est ma sœur !

ROSETTE, revenant gaiment.

C'est un jeune étranger,
Fort bien fait, de vous voir rempli d'impatience
(Regardant au fond.)
Oh ! comme il est gentil !
(Séraphine parait en homme.)

ZÉLIE.

Fais entrer.

ROSETTE.

Il s'avance.

ZÉLIE, vivement, bas.

C'est elle!

SCÈNE VI.

ZÉLIE, SÉRAPHINE, en homme, ROSETTE.

(Séraphine va pour embrasser sa sœur : Zélie lui fait signe à cause de Rosette. Séraphine s'arrête : elle affecte beaucoup de mystère.)

ZÉLIE, à Rosette.

LAISSEZ-NOUS.

ROSETTE, sans sortir.

(Bas.)

Oui. Je ne saurai rien.

ZÉLIE.

Sortez.

ROSETTE, s'éloignant à regret.

Que je voudrais écouter l'entretien!

ZÉLIE.

Sans mon ordre au salon gardez-vous de paraître.

ROSETTE.

Oui, Madame.

(Elle s'arrête.)

ZÉLIE.

Sortez.

ROSETTE, en sortant.

Quel feu !... Mon pauvre maître.

SCÈNE VII.

ZÉLIE, SÉRAPHINE.

ZÉLIE, avec joie.

Enfin, te voilà donc : que mon cœur est content !
Je brûlais de te voir.

SÉRAPHINE, l'embrassant.

Je puis t'en dire autant.
Assez long-tems, Paris me priva de ta vue
J'y fixe mon séjour ; la chose est résolue.
Ma patrie est aux lieux par Zélie habités.

ZÉLIE.

Trêve de badinage et de civilités.
Parlons de mon projet. Songeons que le tems presse.

SÉRAPHINE.

Je suis au fait de tout. Compte sur mon adresse.
(Riant.)
Wilson m'a bien instruite... Il est fou, ton époux.
Il t'ose défier de le rendre jaloux !

ZÉLIE.

Ma sœur, peut-on plus loin pousser l'indifférence.

SÉRAPHINE, riant.

Non, certes; dès ce soir j'en veux tirer vengeance.
Après un an d'hymen, si peu songer à toi !
C'est un affront sanglant, qui rejaillit sur moi.
Mais, réponds avant tout... Sous ces dehors si lestes,

D'un amant du bon ton ai-je les airs, les gestes?
De ton époux ainsi puis-je tromper les yeux?

ZÉLIE.

Oui, ce déguisement te sied on ne peut mieux...
Il me trompe moi-même. Oui, plus je t'examine,
Plus je doute qu'ici je parle à Séraphine.
D'ailleurs, Valmont te croit à Toulouse, ma sœur.
Tu peux, sans crainte, ici, jouir de son erreur.
Il ne t'a jamais vue.

SÉRAPHINE.

Il est tems qu'il arrive;
L'assaut va commencer; l'attaque sera vive,
La victoire est à nous... Où donc est ton mari?

ZÉLIE, allant vers le cabinet.

Là, dans son cabinet.

SÉRAPHINE.

Qu'il vienne.

ZÉLIE.

Le voici!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT.

(Les deux sœurs restent quelque tems au-delà du cabinet. Valmont, plein de joie, est tout à son problême, qu'il tient, passe devant elle, et traverse la scène sans les voir.

VALMONT.

Enfin, le voilà donc résolu... Quelle joie!

ZÉLIE, au fond, à Séraphine.

A ses réflexions il est si fort en proie
Qu'il passe devant nous, sans nous apercevoir.

VALMONT, relisant son problême avec délire.

Fort bien... Oui... c'est cela... Quand Wilson va le voir.
Il sera furieux.

ZÉLIE, allant à lui : Séraphine se cache derrière elle.

Monsieur !

VALMONT, les yeux toujours sur son problême.

Pardon, Zélie.
Je ne vous voyais pas... Dites-moi, je vous prie,
Qu'est devenu Wilson ?

ZÉLIE.

Il vient de s'en aller.
Du bal, il me ramène.

VALMONT.

Il part sans me parler ?
Et son problême ?... Il va revenir, je l'espère...
(Tout entier au problême.)
Quelle solution ! Comme elle est courte, claire !
Comme mon inconnu se trouve dégagé !
(Il médite.)

ZÉLIE, à Séraphine.

Il a, n'en doutons plus, le cerveau dérangé.
Pas un mot sur le bal !

SÉRAPHINE.

Sa folie est heureuse.
Je m'en réjouis fort.

ZÉLIE.

Moi, j'en suis furieuse.

SÉRAPHINE.

Attaquons, il est tems.

VALMONT, toujours à son problème.

Quelle facilité!

SÉRAPHINE, saluant Valmont de loin.

Monsieur!...

ZÉLIE.

Parle plus haut.

SÉRAPHINE.

Monsieur!

VALMONT.

Quelle clarté!

SÉRAPHINE, riant.

Il ne voit, n'entend rien... Tel, si je ne m'abuse,
Archimède, jadis, rêvait dans Syracuse,
Quand Marcellus...

ZÉLIE.

Tu ris? Ah! songe à me venger!
Approche-toi.

SÉRAPHINE, plus près, et très-haut.

Monsieur!...

VALMONT, étonné, saluant Séraphine.

(A Zélie.)

Quel est cet étranger?

ZÉLIE.

C'est un jeune savant que Toulouse a vu naître,

Je crois que vous serez charmé de le connaître.
Il est de mes parens, il est de mes amis.
Il vient de voyager; il arrive à Paris,
Exprès... pour renouer avec moi connaissance...
Sachant qu'ainsi que vous, il chérit la science,
En vous le présentant je préviens vos désirs?

VALMONT.

Monsieur chérit les arts dans l'âge des plaisirs?
Quoi! Monsieur est déjà savant dans l'art d'écrire?
Ah!... dans peu ses pareils sauront à peine lire.

ZÉLIE.

Il sait l'hébreu, le grec, et l'algèbre.

VALMONT.

Fort bien.
Monsieur est votre ami; je veux qu'il soit le mien.

SÉRAPHINE, baisant la main de Zélie à plusieurs reprises

Votre époux permettra que je vous remercie
De votre aimable accueil.

VALMONT, attendant qu'elle ait donné tous ses baisers

Monsieur, je vous en prie.

SÉRAPHINE, d'un air leste.

J'agis avec Madame à-peu-près sans façon.
Élevés tous les deux dans la même maison,
Nous avons contracté cette douce habitude.
N'ayez à ce sujet aucune inquiétude.

(Souriant avec Zélie.)

Ne remarquez-vous pas, dans notre air de gaîté,
Un peu d'analogie et de fraternité?
C'est un effet du sang et de la sympathie...

Si Madame, pour vous, n'eût quitté sa patrie,
Je n'eusse été jamais tenté de voyager.
J'eus beau faire ; à Zélie il me fallut songer,
En tous lieux l'amitié retraçait son image.

(Zélie sourit.)

Quelle aimable pudeur colore son visage !
Quel sourire charmant ! Quel éclat !... Ah !... divin !...
La rose que Zéphir caresse le matin
N'est pas, à mon avis, si fraîche, si vermeille.

ZÉLIE.

Monsieur est très-flatteur.

VALMONT, bas.

Je doute si je veille.

SÉRAPHINE.

Modeste et si jolie ! oh ! quelle rareté !
Ma foi, vive Paris pour former la beauté.
Sans compliment, d'honneur, je vous trouve embellie.
Vous êtes à Paris, depuis un an, Zélie !...
Oh ! oui... je m'en souviens... plein d'un dépit jaloux,
Je partis de Toulouse un quart-d'heure après vous.
A Toulouse sans vous pouvais-je encore me plaire ?
Depuis ce tems, Madame, afin de me distraire,
J'ai vu Rome et Florence, et Lisbonne et Madrid.
J'ai vu des gens de goût et des femmes d'esprit ;
Mais on courrait en vain tous les climats ensemble,
Pour rencontrer épars ce que ce lieu rassemble.

VALMONT.

Si Paris, à ses yeux, a des attraits si doux,
Monsieur peut aisément se fixer parmi nous.

SÉRAPHINE, très-vivement.

C'est bien là mon projet, vous lisez dans mon ame.
Peut-on quitter des lieux habités par Madame ?

(Les deux sœurs rient bas.)

VALMONT, à part.

Il est galant... si jeune !... il faut lui pardonner.

(Appelant.)

Rosette !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE.

ROSETTE, accourant.

Me voilà, Monsieur.

VALMONT.

Le déjeûner.

ROSETTE.

On l'apporte.

VALMONT, à Séraphine.

Monsieur aura la complaisance
De tenir compagnie à Madame, je pense ?

SÉRAPHINE, déposant ses gands et son chapeau.

Volontiers.

ROSETTE.

Bon.

SÉRAPHINE, d'un air leste.

Wilson est-il connu de vous ?

VALMONT.

Beaucoup.

SÉRAPHINE.

Entre savans vous vous connaissez tous !

VALMONT.

Wilson est mon ami.

(Des laquais apportent la table du déjeûner.)

SÉRAPHINE.

Jadis il fut mon maître,
A Toulouse ; si j'ai quelques talens peut-être,
Je les dois à ses soins : ma joie est d'y songer...
J'ai débarqué chez lui, je comptais y loger.
J'ai vu dans sa maison tant de livres, d'antiques,
D'instrumens de chimie et de mathématiques !
J'ai craint de le gêner... Vous devrais-je aujourd'hui
Le service, Monsieur, que j'attendais de lui ?

VALMONT, à Rosette, qui l'observait.

Il s'établit chez moi !

ROSETTE.

Je n'en suis pas surprise.
Sa voiture, Monsieur, est sous votre remise.

VALMONT.

De quel ordre ?

ROSETTE.

Du sien.

ZÉLIE, bas.

A merveille, ma sœur.
Appuie.

VALMONT, à part.

Ils parlent bas !

(A Séraphine, lui montrant la table.)

Prenez place, Monsieur.

(Valmont présente la main à sa femme. Séraphine fait de même. Zélie hésite et finit par prendre celle de Séraphine. Valmont reste quelque tems debout et surpris. Séraphine assise, l'invite à s'asseoir. Il se rend ironiquement à son invitation. Séraphine offre le thé et fait les honneurs de la table. Surprise graduée de Valmont.)

SERAPHINE, à Zélie.

A quoi rêvez-vous là?

ZÉLIE.

Je pensais à l'asile,
Que vous me demandez; il n'est pas très-facile
D'accorder en cela nos vœux, votre désir.
Je crains bien...

VALMONT, avec ironie.

Si Monsieur m'avait fait le plaisir,
L'honneur, de me marquer, en partant de Toulouse,
Qu'il venait à Paris... exprès pour mon épouse,
Je me serais sans doute empressé d'arranger
Un bel appartement, afin de l'y loger;
(A Zélie.)
J'aurai fait disposer votre chambre ou la mienne...
Monsieur ne prévient pas.

SÉRAPHINE, à Zélie.

Oh! qu'à cela ne tienne.
D'un bel appartement je ne suis point jaloux.
Le plus simple réduit me plaira près de vous.

VALMONT, à part.

Fort bien; de ma maison, le cher parent dispose!

ZÉLIE, à Séraphine.

Ce que vous demandez, vraiment est peu de chose;
Vous ne voulez rester ici que quelques jours?

SÉRAPHINE.

Si vous le trouvez bon, j'y resterai toujours.

ROSETTE.

Toujours!... Il est naïf.

VALMONT, bas.

Oh! tu n'es pas encore
Logé chez moi.

SÉRAPHINE, à Zélie.

Parlez, puis-je espérer?

ZÉLIE.

J'ignore,
Monsieur, si mon époux, ou refuse ou consent.

SÉRAPHINE.

Votre époux, refuser! il est trop obligeant.

(A Valmont.)

Oh! vous y consentez... Cet asile est céleste.
Ma foi, je trouve ici le bonheur et j'y reste.

VALMONT, bas.

Courage! il est chez lui.

ROSETTE, de même.

C'est tout dire, en un mot
Je vois qu'il restera; Madame est du complot.

ZÉLIE, à Séraphine.

Monsieur, faites-nous part du fruit de vos voyages.

SÉRAPHINE.

Partout où j'ai passé, j'ai consulté les sages.
J'ai mis en trois couplets le fruit de leurs leçons.

ZÉLIE.

Vous allez les chanter.

SÉRAPHINE, courant au piano.

Volontiers..

ROSETTE, le suivant.

Écoutons.

SÉRAPHINE, après avoir préludé, à Zélie.

Près de ce piano, j'éprouve dans mon ame,
Je ne sais quel plaisir... Vous en touchez Madame?

ZÉLIE.

Fort peu.

SÉRAPHINE.

De vos conseils je sens que j'ai besoin.
Vous ne m'entendrez pas, si vous restez si loin.

(Zélie quitte la table et laisse Valmont seul, qui, rêveur ne la voit point partir, et est très-étonné de la voir au piano assise près de Séraphine; il cache son trouble, qui commence.)

PREMIER COUPLET, à Valmont.

J'ai vu partout dans mes voyages,
Des philosophes comme vous,
Qui, pour avoir trop fait les sages,
Étaient enfin devenus fous.
Jamais leur docte inquiétude
Ne leur permit un doux loisir:
Moi, je crois qu'un siècle d'étude
Vaut moins qu'un instant de plaisir.

II, à Zélie.

C'est la divinité de Gnide,
Qui seule fait les vrais savans;
J'aime Sapho, Catulle, Ovide,
L'Amour inspira leurs accens.
Je hais Aristote, Lucrèce,
Je m'endors en ouvrant Platon.
Des philosophes de la Grèce,
Le plus sage est Anacréon.

III, à Valmont.

Pourquoi donner la préférence
A l'esprit aux dépens du cœur?
Vous cherches toujours la science,
Vous fuyez toujours le bonheur.
Je veux bien que l'homme s'éclaire,
La femme doit avoir du goût.
Le grand art est celui de plaire;
Dès l'instant qu'on plaît.... on sait tout.

(Séraphine se lève en riant, Zélie aussi.)

ZÉLIE.

Vous chantez comme un ange.

ROSETTE, bas.

Elle approuve, il enrage.

SÉRAPHINE.

La critique épouvante, et l'éloge encourage,
Quand il est juste.

ZÉLIE.

Il l'est; oui, vous avez acquis;
Ainsi que vos couplets, votre goût est exquis.

ROSETTE, observant Valmont.

Monsieur pense autrement; j'en crois sa rêverie.

(Rosette fait remporter la table, et sort de peur d'éclater de rire.)

SCÈNE X.

VALMONT, assis, ZÉLIE, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

Fier de votre suffrage; avant peu, je défie
Les plus fameux savans, et même votre époux,
Si vous me permettez de m'instruire avec vous.

ZÉLIE.

Il est certains savans que je crois estimables;
Mais, s'ils vous ressemblaient, ils seraient plus aimables.

VALMONT, se levant.

Ceci s'adresse à nous; on rit à nos dépens.

SÉRAPHINE, à Zélie.

Je demande un asile et non des complimens.

ZÉLIE.

On consulte en cela le mari, non la femme.
Monsieur n'y voudra point consentir.

VALMONT.

Moi! Madame?

ZÉLIE.

Vous-même, soyez vrai, n'êtes-vous point jaloux?

VALMONT.

Moi! jaloux?... d'un enfant!

SÉRAPHINE.

Un enfant, dites-vous?
Sachez qu'à dix-huit ans on n'est plus dans l'enfance.
Je n'ai pas attendu l'âge de la prudence,
Pour respecter les droits de la société,
De l'honneur et surtout de l'hospitalité.

VALMONT.

J'en suis si convaincu, que je souscris sans crainte
Aux désirs de Madame.

(Bas.)

Il faut user de feinte.

(Il s'éloigne et les observe.)

ZÉLIE, à demi-voix.

Il y consent!

SÉRAPHINE.

Tant mieux.

ZÉLIE.

Mais il n'est point jaloux.

SÉRAPHINE.

Il le sera.

ZÉLIE.

J'en doute.

SÉRAPHINE, après avoir jeté un coup-d'œil sur Valmont.

Il nous voit; taisons-nous.

VALMONT, en lui-même.

Oui! du mystère entre eux! un complot!

SÉRAPHINE, à Zélie.

Il se trouble.

VALMONT.

Et je le logerais !...

SÉRAPHINE.

Son embarras redouble.

VALMONT, allant pour sortir.

Je vais sur ce jeune homme interroger Wilson.
(Revenant à Séraphine.)
Monsieur, voudriez-vous me dire votre nom ?

SÉRAPHINE, après une pause.

Séraphin.

VALMONT.

Mon ami vous aurait dû conduire.

SÉRAPHINE.

Dans son laboratoire, il était à réduire
Un fluide nouveau qu'il veut décomposer.
Pour m'amener lui-même il s'allait proposer ;
Mais connu de Madame, et connaissant la ville,
J'ai dû le dispenser d'une peine inutile
Qui dérobait aux arts un travail important....
A propos : j'oubliais, Monsieur, qu'il vous attend
Pour résoudre avec vous je ne sais quel problême.

VALMONT.

Oh ! je l'ai résolu, seul, suivant mon système :
Je vais le lui montrer, je m'y suis engagé.
Vous me le rappelez.... Je vous suis obligé.
(Allant au fond.) (S'arrêtant)
Je vais bien l'étonner ! Les laisserai-je ensemble ?

ZÉLIE.

Vous sortez, Monsieur?

VALMONT.

(En lui-même.)

Oui, je le dois. Il me semble

(A Séraphine.)

Qu'il n'est pas très-prudent.... Monsieur sort-il aussi?

SÉRAPHINE.

Non : si vous permettez, je suis fort bien ici.
Agissez sans façon avec moi, je vous prie.

VALMONT, ironiquement.

Monsieur m'excusera?

SÉRAPHINE.

Je reste avec Zélie.
Puis-je vous en vouloir?... on est maître chez soi?

VALMONT.

(Brusquement, à part.)

J'obéis donc.... Il fait les honneurs de chez moi.
Wilson ne revient pas; je suis las de l'attendre.
Sortons; mais revenons soudain pour les surprendre.

(Valmont sort en affectant le calme et saluant Séraphine.)

SCÈNE XI.

ZÉLIE, SÉRAPHINE, riant aux éclats.

ZÉLIE, très-sérieusement.

Il part!.. Que penses-tu de sa sécurité?

SÉRAPHINE, riant toujours.

Elle m'amuse; elle est plaisante, en vérité.

ZÉLIE.

Un tel sang-froid m'irrite et m'offense.

SÉRAPHINE.

Folie!

ZÉLIE.

Après avoir si fort piqué sa jalousie;
Nous voir en tête-à-tête et s'éloigner de moi!

SÉRAPHINE.

C'est charmant.... O combien de femmes, comme toi,
Voudraient qu'on les traitât!

(Elle rit.)

ZÉLIE.

Il n'aime plus.

SÉRAPHINE.

J'ignore.

ZÉLIE.

Ma sœur, pour le savoir, que puis-je faire encore?

SÉRAPHINE.

Attends... oui... bonne idée!

ZÉLIE.

Eh bien?

SÉRAPHINE.

Pour l'alarmer,
Toutes deux, dans ta chambre, il faut nous enfermer.

ZÉLIE.

Nous enfermer?

SÉRAPHINE.

Oui ; viens sur-le-champ... tu recules ?
Eh quoi ? ma chère amie ! aurais-tu des scrupules ?
Craindrais-tu ton mari ?

ZÉLIE.

Je crains de l'affliger.

SÉRAPHINE.

Du défi qu'il t'a fait prétends-tu te venger ?

ZÉLIE.

Oui.

SÉRAPHINE.

C'est le seul moyen.

ZÉLIE, souriant.

Ta sagesse l'emporte.
Je me rends.

SÉRAPHINE.

Tout de bon ?

ZÉLIE.

Oui.

SÉRAPHINE, l'entraînant.

Viens... fermons la porte
A ton époux.

ZÉLIE, résistant.

Comment ? tu veux !...

SÉRAPHINE.

A ton époux
Je veux fermer la porte et le rendre jaloux.
Laisse-moi faire.

ZÉLIE.

Si...

SÉRAPHINE.

Paix !... un rien t'épouvante.
Pour mieux tromper Valmont, achetons ta suivante.
Appelle-la.

ZÉLIE, appelant.

Rosette !

(Rosette paraît. Séraphine baise exprès la main de Zélie, qui résiste.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE, épiant.

ZÉLIE, voyant Rosette.

Elle paraît.

SÉRAPHINE, appuyant les baisers.

Tant mieux.
Que ces momens sont doux !

ROSETTE, au fond.

En croirai-je mes yeux ?

SÉRAPHINE, feignant la surprise.

On nous voit !
(Bas à Zélie.)
Place-là bien vite en sentinelle.

ZÉLIE.

Rosette ?

ROSETTE.

Me voilà.

SÉRAPHINE, à Zélie, qui hésite.

Tu trembles devant elle ?
Courage !

ZÉLIE, à Rosette.

Mon époux est-il encore ici ?

ROSETTE.

Non, il est déjà loin.
(Bas.)
Que veut dire ceci ?

ZÉLIE.

Crois-tu qu'il soit long-tems à rentrer ?

ROSETTE.

Je le pense ;
Son problême....

ZÉLIE.

Il suffit, je connais ta prudence...
Ma chambre est à Monsieur ; il y couche ce soir.
Je vais la disposer pour mieux le recevoir.

ROSETTE, se plaçant entre les deux sœurs.

Puis-je vous être utile en cela ?

ZÉLIE.

Non, ma chère !

ROSETTE, bas.

Ma chère !... on a besoin de nous ; la chose est claire.

ZÉLIE.

Il suffit de nous deux ! reste dans ce salon.
Dis que je n'y suis pas... de la discrétion !

ROSETTE, très-étonnée.

Oui, Madame.

SÉRAPHINE.

Entends-tu? demeure-là, Rosette.
Garde bien ta consigne, et, surtout... sois discrette.

(Elle lui donne une bourse.)

ROSETTE, plus étonnée.

Oui, Monsieur...

(A Zélie.)

Votre époux... s'il allait revenir.

ZÉLIE, embarrassée.

Mon.... époux?...

SÉRAPHINE, vivement.

Au salon il faut le retenir.
C'est surtout son époux que cet ordre regarde.

ROSETTE, après une pause, stupéfaite.

Oui, Monsieur.

ZÉLIE.

Reste-là.

SÉRAPHINE.

Sans bouger.

ROSETTE, immobile.

Je n'ai garde.

SÉRAPHINE.

Ma chère amie!... allons.

(Elles entrent dans la chambre du fond, et s'y enferment.)

SCÈNE XIII.

ROSETTE, seule, immobile et stupéfaite.

Sa chère amie !... ô dieux !
Ma surprise est extrême... ils s'enferment tous deux !...
De tout ce qu'ils ont dit, je reste stupéfaite.

(Après une pause.)

Mon poste est périlleux ; vîte, fesons retraite.

(Elle va pour sortir, s'arrêtant et contemplant la bourse.)

Fuir !... et le point d'honneur ?... quelle position !
De la discrétion ! de la discrétion !

(Elle rêve.)

Zélie à son époux faire un pareil outrage !
Se peut-il ?... On a vu par fois femme volage
Recevoir en secret, cacher un favori,
Mais on n'a jamais vu consigner... un mari...
Non, je n'en reviens pas ; que résoudre ? que faire ?
Monsieur va rentrer... ah !... je crains que sa colère
N'éclate contre moi. Je l'entends !... le voilà !...

(On entend du bruit.)

Comme il est agité !... Quoi ! j'ose rester-là ?

(Rosette se met à l'écart.)

SCÈNE XIV.

VALMONT, ROSETTE.

VALMONT, parcourant le théâtre.

Ou vais-je !

ROSETTE.

Il ne voit rien... Monsieur ?

VALMONT.

Qu'on se retire.

ROSETTE.

Monsieur !

VALMONT.

Retire-toi.

ROSETTE, à part.

Je n'ose lui rien dire.

(Haut.)

Pardon, Monsieur !

VALMONT.

Va-t'en.

ROSETTE.

J'ai l'ordre de rester

En ces lieux.

VALMONT.

Laisse-moi.

ROSETTE.

Je ne puis vous quitter.

(La bourse dans la main.)

L'honneur me le défend.

VALMONT.

Ton maître te l'ordonne.

(Avec colère.)

Enfin, sortiras-tu ?

ROSETTE.

Que Monsieur me pardonne.
Sans doute il m'est affreux de lui désobéir.

VALMONT, hors de lui.

Quoi ? je veux être seul et ne puis l'obtenir ?

ROSETTE, allant se placer au fond devant la porte.

Feignons de lui céder, mais gardons ma consigne.

VALMONT, se croyant seul.

Ce que m'a dit Wilson et m'irrite et m'indigne :
Zélie et Séraphin s'aimèrent en naissant !
Leur tendresse est extrême et va toujours croissant !
A Toulouse on citait une union si belle !
Du plus constant amour ils étaient le modèle !

ROSETTE, au fond.

Qu'entends-je ?

VALMONT.

Ah ! Séraphin est un rival aimé.
Wilson pour mon honneur justement alarmé,
N'a pas voulu chez moi lui-même le conduire.
Quand j'ai couru le voir, il venait m'en instruire.

ROSETTE.

O maudite consigne !

VALMONT.

O transports inconnus !

Je ne sais où j'en suis ; je ne me connais plus...
(Appelant.)
Rosette.

ROSETTE, au fond.

Ahi !

VALMONT, avec fureur, appelant encore.

Séraphin ! Rosette !

ROSETTE, n'osant s'approcher.

Il m'épouvante.
Monsieur !

VALMONT.

Approche-toi.

ROSETTE, bas.

Je suis toute tremblante !

VALMONT.

Que fait Madame ?
(Silence.)
Eh bien ?

ROSETTE.

Qui ?... Madame ?...

VALMONT.

Oui : réponds...
Où donc est-elle ?

ROSETTE.

Elle est ?... là... dans sa chambre.

VALMONT.

Entrons.

ROSETTE, voulant l'arrêter.

Monsieur !...

VALMONT, avec feu.

Et Séraphin ?

ROSETTE.

Séraphin ?...

VALMONT.

Quel mystère !

(Avec fureur.)

Répondras-tu ?

ROSETTE.

Monsieur, je crains votre colère.

VALMONT, se contraignant à peine.

Je n'en ai pas ; tu vois que mes sens sont calmés...
Séraphin ?

ROSETTE.

Ils sont là tous les deux.

VALMONT, hors de lui.

Enfermés !...
Il faut en convenir ; tant d'audace m'étonne.
Ah ! c'en est trop ; entrons !

ROSETTE, se jetant devant lui.

Ils n'y sont pour personne.

VALMONT.

Ils y seront pour moi, j'espère.

ROSETTE.

Non, Monsieur.

VALMONT, repoussant Rosette.

Qu'est-ce à dire ? va-t'en... redoute ma fureur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ZÉLIE, SÉRAPHINE.

(Valmont court à la chambre, elle s'ouvre, on voit paraître Séraphine et Zélie.)

VALMONT.

Les voilà !

ZÉLIE, feignant l'effroi.

Mon époux !... O ciel ! je suis perdue.

(A Séraphine.)

Éloignez-vous.

SÉRAPHINE, riant de tout son cœur.

Moi, fuir ?... moi, redouter sa vue ?

VALMONT.

Quelle audace ! il m'insulte encor par sa gaîté !

ROSETTE.

Non : je ne reviens pas de sa témérité.

(A Séraphine.)

Éloignez-vous.

SÉRAPHINE, riant toujours.

Pourquoi ?

VALMONT, bas.

Que son rire m'outrage !

ROSETTE, à Séraphine.

Il va vous provoquer.

SÉRAPHINE, riant aux éclats.

Tant mieux. J'ai du courage.

ROSETTE.

O le petit démon !

ZÉLIE, retenant Valmont, qui veut aller à Séraphine.

Monsieur, y pensez-vous ?

VALMONT.

Laissez-moi.

SÉRAPHINE, bas, à Zélie.

T'ai-je dit qu'il deviendrait jaloux ?

VALMONT.

Sortez, Monsieur.

SÉRAPHINE.

Qui, moi ? m'éloigner de Zélie !
Malgré vous je ne veux la quitter de ma vie.

VALMONT, à Séraphine.

Vous oseriez ici demeurer malgré moi ?

SÉRAPHINE, riant.

Oui : c'est un parti pris.

ROSETTE, à part.

Il me glace d'effroi.

VALMONT, à Zélie.

Vous le recevrez ?

ZÉLIE.

Oui, mon ami, sans mystère.

VALMONT, furieux.

Sortez.

SÉRAPHINE.

Je reviendrai malgré votre colère.

VALMONT.

Sortez, Monsieur, sortez, vous dis-je.

ZÉLIE, à Valmont.

Apaisez-vous.

ROSETTE, entraînant Séraphine.

Venez, venez.

SÉRAPHINE, riant aux éclats.

Il est jaloux! il est jaloux!

(Elle sort avec Rosette. Valmont tombe sur un siége.)

SCÈNE XVI.

VALMONT, ZÉLIE.

ZÉLIE, renfermant sa joie et contemplant Valmont.

Je triomphe! Enfin, grâce à ma fausse inconstance,
Mon doute se dissipe et mon bonheur commence.
Il souffre. Il en est tems, disons la vérité.
Ah! je me repens bien de l'avoir tourmenté.

(Allant à lui.)

Je n'ose l'aborder... Je crains qu'il ne s'emporte.
Ma sœur, nous avons fait une épreuve trop forte.

(Auprès de lui.)

Monsieur Valmont.

VALMONT, se levant.

Adieu.

ZÉLIE.

Qui? vous? vous, me quitter!
Me fuir!

VALMONT.

Oui, je le dois.

ZÉLIE.

Vous devez... m'écouter.
Pour vous rendre la paix, un seul mot de Zélie
Suffit...

VALMONT.

La paix?... c'est vous qui me l'avez ravie.

ZÉLIE, avec calme.

Pouvais-je présumer qu'un sage tel que vous,
Qui m'osa défier de le rendre jaloux,
D'un si jeune parent prendrait un tel ombrage?

VALMONT, avec feu.

Pouvais-je de sang-froid contempler mon outrage?
Lorsque dans votre chambre il s'enferme avec vous;
Lorsqu'il vous voit ici consigner votre époux;
Lorsqu'il ose à mes yeux rire de mon supplice;
Lorsque vous l'excitez vous-même avec malice;
Lorsque dans ma maison prompte à le recevoir,
Malgré moi, vous souffrez qu'il revienne vous voir?
De tant d'affronts cruels et de tant d'impudence,
Puis-je être spectateur et garder le silence?

ZÉLIE.

Mes principes connus doivent vous rassurer.
Quelle crainte un enfant peut-il vous inspirer?

VALMONT.

Un enfant! Ah! tremblez s'il ose reparaître!

ZÉLIE.

Il serait bien reçu s'il se fesait connaître.

VALMONT.

Vous oserez le voir?

ZÉLIE.

Si, dès qu'il va venir,
Vous-même vous alliez le voir avec plaisir?

VALMONT.

Avec plaisir? qui? moi?

ZÉLIE.

Vous, vous-même, vous dis-je!

VALMONT.

Ne l'attendez jamais, Madame, un tel prodige...

ZÉLIE.

Est possible... Oui, Valmont, vous vous apaiserez.
Je connais votre cœur; oui, vous l'embrasserez.

VALMONT, bas, avec fureur.

Embrasser mon rival!

ZÉLIE, bas, avec joie.

Heureuse frénésie!
Oh! combien je jouis de voir sa jalousie!
(A Valmont.)
Vous ne répondez pas? Vous vous troublez, Valmont.

VALMONT, à Zélie.

Moi! je l'embrasserais après un tel affront!

ZÉLIE.

Ah ! de quelle fureur votre ame est animée ?
Qu'avez-vous donc ?

VALMONT, hors de lui.

Je suis jaloux !

ZÉLIE, avec l'excès de la joie, à part.

Je suis aimée !
Je succombe à l'excès de ma félicité.

VALMONT.

Je succombe aux fureurs dont je suis agité.

ZÉLIE.

Mon cher Valmont !

VALMONT.

Sa joie est un nouvel outrage.
(A Zélie.)
Votre sérénité m'irrite davantage.

ZÉLIE.

Daignez m'écouter.

VALMONT.

Non :... je n'écoute plus rien.
C'en est fait ; entre nous il n'est plus de lien.
Il dut faire à jamais le charme de ma vie.
Vous m'avez éclairé par votre perfidie.
Je cède à vos désirs, Madame, et dès ce jour
La haine rompt des nœuds qu'avait formés l'amour.

ZÉLIE.

Vous ne m'aimez plus !

VALMONT.

Non.

ZÉLIE, avec abandon.

Eh bien? moi, je vous aime
Plus que jamais.

VALMONT.

Vous!

ZÉLIE, avec joie.

Moi.

VALMONT.

Ma surprise est extrême,
Vous ne rougissez pas!

ZÉLIE.

Quel est donc mon forfait?

VALMONT.

Vous me le demandez! Wilson m'a mis au fait.
Je connais Séraphin... La ruse est inutile.

ZÉLIE.

En ce cas vous allez lui donner un asile.
Vous allez m'épargner la honte d'un refus;
Et l'engager vous-même à ne nous quitter plus.

VALMONT.

Moi!

ZÉLIE.

Si vous connaissiez l'objet qui vous irrite,
A ses désirs, aux miens vous souscririez bien vite.

VALMONT.

Qui! moi!

(Séraphine reparaît en femme, en riant.)

ZÉLIE, la lui montrant.

Vous verriez qu'en toute sûreté
On peut l'admettre en tiers à ma société.

SCÈNE XVII.

VALMONT, ZÉLIE, SÉRAPHINE, en femme.
ROSETTE.

VALMONT.

Ciel! que vois-je?

ZÉLIE.

Ma sœur.

(Valmont l'examine de tous ses yeux.)

ROSETTE, regardant de près Séraphine.

La sœur de ma maîtresse!
Séraphin!

SÉRAPHINE, riant à Valmont, lui montrant Zélie.

Frémissez; s'il faut qu'il reparaisse...
Eh bien! mon cher Valmont, puis-je espérer enfin
Que vous consentirez à loger Séraphin?

VALMONT, l'embrassant, et après elle sa femme.

Ah!

(Il est au comble de la joie.)

ROSETTE, montrant Zélie et Séraphine.

Chacune à son rôle a mis tant de finesse,
Que j'ai moi-même été dupe de leur adresse.

SÉRAPHINE, à Valmont.

Vous voilà très-heureux; pour l'être désormais
Persuadez-vous bien et n'oubliez jamais
Qu'une femme jolie est aux arts préférable.

(Au public.)

C'est peu d'être savant; le tout est d'être aimable.

FIN DU JALOUX MALGRÉ LUI.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTE sur M. Bert. 3
L'ESPRIT DE PARTI, comédie en trois actes, par MM. Bert et Leroy. 5
NOTICE sur M. Creuzé-de-Lesser. 113
LE SECRET DU MÉNAGE, comédie en trois actes, par M. Creuzé-de-Lesser. 123
NOTE sur M. Delaville. 189
LE FOLLICULAIRE, comédie en cinq actes, par M. Delaville. 191
LE JALOUX MALGRÉ LUI, comédie en un acte, par M. Delrieu. 335

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 041
301955